Minto

Siècle

T. 2.



Gör

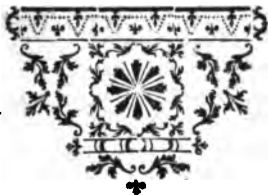
LE SIÉCLE
DE
LOUIS XIV.

PUBLIÉ

Par M. DE FRANCHEVILLE,
Conſeiller-aulique de ſa Majeſté, & membre de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe.

TOME PREMIER, I. PARTIE.

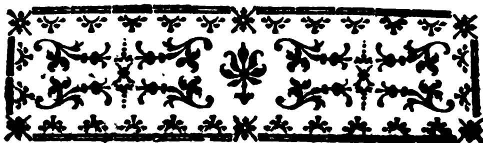
Seconde Edition.



A LEYPSICK,

M. DCC. LII.





PRÉFACE
DE
L'EDITEUR.

LE manuſcrit de cet ouvrage m'aïant été remis par l'auteur, je le lus avec une très-grande attention; j'y remarquai un amour extrême de la vérité, & une impartialité entière ſur toutes les matiéres qui y ſont traitées. C'eſt ſurtout par ces raiſons que je me ſuis fait un devoir de le faire imprimer, ſous les auſpices d'un monarque à qui la vérité n'eſt pas moins chére que la gloire, & qui, de l'aveu de l'europe, eſt auſſi capable d'inſtruire les hommes, que de juger de leurs ouvrages.

J'ai préféré une édition com-

mode à une plus magnifique & plus grande ; & j'ofe affûrer, qu'on y trouvera plus de faits intéreffans, & plus d'anecdotes curieufes, que dans les collections immenfes qu'on nous a données jufqu'ici fur le régne de LOUIS XIV.

Au refte, quoiqu'il foit queftion à la fin de cet ouvrage des chofes que Louis XV a éxécutées par lui-même, & que plus d'un établiffement de Louis XIV ait été perfectionné par fon fucceffeur ; cependant il a paru, que le titre du SIÉCLE DE LOUIS XIV devait fubfifter, non feulement parce que c'eft l'hiftoire d'environ quatre-vingt années, mais parce que la plûpart des grands changemens, dont il eft parlé, ont été commencés fous ce régne.

AVIS DU LIBRAIRE.

NOUS donnons cette nouvelle édition du SIECLE DE LOUIS XIV, *quoiqu'on en ait déja fait huit en moins de dix mois, ou plûtôt parce qu'on les a faites. Les additions intéressantes & en grand nombre nous y ont déterminé. L'auteur ayant envoié de tous côtés des additions à tant de personnes, nous les avons recueillies avec la plus grande éxactitude. On y verra de nouvelles particularités sur l'homme au masque de fer; sur la cour de Louis XIV; sur la paix de riswick; sur la manière dont Louis XIV reconnut le fils de Jacques second roi d'angleterre; sur le testament de Charles second roi d'espagne; & enfin jusqu'à des mémoires très-curieux, écrits de la propre main du feu roi.*

La liste des écrivains est augmentée d'un grand tiers, & on y trouve les plus curieuses anecdotes; de sorte qu'il

qu'il ne faut compter pour édition véritable que celle-ci, à laquelle nous avons donné tous les soins dont nous sommes capables, pour la beauté des caractéres & pour l'éxactitude.

TABLE



TABLE DES CHAPITRES.

TOME I. I. PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

Fin de la Table des chapitres.



LE SIECLE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

CE n'eſt pas ſeulement la VIE DE LOUIS XIV. qu'on prétend écrire; on ſe propoſe un plus grand objet. On veut eſſaïer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme, mais l'eſprit des hommes dans le ſiécle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les tems ont produit des héros & des politiques : tous les peuples ont éprouvé des révolutions : toutes les hiſtoires ſont preſque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans ſa mémoire. Mais quiconque penſe, &, ce qui eſt encore plus rare, quiconque a

du goût, ne compte que quatre siécles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siécles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe & d'Aléxandre, ou celui des Périclès, des Démosthénes, des Aristotes, des Platons, des Apelles, des Phidias, des Praxitéles ; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la grèce ; le reste de la terre était barbare.

Le second âge est celui de César & d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisiéme, est celui qui suivit la prise de constantinople par Mahomet II. Alors on vit en italie une famille de simples citoiens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'europe ; les Médicis appellérent à florence les arts, que les turcs chassaient de la grèce, c'était le tems de la gloire de l'italie. Toutes les sciences reprenaient une vie nouvelle ;

nouvelle ; les italiens les honorérent du nom de *vertu*, comme les premiers grecs les avaient caractérisées du nom de *sagesse*. Tout tendait à la perfection : les Michel-Anges, les Raphaëls, les Titiens, les Tasses, les Ariostes fleurirent. La gravûre fut inventée ; la belle architecture reparut plus admirable encore que dans rome triomphante ; & la barbarie gothique, qui défigurait l'europe en tout genre, fut chassée de l'italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts, toûjours transplantés de grèce en italie, se trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifiaient tout-à-coup. La france, l'angleterre, l'allemagne, l'espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérérent trop vîte.

François premier encouragea des savans, mais qui ne furent que savans : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Anges, ni des Palladio : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les peintres italiens qu'il appella ne firent point d'éléves français. Quelques épigrammes & quelques contes libres composaient toute notre poë-

ſie ; Rabelais était notre ſeul livre de proſe à la mode, du tems de Henri II.

En un mot, les italiens ſeuls avaient tout, ſi vous en exceptez la muſique, qui n'était encore qu'informe ; & la philoſophie expérimentale, qui était inconnuë par tout également.

Enfin, le quatriéme ſiécle eſt celui qu'on nomme le ſiécle de Louis XIV ; & c'eſt peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois enſemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été pouſſés plus loin que ſous les Médicis, ſous les Auguſtes & les Aléxandres ; mais la raiſon humaine en général s'eſt perfectionnée. La ſaine philoſophie n'a été connuë que dans ce tems : & il eſt vrai de dire, qu'à commencer depuis les derniéres années du cardinal de Richelieu, juſqu'à celles qui ont ſuivi la mort de Louis XIV. il s'eſt fait dans nos arts, dans nos eſprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit ſervir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuſe influence ne s'eſt pas même

même arrétée en france ; elle s'eſt étenduë en angleterre ; elle a excité l'émulation dont avait alors beſoin cette nation ſpirituelle & profonde ; elle a porté le goût en allemagne, les ſciences en moſcovie ; elle a même ranimé l'italie qui languiſſait, & l'europe a dû ſa politeſſe à la cour de Louis XIV.

Avant ce tems, les italiens appellaient tous les ultramontains du nom de barbares ; il faut avouer que les français méritaient en quelque ſorte cette injure. Nos péres joignaient la galanterie romaneſque des maures à la groſſiéreté gothique ; ils n'avaient preſque aucun des arts aimables ; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés : car lorſqu'on a perfectionné ce qui eſt néceſſaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable ; & il n'eſt pas étonnant que la peinture, la ſculpture, la poëſie, l'éloquence, la philoſophie, fuſſent preſque inconnuës à une nation, qui aiant des ports ſur l'océan & ſur la mediterranée, n'avait pourtant point de flote, & qui aimant le luxe à l'excès, avait à peine quelques manufactures groſſiéres.

Les juifs, les génois, les vénitiens,

les portugais, les flamans, les hollandais, les anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII. à son avénement à la couronne n'avait pas un vaisseau; paris ne contenait pas quatre-cent-mille hommes, & n'était pas décoré de quatre beaux édifices; les autres villes du roiaume ressemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la loire. Toute la noblesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient presque impraticables; les villes étaient sans police, l'état sans argent, & le gouvernement presque toûjours sans crédit parmi les nations étrangéres.

On ne doit pas se dissimuler, que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la france avait langui plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avait presque jamais joui d'un bon gouvernement.

Il faut, pour qu'un état soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les loix, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction.

En france les peuples furent esclaves

jusques

jusques vers le tems de Philippe-Auguste ; les seigneurs furent tyrans jusqu'à Louis XI ; & les rois, toûjours occupés à soûtenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eûrent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI. fit beaucoup pour la puissance roiale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

François I. fit naître le commerce, la navigation, les lettres, & tous les arts ; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en france, & tous périrent avec lui.

Henri le grand voulait retirer la france des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il commençait à faire le bonheur.

Le cardinal de Richelieu, occupé d'abbaisser la maison-d'autriche, le calvinisme & les grands, ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation ; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf-cens années, no-

tre génie a été presque toûjours rétréci sous un gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'aiant ni loix ni coûtumes fixes, changeant de deux siécles en deux siécles un langage toûjours grossier; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre & l'oisiveté; les ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance; & les peuples sans industrie, croupissant dans leur misére.

Les français n'eûrent part, ni aux grandes découvertes, ni aux inventions admirables des autres nations: l'imprimerie, la poudre, les glaces, les télescopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai systême de l'univers, ne leur appartiennent point; ils faisaient des tournois, pendant que les portugais & les espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'orient & à l'occident du monde connu. Charles-quint prodiguait déjà en europe les trésors du méxique, avant que quelques sujets de François premier eussent découvert la contrée inculte du canada; mais par le peu même que firent les français dans le commencement du seiziéme siécle,

on

on vit dequoi ils ſont capables quand ils ſont conduits.

On ſe propoſe de montrèr ici ce qu'ils ont été ſous Louis XIV; & l'on ſouhaite que la poſtérité de ce monarque, & celle de ſes peuples, également animées d'une heureuſe émulation, s'efforçent de ſurpaſſer leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouvèr ici les détails preſque infinis des guerres entrepriſes dans ce ſiécle; on eſt obligé de laiſſer aux annaliſtes le ſoin de ramaſſer avec éxactitude tous ces petits faits, qui ne ſerviraient qu'à détourner la vuë de l'objet principal. C'eſt à eux à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des villes, priſes & repriſes par les armes, données & renduës par des traités: mille circonſtances intéreſſantes pour les contemporains ſe perdent aux yeux de la poſtérité, & diſparaiſſent pour ne laiſſer voir que les grands événemens, qui ont fixé la deſtinée des empires; tout ce qui s'eſt fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette hiſtoire qu'à ce qui mérite l'atten-

l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, & conseiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie.

On essaïera de faire voir ce qu'étaient & la france & les autres états de l'europe avant la naissance de Louis XIV; ensuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de son régne. Le gouvernement intérieur du roiaume, objet plus important pour les peuples, sera traité à part. La vie privée de Louis XIV, les particularités de sa cour & de son régne, tiendront une grande place. D'autres articles seront pour les arts, pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain dans ce siécle. Enfin on parlera de l'église, qui depuis si long-tems est liée au gouvernement, qui tantôt l'inquiette & tantôt le fortifie; & qui instituée pour enseigner la morale, se livre souvent à la politique & aux passions humaines.



DES

DES ÉTATS
DE L'EUROPE
AVANT
LOUIS XIV.

IL y avait déja long-tems qu'on pouvait regarder l'europe chrétienne (à la moscovie près) comme une grande république partagée en plusieurs états, les uns monarchiques, les autres mixtes; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires, mais tous correspondans les uns avec les autres; tous aiant un même fonds de religion, quoique divisés en plusieurs sectes; tous aiant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les nations européanes ne font point esclaves leurs prisonniers; qu'elles respectent les ambassadeurs de leurs ennemis; qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains princes, comme de l'empereur, des rois, & des autres moin-

moindres potentats : & qu'elles s'accordent sur-tout dans la sage politique de tenir entr'elle, autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, emploiant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les unes chez les autres des ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les cours des desseins d'une seule, donnèr à la fois l'alarme à l'europe, & garantir les plus faibles des invasions que le plus fort est toûjours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-quint la balance penchait trop du côté de la maison d'autriche. Cette maison puissante était, vers l'an 1630, maîtresse de l'espagne, du portugal, & des trésors de l'amérique ; les païs-bas, le milanais, le roiaume de naples, la bohême, la hongrie, l'allemagne même (si on peut le dire) étaient devenus son patrimoine ; & si tant d'états avaient été réunis sous un seul chef de cette maison, il est à croire que l'europe lui aurait enfin été asservie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'empire d'allemagne est le plus puissant

ſant voiſin qu'ait la france ; il eſt à peu-près de la même étenduë ; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robuſtes & patiens dans le travail. La nation allemande eſt gouvernée, peu s'en faut, comme l'était la france ſous les premiers rois capétiens, qui étaient des chefs ſouvent mal obéis, de pluſieurs grands vaſſaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui ſoixante villes libres, & qu'on nomme impériales, environ autant de ſouverains ſéculiers, près de quarante princes eccléſiaſtiques, ſoit abbés, ſoit évêques, neuf électeurs, parmi leſquels on peut compter quatre rois, enfin l'empereur, chef de tous ces potentats, compoſent ce grand corps germanique, que le flegme allemand fait ſubſiſter avec preſque autant d'ordre, qu'il y avait autrefois de confuſion dans le gouvernement français.

Chaque membre de l'empire a ſes droits, ſes priviléges, ſes obligations ; & la connaiſſance difficile de tant de loix, ſouvent conteſtées, fait ce que l'on appelle en allemagne, *l'étude du droit public*, pour laquelle la nation

ger-

germanique eſt ſi renommée.

L'empereur lui-même ne ſerait guéres à la vérité plus puiſſant, ni plus riche qu'un doge de veniſe. L'allemagne, partagée en villes libres & en principautés, ne laiſſe au chef de tant d'états, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, ſans domaines, ſans argent, & par conſéquent ſans pouvoir. Il ne poſſede pas à titre d'empereur un ſeul village; la ville de bamberg lui eſt aſſignée ſeulement pour ſa réſidence, quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité auſſi vaine que ſuprême, était devenuë ſi puiſſante entre les mains des autrichiens, qu'on a craint ſouvent qu'ils ne convertiſſent en monarchie abſoluë cette république de princes.

Deux partis diviſaient alors & partagent encore aujourd'hui l'europe chrétienne, & ſur-tout l'allemagne. Le premier eſt celui des catholiques plus ou moins ſoumis au pape; le ſecond eſt celui des ennemis de la domination ſpirituelle & temporelle du pape & des prélats catholiques. Nous appellons ceux de ce parti du nom général de proteſtans, quoiqu'ils ſoient diviſés

sés en luthériens, calvinistes & autres, qui se haïssent entr'eux, presque autant qu'ils haïssent rome.

En allemagne, la saxe, le brandebourg, le palatinat, une partie de la bohême, de la hongrie, les états de la maison de brunswic, le wirtemberg, suivent la religion luthérienne, qu'on nomme évangélique. Toutes les villes libres impériales ont embrassé cette secte, qui a semblé plus convenable que la religion catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les calvinistes, répandus parmi les luthériens qui sont les plus forts, ne sont qu'un parti médiocre; les catholiques composent le reste de l'empire, & aiant à leur tête la maison d'autriche, ils étaient sans doute les plus puissans.

Non-seulement l'allemagne, mais tous les états chrétiens, saignaient encore des plaies qu'ils avaient réçuës de tant de guerres de religion; fureur particuliere aux chrétiens, ignorée des idolâtres, & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverse qui

qui n'aïent causé une guerre civile, & les nations étrangéres (peut-être notre postérité) ne pourront un jour comprendre que nos péres se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619 l'empereur Mathias étant mort sans enfans, le parti protestant se remua pour ôter l'empire à la maison d'autriche & à la communion romaine; mais Ferdinand archiduc de grats, cousin de Mathias, n'en fut pas moins élu empereur. Il étoit déja roi de bohême & de hongrie, par la démission de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux roiaumes.

Ce Ferdinand II. continua d'abattre le parti protestant: il se vit quelque-tems le plus puissant & le plus heureux monarque de la chrétienté, moins par lui-même que par le succès de ses deux grands généraux, Valstein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de princes de la maison d'autriche, conquérans sans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils savaient choisir. Cette puissance menaçait déja du joug, & les protestans & les catholiques: l'alarme fut même portée jusqu'à rome,

me, sur laquelle ce titre d'empereur & de roi des romains donne des droits chimériques, que la moindre occasion peut rendre trop réels. Rome, qui de son côté prétendait autrefois un droit plus chimérique sur l'empire, s'unit alors avec la france contre la maison d'autriche. L'argent des français, les intrigues de rome & les cris de tous les protestans, appellérent enfin du fond de la suéde Gustave-Adolphe, le seul roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de héros, & le seul qui pût renverser la puissance autrichienne.

L'arrivée de Gustave en allemagne changea la face de l'europe. Il gagna en 1631 contre le général Tilly la bataille de leipsic, si célébre par les nouvelles manoeuvres de guerre que ce roi mit en usage, & qui passe encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'empereur Ferdinand se vit en 1632 prêt à perdre la bohême, la hongrie & l'empire: son bonheur le sauva; Gustave-Adolphe fut tué à la bataille de lutzen, au milieu de sa victoire; & la mort d'un seul homme rétablit ce que lui seul pouvait détruire.

La politique de la maison d'autriche,

che, qui avait fuccombé fous les armes d'Adolphe, fe trouva forte contre tout le refte; elle détacha les princes les plus puiffans de l'empire, de l'alliance des fuédois. Ces troupes victorieufes, abandonnées de leurs alliés & privées de leur roi, furent battues à norlingue; & quoique plus heureufes enfuite, elles furent toûjours moins à craindre que fous Guftave.

Ferdinand II, mort dans ces conjonctures, laiffa tous fes états à fon fils Ferdinand III, qui hérita de fa politique, & fit comme lui la guerre de fon cabinet: il régna pendant la minorité de Louis XIV.

L'allemagne n'était point alors auffi floriffante qu'elle l'eft devenue depuis; le luxe y était inconnu, & les commodités de la vie étaient encore très-rares chez les plus grands feigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les réfugiés français, qui allerent y établir leurs manufactures. Ce païs fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent; la gravité des mœurs & la lenteur particuliére aux allemans, les privaient de ces plaifirs & de ces arts agréables, que la fagacité italienne

ne cultivait depuis tant d'années, & que l'induſtrie françaiſe commençait dès-lors à perfectionner. Les allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems ſous les mêmes étendarts tant de peuples différens, les mettait à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impoſſibilité de portèr & de ſoûtenir longtems la guerre chez leurs voiſins. Auſſi c'eſt preſque toujours dans l'empire que les français ont fait la guerre contre l'empire. La différence du gouvernement & du génie rend les français plus propres pour l'attaque, & les allemans pour la défenſe.

DE L'ESPAGNE.

L'eſpagne, gouvernée par la branche aînée de la maiſon d'autriche, avait imprimé après la mort de Charles-quint, plus de terreur que la nation germanique. Les rois d'eſpagne étaient incomparablement plus abſolus & plus riches. Les mines du mexique & du potoſi ſemblaient leur fournir dequoi acheter la liberté de l'europe. Ce projet de la monarchie univerſelle de notre

tre continent chrétien, commencé par Charles-quint, fut d'abord soûtenu par Philippe II. Il voulut, du fond de l'escurial, asservir la chrétienté par les négociations & par la guerre. Il envahit le portugal; il désola la france; il menaça l'angleterre: mais plus propre peut-être à marchander de loin des esclaves, qu'à combattre de près ses ennemis, il n'ajoûta aucune conquête à la facile invasion du portugal; il sacrifia de son aveu quinze cens millions, qui font aujourd'hui plus de trois mille millions de notre monoie, pour asservir la france, & pour regagner la hollande. Mais ses trésors ne servirent qu'à enrichir ces païs qu'il voulut domter.

Philippe III son fils, moins guerrier encore & moins sage, eut peu de vertus de roi. La superstition, ce vice des ames faibles, ternit son régne & affaiblit la monarchie espagnole. Son roiaume commençait à s'épuiser d'habitans, par les nombreuses colonies que l'avarice transplantait dans le nouveau monde; & ce fut dans ces circonstances que ce roi chassa de ses états près de huit cens mille maures, lui qui aurait

rait dû au contraire en faire venir davantage, s'il est vrai que le nombre des sujets soit le trésor des monarques. L'espagne fut presque déserte depuis ce tems : la fierté oisive des habitans laissa passèr en d'autres mains les richesses du nouveau monde; l'or du pérou devint le partage de tous les marchands de l'europe : en vain une loi sévére, & presque toûjours éxécutée, ferme les ports de l'amérique espagnole aux autres nations; les négocians de france, d'angleterre, d'italie, chargent de leurs marchandises les gallions, en rapportent le principal avantage, & c'est pour eux que le pérou & le mexique ont été conquis.

La grandeur espagnole ne fut donc plus sous Philippe III, qu'un vaste corps sans substance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héritier de la faiblesse de son pére, perdit le portugal par sa négligence, le roussillon par la faiblesse de ses armes, & la catalogne par l'abus du despotisme. C'est ce même roi à qui le comte-duc d'Olivarès, son favori & son ministre, fit prendre le nom de grand à son avénement à la couronne,

ne, peut-être pour l'excitèr à mériter ce titre, dont il fut si indigne, que tout roi qu'il était, personne n'osa le lui donner. De tels rois ne pouvaient être longtems heureux dans leurs guerres contre la france. Si nos divisions & nos fautes leur donnaient quelques avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des peuples que leurs priviléges mettaient en droit de mal-servir; les castillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie; les arragonois disputaient sans cesse leur liberté contre le conseil royal; & les catalans, qui regardaient leurs rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leurs provinces. Ainsi ce beau roiaume était alors peu puissant au-dehors & misérable au-dedans; nulle industrie ne secondait, dans ces climats heureux, les présens de la nature; ni les soies de valence, ni les belles laines de l'andalousie & de la castille, n'étaient préparées par les mains espagnoles: les toiles fines étaient un luxe très-peu connu: les manufactures flamandes, reste des monumens

numens de la maison de bourgogne, fournissaient à madrid ce que l'on connaissait alors de magnificence : les étoffes d'or & d'argent étaient défendues dans cette monarchie, comme elles le seraient dans une république indigente qui craindrait de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du nouveau monde, l'espagne était si pauvre, que le ministére de Philippe IV se trouva réduit à la nécessité de faire de la monoie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent ; il fallut que le maître du mexique & du pérou fît de la fausse monoie pour paier les charges de l'état. On n'osait, si on en croit le sage Gourville, imposer des taxes personnelles ; parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'aiant presque point de meubles, n'auraient jamais pû être contraints à paier. Tel était l'état de l'espagne ; & cependant réunie avec l'empire, elle mettait un poids redoutable dans la balance de l'europe.

DU PORTUGAL.

Le portugal redevenait alors un roiaume. Jean, duc de bragance, prin-

ce

ce qui paſſait pour faible, avait arraché cette province à un roi plus faible que lui; les portugais cultivaient par néceſſité le commerce que l'eſpagne négligeait par fierté; ils venaient de ſe liguèr avec la france & la hollande en 1641 contre l'eſpagne. Cette révolution du portugal valut à la france plus que n'euſſent fait les plus ſignalées victoires. Le miniſtére français, qui n'avait contribué en rien à cet événement, en retira ſans peine le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir contre ſon ennemi, celui de le voir attaqué par une puiſſance irréconciliable.

Le portugal ſecouant le joug de l'eſpagne, étendant ſon commerce & augmentant ſa puiſſance, rappelle ici l'idée de la hollande, qui jouiſſait des mêmes avantages d'une maniére bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit état de ſept provinces unies, païs ſtérile, mal-ſain, & preſque ſubmergé par la mèr, était depuis environ un demi-ſiécle, un éxemple preſque unique ſur la terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail

vail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices espagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'europe, résistérent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran Philippe II; éludérent les desseins de plusieurs princes, qui voulaient les secourir pour les asservir, & fondérent une puissance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'espagne même. Le désespoir qu'inspire la tyrannie les avait d'abord armés; la liberté avait élevé leur courage, & les princes de la maison d'orange en avaient fait d'excellens soldats. A peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conserve, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce gouvernement & la tolérance de toutes les maniéres d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplérent la hollande d'une foule d'étrangers, & sur-tout de wallons, que l'inquisition persécutait dans leur patrie, & qui d'esclaves devinrent citoiens.

La religion calviniſte, dominante dans la hollande, ſervit encore à ſa puiſſance. Ce païs alors ſi pauvre, n'aurait pu ni ſuffire à la magnificence des prélats, ni nourrir des ordres religieux; & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par ſerment à laiſſer périr, autant qu'il eſt en eux, l'eſpéce humaine. On avait l'exemple de l'angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les miniſtres des autels jouiſſaient de la douceur du mariage, & que les eſpérances des familles n'étaient point enſevelies dans le célibat du cloître.

Tandis que les hollandais établiſſaient, les armes à la main, ce gouvernement nouveau, ils le ſoûtenaient par le négoce. Ils allérent attaquèr au fond de l'aſie ces mêmes maîtres, qui jouiſſaient alors de découvertes des portugais; ils leur enlevérent les îles où croiſſent ces épiceries précieuſes, tréſors auſſi réels que ceux du pérou, & dont la culture eſt auſſi ſalutaire à la ſanté, que le travail des mines eſt mortel aux hommes.

La compagnie des indes orientales, établie

établie en 1602, gagnait déja près de trois-cens pour cent en 1620. Ce gain augmentait chaque année. Bientôt cette société de marchands, devenuë une puissance formidable, bâtit dans l'île de java, la ville de batavia, la plus belle de l'asie & le centre du commerce, dans laquelle résident à présent plus de dix-mille chinois, & où abordent toutes les nations de l'univers. La compagnie peut y armer trente vaisseaux de guerre de quarante piéces de canon, & mettre au moins trente mille hommes sous les armes. Un simple marchand, gouverneur de cette colonie, y paraît avec la pompe des plus grands rois, sans que ce faste asiatique corrompe la frugale simplicité des hollandais en europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des sept-provinces.

Anvers, si longtems florissante, & qui avait englouti le commerce de venise, ne fut plus qu'un désert. Amsterdam, malgré les incommodités de son port, devint à son tour le magasin du monde. Toute la hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. Les eaux de la mer furent contenuës

par de doubles digues. Des canaux creusés dans toutes les villes, furent revétus de pierre; les ruës devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargés de marchandises abordérent aux portes des particuliers, & les étrangers ne se lassent point d'admirer ce mélange singulier, formé par les faîtes des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le spectacle de la mer, de la ville & de la campagne.

Cet état d'une espece si nouvelle, était depuis sa fondation, attaché intimement à la france; l'intérêt les réunissait; ils avaient les mêmes ennemis; Henri le grand & Louis XIII avaient été ses alliés & ses protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'angleterre beaucoup plus puissante, affectait la souveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'europe; mais Charles I. qui régnait depuis 1625, loin de pouvoir soûtenir le poids de cette balance, sentait le sceptre échaper déja de sa main; il avait voulu ren-

dre

dre son pouvoir en angleterre indépendant des loix & changer la religion en écosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon pére, honnête-homme; mais monarque mal conseillé: il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le trône & la vie sur un échafaut, par une révolution presque inouïe.

Cette guerre civile commencée dans la minorité de Louis XIV, empêcha pour un tems l'angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins: elle perdit sa considération avec son bonheur: son commerce fut interrompu; les autres nations la crurent ensevelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de Cromwel, qui l'assujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la religion sur le visage, & qui dans son gouvernement, couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'angleterre s'é-

tait longtems flâtée de maintenir entre les rois par ſa puiſſance, la cour de rome eſſaiait de la tenir par ſa politique. L'italie était diviſée, comme aujourd'hui, en pluſieurs ſouverainetés: celle que poſſéde le pape eſt aſſez grande pour le rendre reſpectable comme prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du gouvernement ne ſert pas à peupler ſon païs, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce; ſon autorité ſpirituelle, toûjours un peu mélée de temporel, eſt détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté; & ſi dans l'autre il eſt regardé comme un pére, il a des enfans qui lui réſiſtent quelquefois avec raiſon & avec ſuccès. La maxime de la france eſt de le regarder comme une perſonne ſacrée mais entreprenante, à laquelle il faut baiſer les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les païs catholiques, les traces des pas que la cour de rome a faits autrefois vers la monarchie univerſelle. Tous les princes de la religion catholique envoïent au pape, à leur avénement, des ambaſſades qu'on nomme d'*obédience*. Chaque couronne a dans rome un cardinal, qui prend

prend le nom de protecteur. Le pape donne des bulles de tous les évêchez, & s'exprime dans ses bulles, comme s'il conférait ces dignités de sa seule puissance. Tous les évêques italiens, espagnols, flamans, & même quelques français, se nomment évêques, par la permission divine, & par celle du saint siége. Il n'y a point de roiaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à sa nomination; il reçoit en tribut les revenus de la premiere année des bénéfices consistoriaux.

Les religieux, dont les chefs résident à rome, sont encore autant de sujets immédiats du pape, répandus dans tous les états. La coûtume qui fait tout, & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toûjours permis aux princes de remédier entiérement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son souverain, est un crime de leze-majesté dans un laïque; c'est dans le cloître un acte de religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce souverain étranger, la facilité de se laisser séduire, le plaisir de secouer

un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop souvent porté des ordres entiers de religieux à servir rome contre leur patrie.

L'esprit éclairé qui régne en france depuis un siécle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur reméde à cet abus. Les bons livres écrits sur cette matiere sont de vrais services rendus aux rois & aux peuples : & un des grands changemens qui se soient fait par ce moien dans nos mœurs sous Louis XIV ; c'est la persuasion dans laquelle les religieux commencent tous à être, qu'ils sont sujets du roi, avant que d'être serviteurs du pape. La jurisdiction, cette marque essentielle de la souveraineté, est encore demeurée au pontife romain. La france même, malgré toutes ses libertés de l'église gallicane, souffre que l'on appelle au pape en dernier ressort dans les causes ecclésiastiques.

Si on veut dissoudre un mariage, épouser sa cousine ou sa niéce, se faire relever de ses vœux, c'est à rome, & non à son évêque, qu'on s'adresse ; les

gra-

graces y sont taxées, & les particuliers de tous les états y achétent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus, & par d'autres comme les restes des droits les plus sacrés, sont toûjours soûtenus avec art. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la république romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais cour ne fut mieux se conduire, selon les hommes & selon les tems. Les papes sont presque toûjours des italiens, blanchis dans les affaires, sans passions qui les aveuglent; leur conseil est composé de cardinaux, qui leur ressemblent, & qui sont tous animés du même esprit. De ce conseil émanent des ordres, qui vont jusqu'à la chine & à l'amérique; il embrasse en ce sens l'univers; & on peut dire ce que disait autrefois un étranger du sénat de rome: *j'ai vû un consistoire de rois.* La plûpart de nos écrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de cette cour; mais je n'en voi point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne

sai si une autre nation eût pû conserver si longtems dans l'europe tant de prérogatives toûjours combattuës : toute autre cour les eût peut-être perduës, ou par sa fierté, ou par sa mollesse, ou par sa lenteur, ou par sa vivacité ; mais rome emploiant presque toûjours à propos la fermeté & la souplesse, a conservé tout ce qu'elle a pû humainement garder. On la vit rampante sous Charles-quint, terrible à notre roi Henri III, ennemie & amie tour-à-tour de Henri IV, adroite avec Louis XIII, opposée ouvertement à Louis XIV dans le tems qu'il fut à craindre, & souvent ennemie secrette des empereurs, dont elle se défiait plus que du sultan des turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à rome de cette ancienne puissance, qui six siécles auparavant avait voulu soumettre l'empire & l'europe à la tiâre.

Naples est un témoignage subsistant encore de ce droit que les papes surent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des

roiaumes. Mais le roi d'espagne, possesseur de cet état, ne laissoit à la cour romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reste, l'état du pape était dans une paix heureuse, qui n'avait été altérée que par une petite guerre entre les cardinaux Barberin, neveux du pape Urbain VIII, & le duc de parme; guerre peu sanglante & passagére, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur gouvernement. Le cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchait à la tête de sa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille qui se donna, fut entre quatre ou cinq-cens hommes de chaque parti. La forteresse de piégaia se rendit à discrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie; cette artillerie consistait en deux coulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'histoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne rome & de carthage. On ne rap-

porte cet événement que pour faire connaître le génie de rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne rome finissait tout par des victoires.

Les autres provinces d'italie écoutaient des intérêts divers. Venise craignait les turcs & l'empereur ; elle défendait à peine ses états de terre-ferme, des prétentions de l'allemagne & de l'invasion du grand-seigneur. Ce n'était plus cette venise autrefois la maîtresse du commerce du monde, qui cent-cinquante ans auparavant avait excité la jalousie de tant de rois. La sagesse de son gouvernement subsistait ; mais son grand commerce anéanti lui ôtait presque toute sa force ; & la ville de venise était, par sa situation, incapable d'être domtée, & par sa faiblesse, incapable de faire des conquêtes.

L'état de florence jouissait de la tranquillité & de l'abondance, sous le gouvernement des Médicis ; les lettres, les arts, & la politesse, que les Médicis avaient fait naître, florissaient encore. La toscane alors était en italie ce qu'athènes avait été en gréce.

La savoie déchirée par une guerre

civile, & par les troupes françaises & espagnoles, s'était enfin réunie toute entiére en faveur de la france, & contribuait en italie à l'affaiblissement de la puissance autrichienne.

Les suisses conservaient, comme aujourd'hui, leur liberté, sans chercher à opprimer personne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux; ils étaient pauvres; ils ignoraient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naître; mais ils étaient sages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nations du nord de l'europe, la pologne, la suéde, le danemarck, la moscovie, étaient comme les autres puissances, toûjours en défiance ou en guerre entr'elles. On voioit, comme aujourd'hui, dans la pologne les mœurs & le gouvernement des goths & des francs, un roi électif, des nobles partageans sa puissance, un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de nobles, point de villes fortifiées, presque point de commerce. Ces peuples étaient tantôt attaqués

taqués par les suédois, ou par les moscovites, & tantôt par les turcs. Les suédois, nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les païsans même dans les états-généraux, mais alors plus soumise à ses rois que la pologne, furent victorieux presque partout. Le danemarck, autrefois formidable à la suéde, ne l'était plus à personne. La moscovie n'était encore que barbare.

DES TURCS.

Les turcs n'étaient pas ce qu'ils avoient été sous les Sélims, les Mahomets, & les Solimans; la mollesse corrompait le sérail, sans en bannir la cruauté. Les sultans étaient en même-tems, & les plus despotiques des souverains, & les moins assurés de leur trône & de leur vie. Osman & Ibrahim venaient de mourir par le cordeau. Mustapha avait été deux fois déposé. L'empire turc ébranlé par ces secousses, était encore attaqué par les persans; mais quand les persans le laissaient respirer, & que les révolutions du sérail étaient finies, cet empire redevenait formidable à la chrétienté: car

car depuis l'embouchure du boristhène jusqu'aux états de venise, on voiait la moscovie, la hongrie, la gréce, les îles, tour-à-tour en proie aux armes des turcs: & dès l'an 1640, ils faisaient constamment cette guerre de candie si funestes aux chrétiens. Telles étaint la situation, les forces, & l'intérêt des principales nations européanes, vers le tems de la mort du roi de france Louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La france alliée à la suède, à la hollande, à la savoie, au portugal, & aiant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, soûtenait contre l'empire & l'espagne, une guerre ruineuse aux deux partis, & funeste à la maison d'autriche. Cette guerre était semblable à toutes celles qui se font depuis tant de siécles entre les princes chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontiéres, dont la possession vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les généraux de Louis XIII avaient pris

pris le roussillon; les catalans venaient de se donner à la france, protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs rois; mais ces succès n'avaient pas empéché que les ennemis n'eussent pris corbie en 1637, & ne fussent venus jusqu'à pontoise. La peur avait chassé de paris la moitié de ses habitans; & le cardinal de Richelieu, au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance autrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochéres de paris à fournir chacune un laquais pour aller à la guerre, & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les français avaient donc fait beaucoup de mal aux espagnols & aux allemans, & n'en avaient pas moins essuïé.

MOEURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Valstein, un duc de Veimar, Picolomini, Jean de Vert, le maréchal de Guébriant, les princes d'Orange, le comte d'Harcourt. Des ministres d'état ne s'étaient pas moins signalés. Le chancelier Oxenstiern, le comte

comte duc d'Olivarès, mais sur-tout le cardinal duc de Richelieu, avaient attiré sur eux l'attention de l'europe. Il n'y a aucun siécle qui n'ait eu des hommes d'état & de guerre célébres; la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme; il faut toûjours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, & le public attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vû faire du tems de Louis XIV; les armées n'étaient pas si nombreuses: aucun général, depuis le siége de metz par Charles-quint, ne s'était vû à la tête de cinquante-mille hommes: on assiégeait & on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encore dans son enfance. Les piques & les arquebuses étaient en usage; on se servait beaucoup de l'épée devenue inutile aujourd'hui. Il restait encore, des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un héraut. Louis XIII fut le dernier qui observa cette coûtume. Il envoïa un héraut-

d'armes

d'armes à bruxelles, déclarer la guerre à l'eſpagne en 1635.

Rien n'était plus commun alors que de voir des prêtres commander des armées : le cardinal infant, le cardinal de ſavoie, Richelieu, la Valette, Sourdis archevêque de bordeaux, avaient endoſſé la cuiraſſe, & fait la guerre eux-mêmes. Les papes menacérent quelquefois d'excommunication ces prêtres guerriers. Le pape Urbain VIII. fâché contre la france, fit dire au cardinal de la Valette, qu'il le dépouillerait du cardinalat, s'il ne quittait les armes ; mais réuni avec la france, il le combla de bénédictions.

Les ambaſſadeurs, non moins miniſtres de paix que les eccléſiaſtiques, ne faiſaient nulle difficulté de ſe ſervir dans les armées des puiſſances alliées, auprès deſquelles ils étaient emploiés. Charnacé, envoié de france en hollande, y commandait un régiment en 1637 ; & depuis même l'ambaſſadeur d'Eſtrade fut colonel à leur ſervice.

La france n'avait en tout qu'environ quatre-vingt-mille hommes effectifs ſur pied. La marine anéantie depuis des ſiécles, rétablie un peu par le cardinal

de Richelieu, fut ruinée ſous Mazarin. Louis XIII n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire; mais l'argent était à vingt-ſix livres le marc : ces quarante-cinq millions revenaient à environ quatre-vingt-cinq millions de ce tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent eſt pouſſée juſqu'à quarante-neuf livres & demie; valeur numéraire éxorbitante, & que l'intérêt public & la juſtice demandent qui ne ſoit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, était en très-peu de mains; la police du roiaume était entiérement négligée, preuve certaine d'une adminiſtration peu heureuſe. Le cardinal de Richelieu, occupé de ſa propre grandeur attachée à celle de l'état, avait commencé à rendre la france formidable au-dehors, ſans avoir encore pû la rendre bien floriſſante au-dedans. Les grands chemins n'étaient ni réparés, ni gardés; les brigands les infeſtaient; les ruës de paris, étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoutantes, étaient remplies de voleurs. On voit par les regiſtres du parlement, que le guet de cette ville

 était

était réduit alors à quarante-cinq hommes mal paiés, & qui même ne servaient pas.

Depuis la mort de François II, la france avait été toûjours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avait été porté d'une maniére paisible & volontaire. Les seigneurs avaient été élevés dans les conspirations; c'était l'art de la cour, comme celui de plaire au souverain l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction avait passé de la cour jusqu'aux moindres villes, & possédait toutes les communautés du roiaume; on se disputait tout, parce qu'il n'y avait rien de réglé: il n'y avait pas jusqu'aux paroisses de paris qui n'en vinssent aux mains; les processions se battaient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs banniéres. On avait vû souvent les chanoines de notre-dame aux prises avec ceux de la sainte-chapelle: le parlement & la chambre des comptes s'étaient battus pour le pas, dans l'église de notre-dame, le jour que Louis XIII mit son roiaume sous la protection de la vierge Marie.

Presque

Presque toutes les communautés du roiaume étaient armées ; presque tous les particuliers respiraient la fureur du duël. Cette barbarie gothique, autorisée autrefois par les rois même, & devenuë le caractére de la nation, contribuait encore autant que les guerres civiles & étrangéres, à dépeupler le païs. Ce n'est pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus de français de la main des français même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la maniére dont les arts & les sciences étaient cultivés ; on trouvera cette partie de l'histoire de nos mœurs à sa place. On remarquera seulement que la nation française était plongée dans l'ignorance, sans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On consultait les astrologues, & on y croiait, Tous les mémoires de ce tems-là, à commencer par l'histoire du président de Thou, sont remplis de prédictions. Le grave & sévére duc de Sully rapporte sérieusement celles qui furent faites à Henri IV : cette crédulité,

la marque la plus infaillible de l'ignorance, était si accréditée, qu'on eut soin de tenir un astrologue caché près de la chambre de la reine Anne d'autriche, au moment de la naissance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui est pourtant rapporté par l'abbé Vittorio Siry, auteur contemporain, très-instruit; c'est que Louis XIII eut dès son enfance le surnom de juste, parce qu'il était né sous le signe de la balance.

La même faiblesse, qui mettait en vogue cette chimére absurde de l'astrologie judiciaire, faisait croire aux possessions, & aux sortiléges : on en faisait un point de religion; l'on ne voiait que des prêtres qui conjuraient des démons. Les tribunaux, composés de magistrats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des sorciers. On reprochera toûjours à la mémoire du cardinal de Richelieu, la mort de ce fameux curé de loudun, Urbain Grandier, condanné au feu comme magicien par une commission du conseil. On s'indigne, que le ministre & les juges aïent eû la faiblesse de croire aux diables de loudun,

eût la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flâmes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à la derniére postérité, que la maréchale d'Ancre fut brûlée en place de gréve comme sorciére, & que le conseiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel sortilége elle s'était servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis ; que la maréchale lui répondit : *je me suis servie du pouvoir qu'ont les ames fortes sur les esprits faibles* ; & qu'enfin cette réponse ne servit qu'à précipiter l'arrêt de sa mort.

On voit encore dans une copie de quelques regiſtres du châtelet, un procès commencé en 1601, au sujet d'un cheval, qu'un maître industrieux avait dressé à-peu-près de la maniére dont nous avons vû des éxemples à la foire ; on voulait faire brûler & le maître & le cheval comme sorciers.

En voilà assez pour faire connaître en général les mœurs & l'esprit du siécle, qui précéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumiéres dans tous les ordres de l'état, fomentait chez les plus honnêtes gens des pratiques superstitieuses, qui déshonoraient la religion.

Les

Les calvinistes, confondant avec le culte raisonnable des catholiques les abus qu'on faisait de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre église. Ils opposaient à nos superstitions populaires, souvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractére de presque tous les réformateurs : ainsi l'esprit de parti déchirait & avilissait la france ; & l'esprit de société, qui rend aujourd'hui cette nation si célébre & si aimable, était absolument inconnu. Point de maisons où les gens de mérite s'assemblassent pour se communiquer leurs lumiéres ; point d'académies, point de théâtres. Enfin, les mœurs, les loix, les arts, la société, la religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le siécle qu'on appelle le siécle de Louis XIV.



CHAPITRE

CHAPITRE SECOND.

Minorité de LOUIS XIV : victoires des français sous le grand Condé, alors duc d'Enguien.

LE cardinal de Richelieu, & Louis XIII. venaient de mourir; l'un admiré & haï, l'autre déjà oublié. Ils avaient laissé aux français, alors trés-inquiets, de l'aversion pour le nom seul du ministére, & peu de respect pour le trône. Louis XIII. par son testament établissait un conseil de régence. Ce monarque, mal obéi pendant sa vie, se flâta de l'être mieux après sa mort; mais la premiére démarche de sa veuve Anne d'autriche, fut de faire annuller les volontés de son mari, par un arrêt du parlement de paris. Ce corps, longtems opposé à la cour, & qui avait à peine conservé sous Louis, la liberté de faire des remontrances, cassa le testament de son roi, avec la même facilité qu'il aurait jugé la cause d'un citoien. Anne d'autriche s'adressa à cette compagnie, pour avoir

18 août 1643.

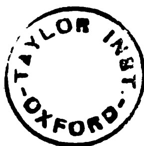
la régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'était servi du même tribunal après la mort de Henri IV; & Marie de Médicis avait donné cet exemple, parce que toute autre voie eût été longue & incertaine; que le parlement entouré de ses gardes, ne pouvait résistèr à ses volontés; & qu'un arrêt rendu au parlement & par les pairs, semblait assurèr un droit incontestable. *

L'usage qui donne la régence aux méres des rois, parut donc alors aux français une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le parlement de paris, aiant décidé deux fois cette question, c'est-à-dire, aiant seul déclaré par des arrêts ce droit des méres, parut en effet avoir donné la régence; il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des rois, & chaque conseiller crut être une partie de la souveraineté. Par le même arrêt Gaston

* Riencourt, dans son histoire de Louis XIV, dit que le testament de Louis XIII fut vérifié au parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'est qu'en effet Louis XIII avait déclaré la reine régente; ce qui fut confirmé: mais il avait limité son autorité, ce qui fut cassé.

Gaſton duc d'Orléans, frére du feu roi, eut le vain titre de lieutenant général du roiaume ſous la régente abſoluë.

Anne d'autriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le roi d'eſpagne Philippe IV ſon frére, qu'elle aimait. Il eſt difficile de dire préciſément, pourquoi l'on faiſait cette guerre; on ne demandoit rien à l'eſpagne, pas même la navarre, qui aurait dû être le patrimoine des rois de france. On ſe battait depuis 1635, parce que le cardinal de Richelieu l'avait voulu; & il eſt à croire qu'il l'avait voulu pour ſe rendre néceſſaire. Il s'était lié contre l'empereur avec la ſuéde, & avec le duc Bernard de ſaxe-veimar, l'un de ces généraux que les italiens nommaient condottieri, c'eſt-à-dire, qui vendaient des troupes. Il attaquait auſſi la branche autrichienne-eſpagnole dans ces dix provinces que nous appellons en général du nom de flandre; & il avait partagé avec les hollandais alors nos alliés, cette flandre qu'on ne conquit point.



Le fort de la guerre était du côté de la flandre; les troupes eſpagnoles ſor-

tirent des frontiéres du hainaut au nombre de vingt-six mille hommes, sous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé don Francisco de Mélos. Ils vinrent ravager les frontiéres de champagne : ils attaquérent rocroi, & ils crurent pénétrer bientôt jusqu'aux portes de paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la faiblesse d'une minorité, relevaient leurs espérances ; & quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de 21 ans, leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était Louis de Bourbon alors duc d'Enguien, connu depuis sous le nom du grand Condé. La plûpart des grands capitaines sont devenus tels par dégrez. Ce prince était né général ; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel : il n'y avait en europe que lui & le suédois Torstenson, qui eûssent eû à vingt ans ce génie, qui peut se passer de l'expérience.

Le duc d'Enguien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hazarder de bataille.

le. Le maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été donné pour le conseiller & pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour; il ne confia son dessein qu'à Gassion maréchal de camp, digne d'être consulté par lui; ils forcerent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.

On remarque, que le prince aiant tout réglé le soir, veille de la bataille, 19 mai. s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. On conte la même chose d'Aléxandre : il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein; il l'est aussi, qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voiait à la fois le danger & la ressource, par son activité éxemte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusques-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange an-

cienne si estimée, & qui s'ouvrait avec une agilité, que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons, qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura, & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arréta le carnage. Les officiers espagnols se jettaient à ses genoux, pour trouver auprès de lui un azile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enguien eut autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie espagnole, mourut percé de coups. Condé en l'apprenant, dit : *qu'il voudroit être mort comme lui, s'il n'avoit pas vaincu.*

Le respect qu'on avait en europe pour les armées espagnoles se tourna du côté des armées françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célébre; car la sanglante journée de marignan, disputée plûtôt que gagnée par François premier contre les suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires allemandes, autant que des troupes françaises. Les journées de pavie & de saint-quentin étaient encore des épo-

époques fatales à la réputation de la france. Henri IV avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous Louis XIII, le maréchal de Guébriant avoit eû de petits succès, mais toûjours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les états, & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce tems que par Gustave-Adolphe.

Cette journée de rocroi devint l'époque de la gloire française, & de celle de condé : il sut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la cour firent résoudre le siége de thionville, que le cardinal de Richelieu n'avait pas osé hazarder ; & au retour de ses couriers tout était déja préparé pour cette expédition.

Le prince de Condé passa à-travers le païs ennemi, trompa la vigilance du général Beck, & prit enfin thionville. De-là il courut mettre le siége devant cirq, & s'en rendre maître. Il fit repasser le rhin aux allemans ; il le passa après eux ; il courut réparer les pertes & les défaites que les français avaient es- 8 août 1643.

fuiées sur ces frontieres après la mort du maréchal de Guébriant. Il trouva fribourg pris, & le général Merci sous ses murs avec une armée supérieure encore à la sienne. Condé avait sous lui deux maréchaux de france, dont l'un était Grammont, & l'autre ce Turenne, fait maréchal depuis peu de mois, après avoir servi heureusement contre les espagnols. Il jettoit alors les fondemens de la grande réputation qu'il eut depuis. Le prince, avec ces deux généraux, attaqua le camp de Merci, re-
31 août 1644. tranché sur deux éminences. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. On dit que le duc d'Enguien jetta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conti. Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de fribourg, plus meurtriere que décisive, fut la seconde victoire de ce prince. Merci décampa quatre jours après. Philipsbourg & mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

Le duc d'Enguien retourne à paris, reçoit

reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la cour; il laisse son armée au maréchal de Turenne. Mais ce général, tout habile qu'il est déja, est battu à mariendal. Le prince avril 1645.
revole à l'armée, reprend le commandement, & joint à la gloire de commander encore Turenne, celle de réparer sa défaite. Il attaque Merci dans les 3 août 1645.
plaines de norlingue. Il y gagne une bataille complette. Le maréchal de Grammont y est pris, mais le général Gléen qui commandait sous Merci, est fait prisonnier, & Merci est au nombre des morts. Ce général regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré dans le champ de bataille; & on grava sur sa tombe; *sta, viator, heroem calcas:* arrête, voyageur, tu foules un héros.

Le nom du duc d'Enguien éclipsait 7 oct. 1646.
alors tous les autres noms. Il assiégea ensuite dunkerque à la vuë de l'armée espagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la france.

Tant de succès & de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisaient craindre du ministére autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire, & on

l'envoia en catalogne avec de mauvaises troupes mal paiées ; il assiégea lérida, & fut obligé de lever le siége. On l'accuse dans quelques livres, de fan-
1647. faronade, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en espagne.

Bien-tôt les affaires chancelantes forcérent la cour de rappeller Condé en flandre. L'archiduc Léopold, frére de l'empereur Ferdinand III, assiégeait lens en artois. Condé rendu à ses troupes qui avaient toûjours vaincu sous lui, les mena droit à l'archiduc. C'était pour la troisiéme fois qu'il donnait bataille avec le desavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : *amis, souvenez-vous de rocroi, de fribourg & de norlingue.* Cette bataille de lens mit le comble à sa gloire. Turenne eut l'honneur dans cette journée d'aider puissamment le prince de Condé, & de contribuer à une victoire qui pouvait l'humilier. Peut-être ne fut-il jamais si grand qu'en servant aussi son émule.

20 août 1648. Il dégagea lui-même le maréchal de Grammont, qui pliait avec l'aile gauche ; il prit le général Beck. L'archiduc se

se sauva à peine avec le comte de Fuensaldagne. Les impériaux & les espagnols, qui composaient cette armée, furent dissipés ; ils perdirent plus de cent drapeaux, trente-huit pieces de canon ; ce qui étoit alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers ; on leur tua trois mille hommes, le reste déserta, & l'archiduc demeura sans armée.

Tandis que le prince de Condé * comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le duc d'Orléans, frere de Louis XIII, avait aussi soûtenu la réputation d'un fils de Henri IV & celle de la france, par la prise de gravelines, par celle de courtrai & de mardik : le vicomte de Turenne avait pris landau ; il avait chassé les espagnols de tréves & rétabli l'électeur. juill. 1644. nov. 1644.

Il gagna avec les suédois la bataille de lavingen, celle de sommerhausen, & contraignit le duc de baviére à sortir de ses états à l'âge de près de quatre-vingt ans. Le comte de Harcourt prit balaguier, & battit les espagnols. Ils perdirent en italie portolongone. Vingt vaisseaux & vingt galéres de nov. 1647. 1645. 1646.

* Son pere était mort en 1646.

france, qui composaient presque toute la marine, rétablie par Richelieu, battirent la flote espagnole sur la côte d'italie.

Ce n'était pas tout; les armes françaises avaient encore envahi la lorraine sur le duc Charles IV, prince guerrier, mais inconstant, imprudent, & malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son état par la france, & retenu
mai 1644. prisonnier par les espagnols. Les alliés de la france pressaient la puissance autrichienne au midi & au nord. Le duc d'Albuquerque, général des portugais, gagna contre l'espagne la ba-
mars 1645. taille de badajox. Torstenson défit les impériaux près de tabor, & remporta une victoire complette. Le prince d'Orange à la tête des hollandais, pénétra jusques dans le brabant.

Le roi d'espagne, battu de tous côtés, voiait le roussillon & la catalogne
1647. entre les mains des français. Naples révoltée contre lui, venait de se donner au duc de Guise, dernier prince de cette branche d'une maison, si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un avanturier audacieux, parce qu'il ne réussit pas,
avait

avait eû du moins la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flote d'espagne, & de défendre naples sans autre secours que son courage.

A voir tant de malheurs qui fondaient sur la maison d'autriche, tant de victoires accumulées par les français, & secondées des succès de leurs alliés, on croirait que vienne & madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'empereur & le roi d'espagne étaient presque sans états; cependant cinq années de gloire à peine traversées par quelques revers, ne produisirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de sang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut une à craindre, ce fut pour la france; elle touchait à sa ruine au milieu de ces prospérités apparentes.



CHA-

CHAPITRE TROISIEME.

GUERRE CIVILE.

LA reine Anne d'autriche, régente absoluë, avait fait du cardinal Mazarin, le maître de la france, & le sien. Il avait sur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée, & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

On lit dans quelques mémoires de ces tems-là, que la reine ne donna sa confiance à Mazarin, qu'au défaut de *Potier*, évêque de beauvais, qu'elle avait d'abord choisi pour son ministre. On peint cet évêque comme un homme incapable: il est à croire qu'il l'était, & que la reine ne s'en était servie quelque tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un second cardinal & d'un étranger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'est que Potier eût commencé son ministére passager par déclarer aux hollandais : *qu'il fallait*

qu'ils

qu'ils se fissent catholiques s'ils voulaient demeurer dans l'alliance de la france. Il auroit donc dû faire la même proposition aux suédois. Presque tous les historiens rapportent cette absurdité, parce qu'ils l'ont luë dans les mémoires des courtisans & des frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou falsifiés par la passion, ou rapportés sur des bruits populaires. Le puérile ne doit pas être cité, & l'absurde ne peut être cru.

Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudrait avoir vécu long-tems avec un ministre, pour peindre son caractére, pour dire quel dégré de courage ou de faiblesse il avait dans l'esprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainsi sans vouloir deviner ce qu'était Mazarin, on dira seulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de sa grandeur, autant de simplicité que Richelieu avait déploié de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marcher avec un faste roial, il eut d'abord le train le plus modeste; il mit de l'affabilité & même de la mollesse par-tout où son prédécesseur avait fait paraître une fierté in-

flexi-

fléxible. La reine voulait faire aimer sa régence & sa personne, de la cour & des peuples, & elle y réussissait. Gaston, duc d'Orléans, frére de Louis XIII, & le prince de Condé, appuiaient son pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour servir l'état.

Il fallait des impôts pour soûtenir la guerre contre l'espagne & contre l'empire ; on en établit quelques-uns, bien modérés sans doute en comparaison de ce que nous avons paié depuis, & bien peu suffisans pour les besoins de la monarchie.

1647. Le parlement en possession de vérifier les édits de ces taxes, s'opposa vivement à l'édit du tarif ; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le ministére.

Enfin, douze charges de maîtres des requêtes nouvellement créées, & environ quatre-vingt mille écus de gages des compagnies supérieures, retenus, soulevérent toute la robe, & avec la robe tout paris ; ce qui ferait à peine aujourd'hui dans le roiaume la matiére d'une nouvelle, excita alors une guerre civile.

Broussel, conseiller-clerc de la grand'cham-

chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avait d'autre mérite, que d'ouvrir toûjours les avis contre la cour, aiant été arrété, le peuple en montra plus de douleur, que la mort d'un bon roi n'en a jamais causé. On vit renouveller les barricades de la ligue; le feu de la sédition parut allumé dans un instant, & difficile à éteindre; il fut attisé par la main du coadjuteur, depuis cardinal de Retz: c'est le premier évêque qui ait fait une guerre civile sans avoir la religion pour prétexte. Cet homme singulier s'est peint lui-même dans ses mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, & une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. C'était un homme qui du sein de la débauche, & languissant encore des suites qu'elle entraîne, prêchait le peuple, & s'en faisait idolâtrer. Il respirait la faction & les complots; il avait été, à l'âge de 23 ans, l'ame d'une conspiration contre la vie de Richelieu: il fut l'auteur des barricades; il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les séditions. Ce qui paraît surprenant, c'est que le parlement entraîné par lui, leva l'étendart contre

contre la cour, avant même d'être appuié par aucun prince.

Cette compagnie depuis long-tems était regardée bien différemment par la cour & par le peuple. Si l'on en croiait la voix de tous les miniſtres & de la cour, le parlement de paris était une cour de juſtice, faite pour juger les cauſes des citoiens : il tenait cette prérogative de la ſeule volonté des rois ; il n'avoit ſur les autres parlemens du roiaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un reſſort plus conſidérable ; il n'était la cour des pairs que parce que la cour réſidait à paris : il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps, & ce droit était encore une pure grace : il avait ſuccédé à ces parlemens qui repréſentaient autrefois la nation françaiſe ; mais il n'avait de ces anciennes aſſemblées rien que le ſeul nom : & pour preuve inconteſtable, c'eſt qu'en effet les états-généraux étaient ſubſtitués à la place des aſſemblées de la nation ; & le parlement de paris ne reſſemblait pas plus aux parlemens tenus par nos premiers rois, qu'un conſul de Smyrne ou d'alep ne reſſem-

ressemble à un consul romain.

Cette seule erreur de nom était le prétexte des prétentions ambitieuses d'une compagnie d'hommes de loi, qui tous pour avoir acheté leur office de robe, pensaient tenir la place des conquérans des gaules, & des seigneurs des fiefs de la couronne. Ce corps en tous les tems avait abusé du pouvoir que s'arroge nécessairement un premier tribunal, toûjours subsistant dans une capitale. Il avait osé donner un arrêt contre Charles VII & le bannir du roiaume : il avait commencé un procès criminel contre Henri III : il avait en tous les tems résisté, autant qu'il l'avait pû, à ses souverains ; & dans cette minorité de Louis XIV, sous le plus doux des gouvernemens, & sous la plus indulgente des reines, il voulait faire la guerre civile à son prince, à l'éxemple de ce parlement d'angleterre, qui tenait alors son roi prisonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les citoiens de paris, & tout ce qui tenait à la robe, voiaient dans le parlement un corps auguste, qui avait

avait rendu la juſtice avec une intégrité reſpectable, qui n'aimait que le bien de l'état, & qui l'aimait au péril de ſa fortune, qui bornait ſon ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchait d'un pas égal entre le roi & le peuple; & ſans examiner l'origine de ſes droits & de ſon pouvoir, on lui ſuppoſait les droits les plus ſacrés, & le pouvoir le plus inconteſtable : quand on le voiait ſoûtenir la cauſe du peuple contre des miniſtres déteſtés, on l'appellait *le pere de l'état*, & on faiſait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux rois, & celui qui donnait au parlement le pouvoir de modérer les volontés des rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juſte était impoſſible à trouver; car enfin il n'y avait de loi bien reconnuë, que celle de l'occaſion & du tems. Sous un gouvernement vigoureux le parlement n'était rien : il était tout ſous un roi faible, & l'on pouvait lui appliquer ce que dit monſieur de Guimené, quand cette compagnie ſe plaignit ſous Louis XIII d'avoir été précédée par les députés de la nobleſſe : *meſſieurs, vous pren-*

prendrez bien votre revanche dans la minorité.

On ne veut point répétèr ici tout ce qui a été écrit ſur ces troubles, & copier des livres, pour remettre ſous les yeux tant de détails alors ſi chers & ſi importans, & aujourd'hui preſque oubliés : mais on doit dire ce qui caractériſe l'eſprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui diſtingue celle de la fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix; un archévêque & un parlement de paris aiant commencé les troubles, le peuple crut tous ſes emportemens juſtifiés. La reine ne pouvait paraître en public ſans être outragée; on ne l'appellait que *dame Anne*; & ſi on y ajoutait quelque titre, c'était une opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de ſacrifier l'état à ſon amitié pour Mazarin; & ce qu'il y avait de plus inſupportable, elle entendait de tous côtés ces chanſons & ces vaudevilles, monumens de plaiſanterie & de malignité, qui ſemblaient devoir éterniſer le doute où l'on affectait d'être de ſa vertu.

Elle

9 janv. 1649. Elle s'enfuit de paris avec ses enfans, son ministre, le duc d'Orléans, frére de Louis XIII, le grand Condé lui-même, & alla à saint-germain; on fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la couronne. Le roi manqua souvent du nécessaire. Les pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas dequoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV, fille de Henry le grand, femme du roi d'angleterre, réfugiée à paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté; & sa fille, depuis mariée au frére de Louis XIV, restait au lit n'aiant pas dequoi se chauffer, sans que le peuple de paris, enyvré de ses fureurs, fît seulement attention aux afflictions de tant de personnes roiales.

La reine, les larmes aux yeux, pressa le prince de Condé de servir de protecteur au roi. Le vainqueur de rocroi, de fribourg, de lens & de norlingue, ne put démentir tant de services passés: il fut flâté de l'honneur de défendre une cour qu'il croiait ingrate, contre la fronde qui recherchait son appui. Le parlement eut donc le

grand

grand Condé à combattre, & il osa soûtenir la guerre.

Le prince de Conti, frére du grand Condé, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égaler, le duc de Longueville, le duc de Beaufort, le duc de Bouillon, animés par l'esprit remuant du coadjuteur & avides de nouveautés, se flâtant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'état, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans la grand-chambre les généraux d'une armée qu'on n'avait pas. Chacun se taxa pour lever des troupes : il y avait vingt conseillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de Richelieu. Leurs confréres, par une petitesse d'esprit dont toute société est susceptible, semblaient poursuivre sur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accablaient de dégoûts, & ne les regardaient pas comme membres du parlement : il fallut qu'ils donnassent chacun 15000 liv. pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confreres.

La grand'chambre, les enquêtes, les re-

requêtes, la chambre des comptes, la cour des aides, qui avaient tant crié contre un impôt faible & néceſſaire, qui n'allait pas à cent mille écus, fournirent une ſomme de près de dix millions de notre monoie d'aujourd'hui, pour la ſubverſion de la patrie. On leva douze mille hommes par arrêt du parlement : chaque porte cochére fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes cochéres*. Le coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait *le régiment de corinthe*, parce que le coadjuteur était archévêque titulaire de corinthe.

Sans les noms de roi de france, de grand Condé, de capitale du roiaume, cette guerre de la fronde eût été auſſi ridicule que celle des Barberins ; on ne ſavait pourquoi on était en armes. Le prince de Condé aſſiégea cinq cens mille bourgeois avec huit mille ſoldats. Les pariſiens ſortaient en campagnes ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étaient le ſujet de plaiſanterie des gens du métier. Ils fuïaient dès qu'ils rencontraient deux cens hommes de l'armée roiale. Tout ſe tournait

nait en raillerie ; le régiment de *corinthe* aiant été battu par un petit parti, on appella cet échec *la première aux corinthiens.*

Ces vingt conseillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eûrent d'autres honneurs, que d'être appellés les *quinze-vingt.*

Le duc de Beaufort, l'idole du peuple & l'instrument dont on se servit pour le soulever, prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour & de la fronde même. On ne parlait jamais de lui, que sous le nom de roi des halles. Les troupes parisiennes, qui sortaient de paris & qui revenaient toûjours battuës, étaient reçuës avec des huées & des éclats de rire. On ne réparait tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les cabarets, & les autres maisons de débauche, étoient les tentes où l'on tenait les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gaïeté la plus dissoluë. La licence était si effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la fronde, aiant rencontré le saint-sacrement qu'on

portait dans les ruës à un homme qu'on ſoupçonnait d'être mazarin, reconduiſirent les prêtres à coups de plat-d'épée.

Enfin on vit le coadjuteur, archevêque de paris, venir prendre ſéance au parlement avec un poignard dans ſa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait: *voilà le breviaire de notre archêvêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la nobleſſe s'aſſembla en corps aux auguſtins, nomma des ſyndics, tint publiquement des ſéances réglées. On eût crû que c'était pour réformer l'état, & pour aſſembler les états généraux. C'était uniquement pour un tabouret, que la reine avait accordé à madame de Pons; peut-être n'y a-t-il jamais eû une preuve plus ſenſible de la légéreté des eſprits qu'on reprochait alors aux français.

Les diſcordes civiles, qui déſolaient l'angleterre précisément en même tems, ſervent bien à faire voir les caractéres des deux nations. Les anglais avaient mis dans leurs troubles civils, un acharnement mélancolique & une fureur raiſonnée: ils donnaient de ſanglantes ba-

batailles ; le fer décidait tout ; les échaffauts étaient dreſſés pour les vaincus ; leur roi pris en combattant fut amené devant une cour de juſtice, interrogé ſur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de ſon pouvoir, condanné à perdre la tête, & éxécuté devant tout ſon peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de juſtice, que ſi on avait condanné un citoien criminel ; ſans que dans le cours de ces troubles horribles, londres ſe fut reſſentie un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les français au contraire ſe précipitaient dans les ſéditions, par caprice & en riant ; les femmes étoient à la tête des factions ; l'amour faiſait & rompait les cabales. La ducheſſe de Lon- 1649.
gueville engagea Turenne, à peine maréchal de france, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le roi. Turenne n'y réuſſit pas : il quitta en fugitif l'armée dont il étoit général, pour plaire à une femme qui ſe moquait de ſa paſſion : il devint de général du roi de france, lieutenant de dom Eſtevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à retel par le maréchal du Pleſſis-Pra-

lin. On connaît ce billet du maréchal d'Hoquincourt à la duchesse de Montbazon, *Peronne est à la belle des belles.* On sait ces vers du duc de la Rochefoucault pour la duchesse de Longueville, lorsqu'il reçut au combat de saint antoine, un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque-tems la vuë,

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses
beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois; je l'aurais
faite aux dieux.

La guere finit & recommença à plusieurs reprises; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le prince de Condé aiant ramené dans paris la cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défenduë; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la reine, & à insulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au cardinal, *à l'il-listrissimo signor faquino.* Il lui dit un jour, *adieu mars.* Il encouragea un marquis de Jarsai à faire une déclara-

tion

tion d'amour à la reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. Il se ligua avec le prince de Conti son frére, & le duc de Longueville, qui abandonnérent le parti de la fronde. On avait appellé la cabale du duc de Beaufort au commencement de la régence, celle des importans; on appellait celle de Condé, le parti des petits maîtres, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'état. Il n'est resté de tous ces troubles d'autres traces que ce nom de petit-maître, qu'on applique aujourd'hui à la jeunesse avantageuse & mal élevée, & le nom de frondeurs qu'on donne aux censeurs du gouvernement.

Le coadjuteur, qui s'était déclaré l'implacable ennemi du ministére, se réunit secrettement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal, & il sacrifia le prince de Condé au ressentiment du ministre. Enfin ce prince, qui avait défendu l'état contre les ennemis, & la cour contre les révoltes; Condé couvert de gloire, s'étant toûjours conduit en héros, & jamais en homme habile, se vit arrêté prisonnier avec le prince de Conti & le duc

le 18 janv. 1650.

 de

de Longueville. Il eût pû gouverner l'état, s'il avait ſeulement voulu plaire; mais il ſe contentait d'être admiré. Le peuple de paris, qui avait fait des barricades pour un conſeiller-clerc preſque imbécile, fit des feux de joie lorſqu'on mena au donjon de vincennes le défenſeur & le héros de la france.

Un an après, ces mêmes frondeurs qui avaient vendu le grand Condé & les princes à la vengeance timide de Mazarin, forcérent la reine à ouvrir leurs priſons, & à chaſſer du roiaume ſon premier miniſtre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple, qui l'avait tant haï. Sa préſence renouvella les cabales & les diſſentions.

Le roiaume reſta dans cette combuſtion encore quelques années. Le gouvernement ne prit preſque jamais que des partis faibles & incertains : il ſemblait devoir ſuccomber : mais les révoltés furent toûjours déſunis, & c'eſt ce qui ſauva la cour. Le coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du prince de Condé, ſuſcita contre lui une partie du parlement & du peuple : il oſa en même tems ſervir la reine en tenant tête à ce prince, & l'outragèr en la forçant d'éloigner le cardinal Maza-

Mazarin, qui se retira à cologne. La reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services & ses offenses, & de nommèr au cardinalat ce même coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille roiale à sortir de la capitale & à l'assiéger.

CHAPITRE QUATRIE'ME.

Suite de la guerre civile, jusqu'à la fin de la rébellion en 1654.

ENfin le prince de Condé se résolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la fronde, s'il avait voulu être le maître de l'état, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait été citoien. Il part de paris; il va soulever la guienne, le poitou & l'anjou, & mandier contre la france des secours des espagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le déréglement qui déterminait toutes les démarches, que ce

qui arriva alors à ce prince. On lui envoia un courier de paris, avec des propositions qui devaient l'engagèr au retour & à la paix. Le courier se trompa; & au lieu d'allèr à angerville, où était le prince, il alla à *augerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avait reçûë plûtôt, il aurait accepté les propositions de paix; mais puisqu'il était déjà assez loin de paris, ce n'était pas la peine d'y retourner. Ainsi l'équivoque d'un courier, & le pur caprice de ce prince, replongérent la france dans la guerre civile.

Alors le cardinal Mazarin, qui du fond de son éxil à cologne avait gou-
déc. 1651. verné la cour, rentra dans le roiaume, moins en ministre qui revenait reprendre son poste, qu'en souverain qui se remettait en possession de ses états; il était conduit par une petite armée de sept-mille hommes levés à ses dépens; c'est-à-dire, avec l'argent du roiaume, qu'il s'était approprié.

On fait dire au roi dans une déclaration de ce tems-là, que le cardinal avait en effet levé ces troupes de son argent; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à sa premiére

miére ſortie du roiaume, Mazarin s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de ſa petite armée au maréchal d'Hoquincourt. Tous les officiers portaient des écharpes vertes ; c'était la couleur des livrées du cardinal. Chaque parti avait alors ſon écharpe. La blanche était celle du roi ; l'iſabelle, celle du prince de Condé. Il était étonnant que le cardinal Mazarin, qui avait juſques alors affecté tant de modeſtie, eût la hardieſſe de faire porter ſes livrées à une armée, comme s'il avait un parti différent de celui de ſon maître ; mais il ne put réſiſter à cette vanité. La reine l'approuva. Le roi, déjà majeur, & ſon frére, allérent au-devant de lui.

Aux premiéres nouvelles de ſon retour, Gaſton d'Orléans, frére de Louis XIII, qui avait demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans paris, ſans trop ſavoir à quoi elles ſeraient emploiées. Le parlement renouvella ſes arrêts ; il proſcrivit Mazarin, & mit ſa tête à prix. Il fallut chercher dans les regiſtres, quel était le prix d'une tête ennemie du roiaume. On trouva que ſous Charles IX, on avait

 promis

promis par arrêt cinquante-mille écus à celui qui représenterait l'amiral Coligni mort ou vif. On crut très-sérieusement procédèr en régle en mettant ce même prix à l'assassinat d'un cardinal premier ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante-mille écus, qui après tout n'eûssent point été paiés. Chez une autre nation & dans un autre tems, un tel arrêt eût trouvé des exécuteurs ; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les Blots & les Marigny, beaux esprits qui portaient la gaieté dans les tumultes de ces troubles, firent afficher dans paris une répartition de cent cinquante mille livres ; tant, pour qui couperait le nez au cardinal ; tant, pour une oreille ; tant, pour un œil ; tant, pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Le cardinal de son côté, n'emploiait contre ses ennemis, ni le poison, ni l'assassinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les chefs de partis furent peu cruels, & les peuples peu furieux ; car

ce

ce n'était pas une guerre de religion.

L'esprit de vertige qui régnait en ce tems posséda si bien tout le corps du parlement de paris, qu'après avoir solennellement ordonné un assassinat dont on se moquait, il rendit un arrêt, par lequel plusieurs conseillers devaient se transporter sur la frontiére, pour informer contre l'armée du cardinal Mazarin, c'est-à-dire, contre l'armée roiale. déc. 1651.

Deux conseillers furent assez imprudens, pour allèr avec quelques plaisans, faire rompre les ponts par où le cardinal devait passer : ils furent faits prisonniers par les troupes du roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les partis.

Précisément dans le tems que cette compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le ministre du roi, elle déclarait criminel de leze majesté le prince de Condé, qui n'était armé que contre ce ministre ; & par un renversement d'esprit, que toutes les démarches précédentes rendent croiables, elle ordonna que les nouvelles troupes de Gaston duc d'Orléans marcheraient contre Mazarin ; & elle défen-

dit en même-tems qu'on prit aucuns deniers dans les recettes publiques pour les soudoier.

On ne pouvait attendre autre chose d'une compagnie de magistrats, qui jettée hors de sa sphére, & ne connaissant ni ses droits, ni son pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'assemblant & décidant en tumulte, prenait des partis ausquels elle n'avait pas pensé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnait ensuite.

Le parlement de bordeaux servait alors le prince de Condé ; mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la cour, il était moins agité par des factions opposées. Des objets plus considérables intéressaient toute la france.

Condé, ligué avec les espagnols, était en campagne contre le roi ; & Turenne aiant quitté ces mêmes espagnols, avec lesquels il avait été battu à rétel, venait de faire sa paix avec la cour, & commandait l'armée roiale. L'épuisement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées ; mais de petites ne décidaient pas moins du

sort

ſort de l'état. Il y a des tems où cent-mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes : il y en a d'autres où une bataille entre ſept ou huit-mille hommes peut renverſer un trône ou l'affermir.

Louis XIV, élevé dans l'adverſité, allait avec ſa mére, ſon frére, & le cardinal Mazarin, de province en province, n'aiant pas autant de troupes autour de ſa perſonne, à beaucoup-près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour ſa ſeule garde. Cinq à ſix-mille hommes, les uns envoiés d'eſpagne, les autres levés par les partiſans du prince de Condé, le pourſuivaient au cœur de ſon roiaume.

Le prince de Condé courait cependant de bordeaux à montauban, prenait des villes, & groſſiſſait par-tout ſon parti.

Toute l'eſpérance de la cour était dans le maréchal de Turenne. L'armée roiale ſe trouva auprès de gien, ſur la loire. Celle du prince de Condé était à quelques lieuës ſous les ordres du duc de Nemours & du duc de Beaufort. Les diviſions de ces deux généraux allaient être funeſtes au parti du

prince

prince. Le duc de Beaufort était incapable du moindre commandement. Le duc de Nemours passait pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand Condé était à cent lieuës de-là & se croiaient perdus ; lorsqu'au milieu de la nuit un courier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce courier le prince de Condé lui-même, qui venait d'agen à travers mille avantures, & toûjours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisait beaucoup, & cette arrivée imprévûë encore davantage. Il savait que tout ce qui est soudain & inespéré, transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce prince dans la guerre était de prendre en un instant les résolutions les plus hardies, & de les éxécutèr avec non moins de prudence que de promptitude.

avril 1652. L'armée roiale était separée en deux corps. Condé fondit sur celui qui était à blenau, commandé par le maréchal d'Ho-

d'Hoquincourt ; & ce corps fut dissipé en même-tems qu'attaqué. Turenne n'en put être averti. Le cardinal Mazarin effraié, courut à gien au milieu de la nuit, réveiller le roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite cour fut consternée ; on proposa de sauver le roi par la fuite, & de le conduire secrettement à bourges. Le prince de Condé victorieux, approchait de gien ; la désolation & la crainte augmentaient. Turenne par sa fermeté rassura les esprits, & sauva la cour par son habileté : il fit, avec le peu qui lui restait de troupes, des mouvemens si heureux, profita si bien du terrein & du tems, qu'il empécha Condé de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider, lequel avait acquis plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne, qui lui avait arraché le prix de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de blenau, si long-tems célébre en france, il n'y avait pas eû quatre-cens hommes de tués ; mais le prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille roiale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le

cardinal Mazarin. On ne pouvait guéres voir un plus petit combat, de plus grands intérêts, & un danger plus pressant.

Condé, qui ne se flatait pas de surprendre Turenne, comme il avait surpris d'Hoquincourt, fit marcher son armée vers paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire, & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on éxagérait encore toutes les circonstances, la haine qu'on portait à Mazarin, le nom & la présence du grand Condé, semblaient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. Mais dans le fond, tous les esprits étaient divisés ; chaque parti était subdivisé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le coadjuteur devenu cardinal de Retz, raccommodé en apparence avec la cour, qui le craignait & dont il se défiait, n'était plus le maître du peuple, & ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le duc d'Orléans, & était opposé à Condé. Le parlement flotait entre la cour, le duc d'Orléans, & le prince, quoique tout

le

le monde s'accordât à crier contre Mazarin ; chacun ménageait en secret des intérêts particuliers ; le peuple était une mèr orageuse , dont les vagues étaient poussées au hazard par tant de vents contraires. On fit promener dans paris la châsse de sainte Géneviéve , pour obtenir l'expulsion du cardinal ministre ; & la populace ne douta pas que cette sainte n'opérât ce miracle , comme elle donne de la pluie.

On ne voiait que négociations entre les chefs des partis, députations du parlement , assemblées des chambres , séditions dans la populace , gens de guerre dans la campagne. On montait la garde à la porte des monastéres. Le prince avait appellé les espagnols à son secours. Charles IV , ce duc de lorraine , chassé de ses états , & à qui il restait pour tout bien une armée de huit-mille hommes , qu'il vendait tous les ans au roi d'espagne , vint auprès de paris , avec cette armée. Le cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner , que le prince de Condé ne lui en avait donné pour venir. Le duc de lorraine quitta bientôt la france après l'avoir désolée sur son passage ,

paſſage, emportant l'argent des deux partis.

Condé reſta donc dans paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. Turenne mena le roi & ſa cour vers paris. Le roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de charonne la bataille ſaint-antoine, où ces deux généraux firent avec ſi peu de troupes de ſi grandes choſes, que la réputation de l'un & de l'autre, qui ſemblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le prince de Condé avec un petit nombre de ſeigneurs de ſon parti, ſuivi de peu de ſoldats, ſoûtint & repouſſa l'effort de l'armée roiale. Le roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, reſtait dans ſon palais du luxembourg. Le Cardinal de Retz était cantonné dans ſon archevéché. Le parlement attendait l'iſſuë de la bataille, pour donner quelque arrêt. La reine en larmes était proſternée dans ſa chapelle. Le peuple, qui craignait alors également, & les troupes du roi & celles de monſieur le prince, avait fermé les portes de

de la ville, & ne laissait plus entrer ni sortir personne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en france, s'acharnait au combat & versait son sang juill. dans le fauhourg. Ce fut là que le duc 1652. de la Rochefoucault, si illustre par son courage & par son esprit, reçut un coup au-dessus des yeux, qui lui fit perdre la vuë pour quelque-tems. On ne voiait que jeunes seigneurs tués ou blessés, qu'on rapportait à la porte saint-antoine, qui ne s'ouvrait point.

Enfin mademoiselle, fille de Gaston, prenant le parti de Condé, que son pére n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la bastille. L'armée roiale se retira : Condé n'acquit que de la gloire ; mais mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du roi son cousin par cette action violente ; & le cardinal Mazarin, qui savait l'extrême envie qu'avait mademoiselle d'épouser une tête couronnée, dit alors : *ce canon-là vient de tuer son mari.*

La plûpart de nos historiens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique,

tique; mais qui saurait quels ressorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles miséres on était obligé de plonger les peuples, & à quelles bassesses on était réduit, verrait la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte Gouville, homme attaché à monsieur le prince. Il avouë que lui-même, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans son logis un directeur des postes, à qui il fit paier une rançon : & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de saint-antoine, le roi ne put rentrer dans paris, & le prince n'y put demeurer long-tems. Une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs citoiens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple. Cependant il avait encore sa brigue au parlement. Ce corps, peu intimidé alors par une cour errante, & chassée en quelque façon de la capitale, pressé par les cabales du duc d'Orléans & du prince, déclara par un arrêt le duc d'Orléans lieutenant-général,

20 juill. 1652.

ral du roiaume, quoique le roi fût majeur : c'était le même titre qu'on avait donné au duc de Maienne du tems de la ligue. Le prince de Condé fut nommé généraliſſime des armées. La cour irritée ordonna au parlement de ſe transférèr à pontoiſe ; quelques conſeillers obéirent. On vit ainſi deux parlemens, qui ſe conteſtaient l'un à l'autre leur autorité ; qui donnaient des arrêts contraires, & qui par-là ſe ſeraient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étaient toûjours accordés à demander l'expulſion de Mazarin ; tant la haine contre ce miniſtre ſemblait alors le devoir eſſentiel d'un français.

Il ne ſe trouva dans ce tems aucun parti qui ne fût faible ; celui de la cour l'était autant que les autres ; l'argent & les forces manquaient à tous ; les factions ſe multipliaient ; les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La cour ſe vit obligée de ſacrifièr encore Mazarin, que tout le monde appellait la cauſe des troubles, & qui n'en était que le prétexte. Il ſortit une ſeconde fois du 12
roiaume ; pour ſurcroît de honte, il août
fallut que le roi donnât une déclara- 1652.
tion

tion publique, par laquelle il renvoiait ſon miniſtre, en vantant ſes ſervices, & en ſe plaignant de ſon éxil.

Charles premier, roi d'angleterre, venait de perdre la tête ſur un échafaut, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le ſang de Strafford ſon ami, à ſon parlement. Louis XIV, au contraire, devint le maître paiſible de ſon roiaume en ſouffrant l'éxil de Mazarin. Ainſi les mêmes faibleſſes eûrent des ſuccès bien différens. Le roi d'angleterre, en abandonnant ſon favori, enhardit un peuple qui reſpirait la guerre & qui haïſſait les rois: & Louis XIV (ou plûtôt la reine mere) en renvoiant le cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la roiauté.

Le cardinal à peine parti pour allèr à bouillon, lieu de ſa nouvelle retraite; les citoiens de paris, de leur ſeul mouvement, députérent au roi pour le ſupplier de revenir dans ſa capitale. Il y rentra; & tout y fut ſi paiſible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confuſion. Gaſton d'Orléans, malheureux dans ſes entrepriſes qu'il

ne

ne fut jamais soûtenir, fut relégué à blois, où il passa le reste de sa vie dans le repentir; & il fut le deuxiéme fils de Henri le grand, qui mourut sans beaucoup de gloire. Le cardinal de Retz, peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux, fut arrêté dans le louvre; & après avoir été conduit de prison en prison, il mena long-tems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avait pû connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques conseillers, qui avaient le plus abusé de leur ministére, paiérent leurs démarches par l'éxil; les autres se renfermérent dans les bornes de la magistrature; & quelques-uns s'attachérent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cens écus, que Fouquet, procureur-général & surintendant des finances, leur fit donner sous-main *.

Le prince de Condé cependant, abandonné en france de presque tous ses partisans & mal secouru des espagnols, continuait sur les frontiéres de la champagne

* Mémoires de Gourville.

pagne une guerre malheureuse. Il restait encore des factions dans bordeaux; mais elles furent bien-tôt appaisées.

mars 1653. Ce calme du roiaume étoit l'effet du bannissement du cardinal Mazarin; cependant à peine fut-il chassé par le cri général des français, & par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans paris, tout-puissant & tranquile. Louis XIV le reçut comme un pére, & le peuple comme un maître. On lui fit un festin à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoiens: il jetta de l'argent à la populace; mais on dit que dans la joie d'un si heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconstance. Les officiers du parlement après avoir mis sa tête à prix comme celle d'un voleur public, briguérent presque tous l'honneur de venir lui demander sa protection; & ce même parlement peu de tems après condamna par contumace le prince de Condé à perdre la vie; changement ordinaire dans de pareils tems, & d'au- 27 mars 1653. tant plus humiliant, que l'on condannait par des arrêts celui dont on avait si long-tems partagé les fautes.

On vit le cardinal, qui pressait cet-

te condamnation de Condé, mariér au prince de Conti son frére l'une de ses niéces ; preuve que le pouvoir de ce ministre allait être sans bornes.

CHAPITRE CINQUIÉME.

État de la france, jusqu'à la mort du cardinal Mazarin en 1661.

PEndant que l'état avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de rocroi, de lens & de norlingue fut perdu. La place importante de dunkerque fut reprise par les espagnols : ils chassérent les français de barcelone ; ils reprirent casal en italie. Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangére, le cardinal Mazarin avait été assez habile & assez heureux pour conclure cette célébre paix de westphalie, par laquelle l'empereur & l'empire vendirent au roi & à la couronne de france, la souveraineté de l'alsace, pour trois millions de livres paiables à l'archiduc ; c'est-à-dire, pour

pour six millions d'aujourd'hui. Par ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel électorat fut créé pour la maison de baviére. Les droits de tous les princes & des villes impériales, les priviléges des moindres gentils-hommes allemans furent confirmés. Le pouvoir de l'empereur fut restraint dans des bornes étroites, & les français joints aux suédois devinrent les legislateurs de l'empire. Cette gloire de la france était au moins en partie dûë aux armes de la suéde; Gustave-Adolphe avait commencé d'ébranler l'empire. Ses généraux avaient encor poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille Christine. Son général Vrangel était prêt d'entrèr en autriche. Le comte de Konigsmark était maître de la moitié de la ville de prague, & assiégeait l'autre, lorsque cette paix fut concluë. Pour accablèr ainsi l'empereur, il n'en coûta guéres à la france qu'un million par an donné aux suédois.

Aussi la suéde obtint par ces traités de plus grands avantages que la france; elle eut la poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. Elle força l'empereur

pereur de faire passer entre les mains des luthériens des bénéfices qui appartenaient aux catholiques romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de Dieu était trahie. Les protestans se vantérent qu'ils avaient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'espagne n'entra point dans cette paix, & avec assez de raison; car voiant la france plongée dans les guerres civiles, le ministre espagnol espéra profiter de nos divisions. Les troupes allemandes licentiées devinrent aux espagnols un nouveau secours. L'empereur depuis la paix de munster fit passèr en flandre, en quatre ans de tems, près de trente-mille hommes. C'était une violation manifeste des traités; mais ils ne sont presque jamais éxécutés autrement.

Les ministres de madrid eûrent, dans ce traité de westphalie, l'adresse de faire une paix particuliére avec la hollande. La monarchie espagnole fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour ennemis, & de reconnaître pour souverains, ceux qu'elle avait traité

si long-tems de rebelles, indignes de pardon. Ces républicains augmentérent leurs richesses, & affermirent leur grandeur & leur tranquilité, en traitant avec l'espagne, sans rompre avec la france.

en 1653. Ils étaient si puissans, que dans une guerre qu'ils eûrent quelque-tems après avec l'angleterre, ils mirent en mèr cent vaisseaux de ligne; & la victoire demeura souvent indécise entre Black l'amiral anglais, & Tromp l'amiral de hollande, qui étaient tous deux sur mèr ce que les Condés & les Turennes étaient sur terre. La france n'avait pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante piéces de canon qu'elle pût mettre en mèr; sa marine s'anéantissait de jour en jour.

Louis XIV se trouva donc en 1653. maître absolu d'un roiaume, encor ébranlé des secousses qu'il avait reçuës; rempli de désordres en tout genre d'administration, mais plein de ressources; n'aiant aucun allié, excepté la savoie, pour faire une guerre offensive, & n'aiant plus d'ennemis étrangers que l'espagne, qui était alors en plus mauvais état que la france. Tous les

tès français, qui avaient fait la guerre civile, étaient soumis, hors le prince de Condé & quelques-uns de ses partisans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidéles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le comte de Coligni & Bouteville; & les autres, parce que la cour ne voulut pas les achetèr assez chérement.

Condé, devenu général des armées espagnoles, ne put relevèr un parti qu'il avait affaibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de rocroi & de lens. Il combattait avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régimens français, qui avaient appris à vaincre sous lui, & qui étaient commandés par Turenne.

Le sort de Turenne & de Condé fut d'être toûjours vainqueurs, quand ils combattirent ensemble à la tête des français, & d'être battus, quand ils commandérent les espagnols.

Turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'espagne à la bataille de rétel, lorsque de général du roi de france, il s'était fait le lieutenant d'un général espagnol: le prince de Condé

eut le même sort devant arras. L'archiduc & lui assiégeaient cette ville.
25 août 1654. Turenne les assiégea dans leur camp, & força leurs lignes; les troupes de l'archiduc furent mises en fuite. Condé, avec deux régimens de français & de lorrains, soûtint seul les efforts de l'armée de Turenne; & tandis que l'archiduc fuiait, il battit le maréchal d'Hoquincourt, il repoussa le maréchal de la Ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des espagnols vaincus. Aussi le roi d'espagne lui écrivit ces propres paroles; *j'ai sû que tout était perdu, & que vous avez tout conservé.*

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles; mais il est certain que Condé était un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru, & que l'archiduc & son conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avait proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'archiduc mis en fuite, comblérent Turenne de gloire; & on observa que dans la lettre écrite au nom du roi au parlement * sur cette victoire, on y attri-

* Datée de vincennes du 11 septembre 1654.

attribua le succès de toute la campagne au cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieuës d'arras avec le roi. Il était même entré dans le camp au siége de stenai, que Turenne avait pris avant de secourir arras. On avait tenu devant le cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du ministére ne put effacer.

Le roi ne se trouva point à la bataille d'arras, & aurait pû y être : il était allé à la tranchée au siége de stenai ; mais le cardinal Mazarin ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne, à laquelle le repos de l'état & la puissance du ministre semblaient attachés.

D'un côté, Mazarin maître absolu de la france & du jeune roi ; de l'autre, dom Louis de Haro, qui gouvernait l'espagne & Philippe IV, continuaient sous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement soûtenuë. Il n'était pas encor question dans le monde du nom de Louis XIV, & jamais

mais on n'avait parlé du roi d'espagne.
Il n'y avait alors aucune tête couronnée en europe qui eût une gloire personnelle. La seule Christine, reine de suéde, gouvernait par elle-même, & soûtenait l'honneur du trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres états.

Charles II, roi d'angleterre, fugitif en france avec sa mére & son frére, y traînait ses malheurs & ses espérances. Un simple citoien avait subjugué l'angleterre, l'écosse & l'irlande. Cromwel, cet usurpateur digne de régner, avait pris le nom de protecteur, & non celui de roi; parce que les anglais savaient jusqu'où les droits de leurs rois devaient s'étendre, & ne connaissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un protecteur.

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos: il n'entreprit point sur les priviléges dont le peuple était jaloux; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de londres; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer; il n'offensa point les yeux par trop de faste; il ne se permit aucun plaisir; il n'accumula point de trésors;

il eut soin que la justice fût observée avec cette impartialité impitoiable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le frére de *Pantaléon* Sâ ambassadeur de portugal en angleterre, aiant cru que sa licence serait impunie, parce que la personne de son frére était sacrée, insulta des citoiens de londres, & en fit assassinèr un pour se vanger de la résistance des autres; il fut condamné à être pendu. Cromwel, qui pouvait lui faire grace, le laissa éxécuter, & signa le lendemain un traité avec l'ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant; jamais l'angleterre n'avait été si riche. Ses flotes victorieuses faisaient respecter son nom dans toutes les mers, tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laissait languir dans la france la justice, le commerce, la marine, & même les finances. Maître de la france, comme Cromwel de l'angleterre, après une guerre civile, il eût pû faire pour le païs qu'il gouvernoit, ce que Cromwel avait fait pour le sien; mais il était étranger, & l'ame de Mazarin

qui n'avait pas la barbarie de celle de Cromwel, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'europe, qui avaient négligé l'alliance de l'angleterre sous Jacques premier & sous Charles, la briguérent sous le protecteur. La reine Christine elle-même, quoiqu'elle eût déteſté le meurtre de Charles premier, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & dom Louis de Haro prodiguérent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le protecteur. Il goûta quelque-tems la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans roiaumes de la chrétienté.

Le ministre espagnol lui offrait de l'aidèr à prendre calais; Mazarin lui proposait d'assiéger dunkerque, & de lui remettre cette ville. Cromwel avait à choisir entre les clés de la france & celles de la flandre. Il fut beaucoup sollicité aussi par Condé; mais il ne voulut point négocièr avec un prince, qui n'avait plus pour lui que son nôm, & qui était sans parti en france, & sans pouvòir chez les espagnols.

Le protecteur se détermina pour la france,

france, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever l'amérique aux espagnols ; mais ils furent avertis à tems. Les amiraux de Cromwel leur prirent du moins la jamaïque, province que les anglais possèdent encore, & qui assure leur commerce dans le nouveau monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la jamaïque, que Cromwel signa son traité avec le roi de france, mais sans faire encore mention de dunkerque. Le protecteur traita d'égal à égal ; il força le roi à lui donner le titre de frére dans ses lettres. Son secrétaire signa avant le plénipotentiaire de france, dans la minute du traité, qui resta en angleterre ; mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le roi de france de faire sortir de ses états Charles II & le duc d'Yorck, petit-fils de Henri IV, à qui la france devait un azile. mai 1655. nov. 1655.

Tandis que Mazarin faisait ce traité, Charles II lui demandait une de ses niéces en mariage. Le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce prince à

cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le cardinal d'avoir voulu marièr au fils de Cromwel celle qu'il refusait au roi d'angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer ce mariage; mais il fut refusé à son tour.

La mére de ces deux princes, Henriette de france, fille de Henri le grand, demeurée en france sans secours, fut réduite à conjurer le cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui payât son douaire. C'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demandèr une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échafaut. Mazarin fit de faibles instances en angleterre au nom de cette reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwel; tandis que ses enfans allaient dans l'armée de Condé & de dom Juan d'autriche apprendre le métier de la guerre contre la france qui les abandonnait.

Les enfans de Charles premier chas-

les de france, se réfugiérent en espagne. Les ministres espagnols éclatérent dans toutes les cours, & sur-tout à rome, de vive voix & par écrit, contre un cardinal qui sacrifiait, disaient-ils, les loix divines & humaines, l'honneur & la religion, au meurtrier d'un roi, & qui chassait de france Charles II & le duc d'Yorck, cousins de Louis XIV, pour complaire au bourreau de leur pére. Pour toute réponse aux cris de ces espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au protecteur.

La guerre continuait toûjours en flandre avec des succès divers. Turenne aiant assiégé valencienne, avec le maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que Condé avait essuié 17
devant arras. Le prince, secondé alors juillet
de don Juan d'autriche, plus digne de 1656.
combattre à ses côtés que n'était l'archiduc, força les lignes du maréchal de la Ferté, le prit prisonnier, & délivra valencienne. Turenne fit ce que Condé avait fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battuë, & fit tête par-tout à l'ennemi; il alla même un mois après assiéger & prendre la pe-

pite

tite ville de la capelle. C'était peut-être la premiere fois qu'une armée battue avait osé faire un siége.

Cette marche de Turenne si estimée, après laquelle la capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encore du prince de Condé. Turenne assiégeait à peine cambrai, que Condé, suivi de deux mille chevaux, perça à
30 mai 1658. travers l'armée des assiégeans, & aiant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jetta dans la ville. Les citoiens reçurent à genou leur libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déploiaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même qu'ils savaient toûjours réparer. Leurs talens arrêtaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre monarchie; mais le désordre des finances en espagne & en france était encore un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec Cromwel donna enfin à la france une supériorité plus marquée; d'un côté, l'amiral Blak alla brûler les gallions d'espagne auprès

des

des îles canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soûtenir : de l'autre, vingt vaisseaux anglais vinrent bloquer le port de dunkerque, & six mille vieux soldats qui avaient fait la révolution d'angleterre, renforcérent l'armée de Turenne.

Alors dunkerque, la plus importante place de la flandre, fut assiégée par mèr & par terre. Condé & don Juan d'autriche, aiant ramassé toutes leurs forces, se présentérent pour la secourir. L'europe avait les yeux sur cet événement. Le cardinal Mazarin mena Louis XIV auprès du théâtre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce prince se tint dans calais, tandis que son armée attaqua celle d'espagne près des dunes, & qu'elle remporta la plus belle victoire dont on eût entendu parler depuis la journée de rocroi. 14 juin 1658.

Le génie du prince de Condé ne put rien ce jour-là contre les meilleures troupes de france & d'angleterre. L'armée espagnole fut détruite. Dunkerque se rendit bientôt après. Le roi accourut avec son ministre pour voir

passer

passer la garnison. Le cardinal ne laissa paraître Louis XIV, ni comme guerrier, ni comme roi; il n'avait pas d'argent à distribuer aux soldats; à peine était-il servi: il allait manger chez Mazarin, ou chez le vicomte de Turenne, quand il allait à l'armée. Cet oubli de la dignité roiale, n'était pas dans Louis XIV l'effet du mépris pour le faste; mais celui du dérangement de ses affaires, & du soin que le cardinal avait de réunir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans dunkerque que pour la rendre au lord Lockhart, ambassadeur de Cromwel. Mazarin essaïa si par quelque finesse il pourrait éluder le traité, & ne pas remettre la place. Mais Lockhart menaça, & la fermeté anglaise l'emporta sur l'habileté italienne.

Plusieurs personnes ont assuré que le cardinal, qui s'était attribué l'événement d'arras, voulut engager Turenne à lui céder encore l'honneur de la bataille des dunes. Du Bec-crépin comte de Moret vint, dit-on, de la part du ministre proposer au général d'écrire une lettre, par laquelle il parût

rût que le cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. Turenne reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donnèr un aveu, qui eût produit la honte d'un général d'armée, & le ridicule d'un homme d'église. Mazarin, qui avait eû cette faiblesse, eut celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec Turenne.

Quelque tems après le siége de dunkerque, Cromwel mourut à l'âge de 55 ans, au milieu des projets qu'il faisait pour l'affermissement de sa puissance, & pour la gloire de sa nation. Il avait humilié la hollande, imposé les conditions d'un traité au portugal, vaincu l'espagne, & forcé la france à briguer son alliance. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses amiraux s'étoient conduits à lisbonne: *je veux qu'on respecte la république anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la république romaine.* Il est faux qu'il ait fait l'enthousiaste & le prophéte à sa mort, comme l'ont débité quelques écrivains; mais il est sûr qu'il mourut avec la fermeté d'ame qu'il avait montrée toute sa vie. Il fut enterré en monarque légitime, & laissa

13 sept. 1658.

la

la réputation du plus habile des fourbes, du plus intrépide des capitaines, d'un usurpateur sanguinaire, & d'un souverain qui avait su régner.

Le chevalier Temple prétend que Cromwel avait voulu avant sa mort s'unir avec l'espagne contre la france, & se faire donner calais avec le secours des espagnols, comme il avait eu dunkerque par les mains des français. Rien n'était plus dans son caractére & dans sa politique. Il eût été l'idole du peuple anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux nations que la sienne haïssait également. La mort renversa ses grands desseins, sa tyrannie, & la grandeur de l'angleterre.

Il est à remarquer qu'on porta le deüil de Cromwel à la cour de france, & que mademoiselle fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un roi son parent.

Richard Cromwel succéda paisiblement & sans contradiction au protectorat de son pére, comme un prince de galles aurait succédé à un roi d'angleterre. Richard fit voir que du caractére d'un seul homme dépend souvent la destinée d'un état. Il avait un génie

bien

bien contraire à celui d'Olivier Cromwel ; toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui ſacrifie tout à ſes intérêts. Il eût conſervé l'héritage acquis par les travaux de ſon pere, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux officiers de l'armée qui s'oppoſaient à ſon élévation. Il aima mieux ſe démettre du gouvernement, que de régner par des aſſaſſinats : il vécut particulier, & même ignoré, juſqu'à l'âge de 90 ans, dans le païs dont il avait été quelques jours le ſouverain. Après ſa démiſſion du protectorat, il voiagea en france : on ſait qu'à Montpélier le prince de Conti, frére du grand Condé, en lui parlant ſans le connaître, lui dit un jour : *Olivier Cromwel était un grand homme ; mais ſon fils Richard eſt un miſérable de n'avoir pas ſû jouir du fruit des crimes de ſon pere.* Cependant ce Richard vécut heureux, & ſon pere n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant la france vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. Chriſtine reine de ſuéde vint à paris. On admira en elle une jeune reine, qui à vingt-

vingt-ſept ans avait renoncé à la ſouveraineté dont elle était digne, pour vivre libre & tranquille. Il eſt honteux aux écrivains proteſtans d'avoir oſé dire, ſans la moindre preuve, qu'elle ne quitta ſa couronne que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce deſſein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laiſſé meurir ſept années. Cette réſolution ſi ſupérieure aux idées vulgaires, & ſi longtems méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochérent de la legéreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruiſait l'autre; mais il faut toûjours que ce qui eſt grand ſoit attaqué par les petits eſprits.

Pour connaître le génie unique de cette reine, on n'a qu'à lire ſes lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à Chanut, autrefois ambaſſadeur de France auprès d'elle: « J'ai poſſédé ſans » faſte: je quitte avec facilité. Après » cela, ne craignez pas pour moi; mon » bien n'eſt pas au pouvoir de la fortu- » ne ». Elle écrivit au prince de Condé: « Je me tiens autant honorée par vo- » tre eſtime, que par la couronne que » j'ai portée. Si après l'avoir quittée, vous

ſi vous m'en jugez moins digne, j'a-
» voüerai que le repos que j'ai tant
» ſouhaité me coûte chèr; mais je ne
» me repentirai pourtant point de l'a-
» voir acheté au prix d'une couronne,
» & je ne noircirai jamais une action
» qui m'a ſemblé ſi belle, par un lâche
» repentir; & s'il arrive que vous con-
» danniez cette action, je vous dirai
» pour toute excuſe, que je n'aurais
» pas quitté les biens que la fortune m'a
» donnés, ſi je les eûſſe cru néceſſai-
» res à ma félicité; & que j'aurais pré-
» tendu à l'empire du monde, ſi j'eûſſe
» été auſſi aſſurée d'y réuſſir, ou de
» mourir, que le ferait le grand Con-
» dé ».

Telle était l'ame de cette perſonne ſi ſinguliére; tel était ſon ſtile dans notre langue, qu'elle avait parlée rarement. Elle ſavait huit langues; elle avait été diſciple & amie de Deſcartes, qui mourut à ſtockolm dans ſon palais, après n'avoir pû obtenir ſeulement une penſion en france, où ſes ouvrages furent même proſcrits pour les ſeules bonnes choſes qui y fûſſent. Elle avait attiré en ſuéde tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver

aucun

aucun parmi ses sujets, l'avait dégoûté de régner sur un peuple qui n'était que soldat. Elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent, que de commandèr à des hommes sans lettres & sans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son dessein était d'aller se retirèr au milieu d'eux en italie. Elle ne vint en france que pour y passer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à rome. Dans cette vuë elle avait quitté la religion luthérienne pour la catholique. Indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point scrupule de se conformèr en apparence aux sentimens du peuple chez lequel elle voulut passer sa vie. Elle avait quitté son roiaume en 1654, & fait publiquement à inspruk la cérémonie de son abjuration. Elle plut à la cour de france, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme dont le génie pût atteindre au sien. Le roi la vit, & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine: élevé dans l'ignorance, le bon sens avec lequel il était né le rendait timide.

La plûpart des femmes & des cour-

tisans

tiens n'obſervérent autre choſe dans cette reine philoſophe, ſinon qu'elle n'était pas coëffée à la françaiſe, & qu'elle danſait mal. Les ſages ne condannérent dans elle que le meurtre de Monaldeſchi ſon écuier, qu'elle fit aſſaſſinèr à fontainebleau dans un ſecond voiage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, ayant renoncé à la royauté, elle devait demander juſtice, & non ſe la faire. Ce n'était pas une reine qui puniſſait un ſujet; c'était une femme qui terminait une galantere par un meurtre; c'était un italien qui en faiſait aſſaſſinèr un autre par l'ordre d'une ſuédoiſe, dans un palais d'un roi de france. Nul ne doit être mis à mort que par les loix. Chriſtine en ſuéde n'aurait eû le droit de faire aſſaſſinèr perſonne; & certes ce qui eût été un crime à ſtockholm, n'était pas permis à fontainebleau. Je répéterai ici que ceux qui ont juſtifié cette action, méritent de ſervir de pareils maîtres. Cette honte & cette cruauté ternirent la philoſophie de Chriſtine, qui lui avait fait quittèr un trône. Elle eût été punie en angleterre; mais la france ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité

du roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité.

Après la mort de Cromwel, & la déposition de son fils, l'angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. Charles-Gustave, à qui la reine Christine avait donné le roiaume de suéde, se faisait redouter dans le nord & dans l'allemagne. L'empereur Ferdinand était mort en 1657; son fils Léopold, âgé de 17 ans, déja roi de hongrie & de bohême, n'avait point été élu roi des romains du vivant de son pere. Mazarin voulut essaier de faire Louis XIV empereur. Ce dessein était chimérique; il eût fallu ou forcer les électeurs, ou les séduire. La france n'était ni assez forte pour ravir l'empire, ni assez riche pour l'acheter; aussi les premiéres ouvertures faites à francfort par le maréchal de Grammont & par Lionne, furent-elles abandonnées aussi-tôt que proposées. Léopold fut élu. Tout ce que put la politique de Mazarin, ce fut de faire une ligue avec les princes allemans, pour l'observation des traités de munster, & pour
août 1658. donnèr un frein à l'autorité de l'empereur sur l'empire.

La

La france, après la bataille des dunes, était puissante au dehors, par la gloire de ses armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations; mais le dedans souffrait; il était épuisé d'argent; on avait besoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs souverains. Des armées mercénaires levées par ordre d'un ministre, & conduites par un général qui obéit en aveugle à ce ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les rois au nom desquels elles combattent, aïent l'espérance, ou même le dessein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu: il païe tout; il souffre dans la prospérité des armes, comme dans l'adversité; & la paix lui est presque aussi nécessaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ses places frontiéres.

Il fallait deux choses au cardinal, pour consommèr heureusement son ministére; faire la paix, & assurèr le repos de l'état par le mariage du roi. Ce prince avait été malade dangereuse-

ment, après la campagne de dunkerque : on avait tremblé pour sa vie ; le cardinal, qui n'était pas aimé de monsieur frére du roi, avait songé dans ce péril à mettre à couvert ses richesses immenses, & à préparer sa retraite. Toutes ces considérations le déterminérent à marier Louis XIV promptement. Deux partis se présentaient, la fille du roi d'espagne, & la princesse de savoie. Le cœur du roi avait pris un autre engagement ; il aimait éperdument mademoiselle Mancini l'une des niéces du cardinal. Né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés, plein de passion & sans expérience, il aurait pû se résoudre à épouser sa maîtresse.

Madame de Motteville, favorite de la reine mére, dont les mémoires ont un grand air de vérité, prétend que Mazarin fut tenté de laisser agir l'amour du roi, & de mettre sa niéce sur le trône. Il avait déja marié une autre niéce au prince de Conti, une au duc de Mercœur : celle que Louis XIV aimait, avait été demandée en mariage par le roi d'angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son

son ambition. Il pressentit adroitement la reine mere : *je crains bien*, lui dit-il, *que le roi ne veüille trop fortement épouser ma niéce.* La reine, qui connaissait le ministre, comprit qu'il souhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une princesse du sang d'autriche, fille, femme, & mére de rois, & avec l'aigreur que lui inspirait depuis quelque tems un ministre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit : *si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponse à la reine : mais il prit le parti sage de penser comme elle ; il se fit lui-même un honneur & un mérite de s'opposer à la passion de Louis XIV ; son pouvoir n'avait pas besoin d'une reine de son sang pour appui. Il craignait même le caractére de sa niéce ; & il crut affermir encore la puissance de son ministere, en fuiant la gloire dangereuse d'élever trop sa maison.

Dès l'année 1656, il avait envoié Lionne en espagne, solliciter la paix & demander l'infante ; mais dom Louis

de Haro, persuadé que quelque faible que fût l'espagne, la france ne l'était pas moins, avait rejetté les offres du cardinal. L'infante, fille du premier lit, était destinée au jeune Léopold. Le roi d'espagne n'avait alors de son second mariage qu'un fils, dont l'enfance mal-saine faisait craindre pour sa vie. On voulait que l'infante, qui pouvait être héritiére de tant d'états, portât ses droits dans la maison d'autriche, & non dans une maison ennemie: mais enfin Philippe IV aiant eû un autre fils, dom Philippe Prospèr, & sa femme étant encore enceinte, le danger de donner l'infante au roi de france lui parut moins grand, & la bataille des dunes lui rendit la paix nécessaire.

Les espagnols promirent l'infante, & demandérent une suspension d'armes. Mazarin & dom Louis se rendirent sur les frontiéres d'espagne & de france, dans l'île des faisans. Quoique le mariage d'un roi de france & la paix générale fûssent l'objet de leurs conférences; cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance & à régler des cérémonies.

Les

Les cardinaux se disaient égaux aux rois, & supérieurs aux autres souverains. La france prétendait avec plus de justice la prééminence sur les autres puissances. Cependant dom Louis de Haro mit une égalité parfaite entre Mazarin & lui, entre la france & l'espagne.

Les conférences durérent quatre mois. Mazarin & dom Louis y déploiérent toute leur politique. Celle du cardinal était la finesse. Celle de dom Louis la lenteur. Celle-ci ne donnait presque jamais de paroles, & celui-là en donnait toûjours d'équivoques. Le génie du ministre italien était de vouloir surprendre; celui de l'espagnol était de s'empêcher d'être surpris. On prétend qu'il disait du cardinal: *il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toûjours tromper.*

Telle est la vicissitude des choses humaines, que de ce fameux traité des pirénées, il n'y a pas deux articles qui subsistent aujourd'hui. Le roi de france garda le roussillon, qu'il eût toûjours conservé sans cette paix: mais à l'égard de la flandre, la monarchie espagnole n'y a plus rien. Nous étions alors

les amis nécessaires du portugal. Nous ne le sommes plus : tout est changé. Mais si dom Louis de Haro avait dit que le cardinal Mazarin savait tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir. Il méditait dès longtems l'alliance de la france & de l'espagne. On cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de munster : » si le roi très-chrétien pouvait avoir » les païs-bas & la franche-comté en » dot, en épousant l'infante ; alors » nous pourrions aspirer à la succes- » sion d'espagne, quelque renonciation » qu'on fît faire à l'infante ; & ce ne » serait pas une attente fort éloignée ; » puisqu'il n'y a que la vie du prince » son frére qui l'en pût exclure «. Ce prince était alors Balthasar qui mourut en 1649.

Le cardinal se trompait évidemment, en pensant qu'on pourrait donner les païs-bas & la franche-comté en mariage à l'infante. On ne stipula pas une seule ville pour sa dot. Au contraire on rendit à la monarchie espagnole des villes considérables qu'on avait conquises, comme saint-omer, ypres, menin, oudenarde & d'autres pla-

places. On en garda quelques-unes. Le cardinal ne se trompa pas en croiant que la renonciation serait un jour inutile ; mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince dom Balthasar mourrait en 1649 ; qu'ensuite les trois enfans du second mariage seraient enlevés au berceau ; que Charles, le cinquiéme de tous ces enfans mâles, mourrait sans postérité, & que ce roi autrichien ferait un jour un testament en faveur d'un petit-fils de Louis XIV. Mais enfin le cardinal Mazarin prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la postérité mâle de Philippe IV s'éteignît ; & des événemens étranges l'ont justifié après plus de cinquante années.

Marie Thérése pouvant avoir pour dot les villes que la france rendait, n'apporta par son contrat de mariage, que cinq-cens-mille écus d'or au soleil ; il en coûta davantage au roi pour l'aller recevoir sur la frontiere. Ces cinq-cens-mille écus, valant alors deux millions-cinq-cens-mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux ministres. En-

fin la france n'en reçut jamais que cent-mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage présent & réel, que celui de la paix, l'infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir sur aucune des terres de son pére; & Louis XIV ratifia cette renonciation de la maniére la plus solemnelle, & la fit ensuite enregistrer au parlement.

Ces renonciations & ces cinq-cens-mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des infantes d'espagne avec les rois de france. La reine Anne d'autriche, fille de Philippe III, avait été mariée à Louis XIII à ces mêmes conditions; & quand on avait marié Isabelle, fille de Henri le grand, avec Philippe IV roi d'espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq-cens-mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui païa jamais rien; de-sorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages: on n'y voiait que des filles de rois mariées à des rois, aiant à peine un présent de nôces.

Le duc de lorraine Charles IV, de qui la france & l'espagne avaient beau-

coup

coup à se plaindre, ou plûtôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en prince malheureux, qu'on punissait parce qu'il ne pouvait se faire craindre. La france lui rendit ses états en démollissant nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. Dom Louis de Haro obligea le cardinal Mazarin à faire recevoir en grace le prince de Condé, en menaçant de lui laisser en souveraineté rocroi, le câtelet & d'autres places dont il était en possession. Ainsi la france gagna à la fois ces villes & le grand Condé. Il perdit sa charge de grand-maître de la maison du roi, & ne revint presque qu'avec sa gloire.

Charles II roi titulaire d'angleterre, plus malheureux alors que le duc de lorraine, vint près des pirénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le secours de dom Louis & de Mazarin. Il se flattait que leurs rois, ses cousins-germains réunis, oseraient enfin vangèr une cause commune à tous les souverains, puisqu'enfin Cromwel n'était plus; il ne put seulement obtenir une entrevuë, ni avec Mazarin, ni avec dom Louis. Lockhart, cet ambassadeur

de Cromwel, était à saint-jean de luz; il se faisait respectèr encore même après la mort du protecteur; & les deux ministres, dans la crainte de choquer cet anglais, refusérent de voir Charles II. Ils pensaient que son rétablissement était impossible, & que toutes les factions anglaises, quoique divisées entre elles, conspiraient également à ne jamais reconnaître de rois. Ils se trompérent tous deux : la fortune fit peu de mois après ce que ces deux ministres auraient pû avoir la gloire d'entreprendre. Charles fut rappellé dans ses états par les anglais, sans qu'un seul potentat de l'europe se fût jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du pére, ni de servir au rétablissement du fils. Il fut reçu dans les plaines de douvres, par vingt-mille citoiens, qui se jettérent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit, que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peut-être jamais de spectacle plus touchant, ni de révotion plus subite. Ce changement se fit en bien moins de tems, que le traité des pirénées ne fut conclu; & Charles II était déja paisible possesseur de l'an-

gle-

gleterre, que Louis XIV n'était pas même encore marié par procureur.

Enfin le cardinal Mazarin ramena le roi & la nouvelle reine à paris. Un pére, qui aurait marié son fils sans lui donner l'administration de son bien, n'en eût pas usé autrement que Mazarin ; il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance & même de ses honneurs, que jamais. Il éxigea & il obtint que le parlement vînt le haranguer par députés. C'était une chose sans exemple dans la monarchie, mais ce n'était pas une trop grande réparation du mal que le parlement lui avait fait. Il ne donna plus la main aux princes du sang en lieu tiers, comme autrefois. Celui qui avait traité dom Louis de Haro en égal, voulut traiter le grand Condé en inférieur. Il marchait alors avec un faste roial, aiant outre ses gardes une compagnie de mousquetaires, qui est aujourd'hui la seconde compagnie des mousquetaires du roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : si quelqu'un était assez mauvais courtisan pour demander une grace au roi, il était perdu. La reine mére, si longtems protectrice obstinée

de Mazarin contre la france, resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le roi son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce ministre, ne pouvait secouër le joug qu'elle lui avait imposé aussi bien qu'à elle-même; elle respectait son ouvrage, & Louis XIV n'osait pas encore régner du vivant de Mazarin.

Un ministre est excusable du mal qu'il fait, lorsque le gouvernail de l'état est forcé dans sa main par les tempêtes; mais dans le calme il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. Mazarin ne fit de bien qu'à lui, & à sa famille par rapport à lui. Huit années de puissance absolue & tranquille depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile; car le collége des quatre nations ne fut que l'effet de son testament. Il gouvernait les finances comme l'intendant d'un seigneur obéré.

Le roi demanda quelquefois de l'argent à Foüquet, qui lui répondait : *sire, il n'y a rien dans les coffres de votre majesté; mais monsieur le cardinal vous en prêtera.* Mazarin était riche d'environ

ron deux-cens millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Plusieurs mémoires disent, qu'il en amassa une partie par des moiens trop au-dessous de la grandeur de sa place. Ils rapportent, qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courses : c'est ce qui ne fut jamais prouvé ; mais les hollandais l'en soupçonnérent, & ils n'auraient pas soupçonné le cardinal de Richelieu.

On dit qu'en mourant il eut des scrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ses biens, & il en fit au roi une donation entiére, croiant que le roi les lui rendrait. Il ne se trompa point ; le roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut : & il n'y eut que le roi qui semblât le regretter, car ce prince savait déja dissimuler. Le joug commençait à lui peser ; il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort, qui le mettait en possession de son trône.

Louis XIV & la cour portérent le deüil du cardinal Mazarin, honneur peu ordinaire, & que Henri IV avait fait à la mémoire de Gabrielle d'Etrée.

On

On n'entreprendra pas ici d'examiner, si le cardinal Mazarin a été un grand ministre ou non : c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger. Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure, qui fait les hommes d'état ; c'est leur caractére. Les hommes, pour peu qu'ils aïent de bon sens, voient tous à peu-près leurs intérêts. Un bourgeois d'amsterdam ou de berne, en sait sur ce point, autant que Séjan, Ximenés, Boukingham, Richelieu ou Mazarin : mais notre conduite & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple : si un génie, tel que le pape Alexandre VI, ou Borgia son fils, avait eû la rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré, & se serait défait d'eux. Mazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en divisant les bourgeois. Dom Louis de Haro n'eût

pas

pas hazardé l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mèr à l'exemple d'Aléxandre, & entra dans la rochelle en conquérant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des anglais, délivraient la rochelle, & faisaient passer Richelieu pour un téméraire.

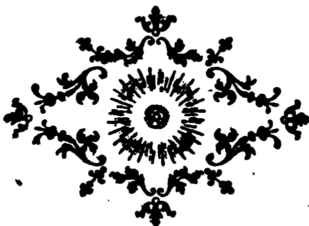
On peut juger du caractére des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que l'ame de Richelieu respirait la hauteur & la vengeance; que Mazarin était sage, souple & avide de biens. Mais pour connaître à quel point un ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'état, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans; celui qui a le plus d'esprit échouë, & celui qui a dans le caractére plus de patience, de force, de souplésse & de suite, réussit.

En lisant les lettres du cardinal Mazarin & les mémoires du cardinal de Rets, on voit aisément que Rets était le génie supérieur. Cependant Mazarin fut tout-puissant, & Rets fut accablé. Enfin il est très-vrai, que pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent

qu'un

qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune; mais pour être un bon ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'état est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie.

Le monument qui immortalise le cardinal Mazarin est l'acquisition de l'alsace. Il donna cette province à la france dans le tems que la france était déchainée contre lui; & par une fatalité singuliére il fit plus de bien au roiaume lorsqu'il y était persécuté, que dans la tranquilité d'une puissance absolue.



CHAPITRE SIXIÉME.

LOUIS XIV gouverne par lui-même. Il force la branche d'autriche espagnole à lui céder par-tout la préséance, & la cour de rome à lui faire satisfaction. Il achete dunkerque. Il donne des secours à l'empereur, au portugal, aux états généraux, & rend son roiaume florissant & redoutable.

JAmais il n'y eut dans une cour plus d'intrigues & d'espérances, que durant l'agonie du cardinal Mazarin. Les femmes, qui prétendaient à la beauté, se flattaient de gouverner un prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déja séduit jusqu'à lui faire offrir sa couronne à sa maîtresse. Les jeunes courtisans croiaient renouveller le régne des favoris. Chaque ministre espérait la premiére place. Aucun d'eux ne pensait, qu'un roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. Mazarin avait prolongé l'enfance de ce monarque autant qu'il l'avait pû. Il ne l'instruisait que

de-

depuis fort peu de tems, & parce que le roi avait voulu être inſtruit.

On était ſi loin d'eſpérer d'être gouverné par ſon ſouverain, que de tous ceux qui avaient travaillé juſqu'alors avec le premier miniſtre, il n'y en eut aucun, qui demandât au roi, quand il voudrait les entendre. Ils lui demandérent tous : *à qui nous adreſſerons-nous ?* & Louis XIV leur répondit : *à moi.* On fut encor plus ſurpris de le voir perſévérer. Il y avait quelque tems qu'il conſultait ſes forces, & qu'il eſſaïait en ſecret ſon génie pour régner. Sa réſolution priſe une fois, il la maintint juſqu'au dernier moment de ſa vie. Il fixa à chacun de ſes miniſtres les bornes de ſon pouvoir, ſe faiſant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur miniſtére, & veillant ſur eux pour les empêcher d'en trop abuſer. Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage.

La diſcipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent ſa cour. Les plaiſirs même eurent

rent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous emploiés à la gloire du roi & de la france.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son gouvernement; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de Henri le grand n'avaient point vû de véritable roi, & qui détestaient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d'admiration & d'espérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans, ce que Henri avait fait à cinquante. Si Henri IV avoit eû un premier ministre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puissantes. Si Louis XIII n'en avait pas eû, ce prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût succombé sous le poids. Louis XIV pouvait, sans péril, avoir ou n'avoir pas de premier ministre. Il ne restait pas la moindre trace des anciennes factions; il n'y avait plus en france qu'un maître, & des sujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloire, & qu'il voulait être aussi considéré au dehors qu'absolu au dedans.

Les anciens rois de l'europe prétendent entre eux une entiére égalité, ce qui eſt très-naturel; mais les rois de france ont toûjours réclamé la préſéance, que mérite l'antiquité de leur race & de leur roiaume: & s'ils ont cédé aux empereurs, c'eſt parce que les hommes ne ſont preſque jamais aſſez hardis pour renverſer un long uſage. Le chef de la république d'allemagne, prince électif & peu puiſſant par lui-même, a le pas ſans contredit ſur tous les ſouverains, à cauſe de ce titre de céſar & d'héritier de Charlemagne. Sa chancellerie allemande ne traitait pas même alors les autres rois de majeſté. Les rois de france pouvaient diſputer la préſéance aux empereurs, puiſque la france avait fondé le véritable empire d'occident, dont le nom ſeul ſubſiſte en allemagne. Ils avaient pour eux, non ſeulement la ſupériorité d'une couronne héréditaire ſur une dignité élective, mais l'avantage d'être iſſus par une ſuite non interrompuë, de ſouverains qui régnaient ſur une grande monarchie pluſieurs ſiécles avant que dans le monde entier aucune des maiſons qui poſſédent aujourd'hui des couronnes, fût parve-

nuë

mise à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'europe. On alléguait en leur faveur le nom de très-chétien. Les rois d'espagne opposaient le titre de catholique ; & depuis que Charles-quint avait eû un roi de france prisonnier à madrid, la fierté espagnole était bien-loin de céder ce rang. Les anglais & les suédois qui n'alléguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent, le moins qu'ils peuvent, cette supériorité.

C'était à rome que ces prétentions étaient autrefois débattuës : les papes, qui donnaient les états avec une bulle, se croiaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La france y avait eû toûjours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'espagne ; mais depuis le régne de Charles-quint, l'espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise ; un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteüil placé près d'un autel,

tel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimére du point d'honneur était extréme alors sur cet article entre les couronnes, comme les duëls entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un ambassadeur de suéde à londres, le comte d'Es-
1661. trade ambassadeur de france, & le baron de Vatteville ambassadeur d'espagne, se disputérent le pas. L'espagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuse suite, avait gagné la populace anglaise : il fait d'abord tuer les chevaux des carrosses français, & bientôt les gens du comte d'Estrade, blessés & dispersés, laissérent les espagnols marcher l'épée nuë comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette insulte, rappella l'ambassadeur qu'il avait à madrid, fit sortir de france celui d'espagne, rompit les conférences qui se tenaient encor en flandre au sujet des limites, & fit dire au roi Philippe IV son beau-pére, que s'il ne reconnaissait la supériorité de la couronne de france, & ne réparait cet affront par une satisfaction solennelle, la guerre allait re-

com-

commencèr. Philippe IV ne voulut pas replonger son roiaume dans une guerre nouvelle, pour la préséance d'un ambassadeur : il envoia le comte de Fuentes déclarer au roi à fontainebleau, en présence de tous les ministres étrangers, qui étaient en france : *que les ministres espagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de france.* Ce n'en était pas assez pour reconnaître nettement la prééminence du roi ; mais c'en était assez pour un aveu authentique de la faiblesse espagnole. Cette cour encor fiére, murmura long-tems de son humiliation. Depuis, plusieurs ministres espagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à nimégne ; mais Louis XIV acquit alors, par sa fermeté, une supériorité réelle dans l'europe, en faisant voir combien il était à craindre.

24 mars 1662.

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encor davantage dans une occasion, où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes français, dans les guerres faites depuis long-tems en italie contre l'espagne, avaient donné aux italiens circonspects & jaloux, l'idée d'une nation

tion impétueuse. L'italie regardait toutes les nations, dont elle étoit inondée, comme des barbares, & les français comme des barbares plus gais que les autres mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, & la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints partout, & surtout à rome.

Le duc de Créqui, ambassadeur auprès du pape, avait révolté les romains par sa hauteur : ses domestiques, gens qui poussent toûjours à l'extrémité les défauts de leur maître, commettaient dans rome les mêmes désordres que la jeunesse indisciplinable de paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du duc de Créqui s'avisérent de charger l'épée à la main une escouade des corses (ce sont des gardes du pape qui appuient les exécutions de la justice.) Ils les mirent aisément en fuite. Tout le corps des corses, offensé & secrettement animé par dom Mario Chigi frére du pape Alexandre VII, qui haïssait le duc de Créqui, vint en armes assiéger la maison

ſon de l'ambaſſadeur. Ils tirérent ſur le carroſſe de l'ambaſſadrice qui rentrait alors dans ſon palais ; ils lui tuérent un page, & bleſſérent pluſieurs domeſtiques. Le duc de Créqui ſortit de rome, accuſant les parens du pape & le pape lui-même, d'avoir favoriſé cet aſſaſſinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, perſuadé qu'avec les français il n'y a qu'à temporiſer, & que tout s'oublie. Il fit pendre un corſe & un sbire au bout de quatre mois, & il fit ſortir de rome le gouverneur, ſoupçonné d'avoir autoriſé l'attentat : mais il fut conſterné d'apprendre, que le roi menaçait de faire aſſiéger rome, qu'il faiſait déja paſſer des troupes en italie, & que le maréchal du Pleſſis-Pralin était nommé pour les commander. L'affaire était devenuë une querelle de nation à nation, & le roi voulait faire reſpecter la ſienne. Le pape, avant de faire la ſatisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques ; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV, mais les circonſtances n'étaient pas favorables au pape. L'empire était attaqué par les turcs : l'eſpagne était em-

20 août 1662.

barrassée dans une guerre peu heureuse contre le portugal.

La cour romaine ne fit qu'irriter le roi sans pouvoir lui nuire. Le parlement de provence cita le pape, & fit saisir le comtat d'avignon. Dans d'autres tems les excommunications de rome auraient suivi ces outrages ; mais c'était des armes usées, & devenuës ridicules ; il fallut que le pape pliât ; il fut forcé d'éxiler de rome son propre frére, d'envoier son neveu le cardinal Chigi, en qualité de légat *à latere*, faire satisfaction au roi, de casser la garde corse, & d'élever dans rome une piramide, avec une inscription qui contenait l'injure & la réparation. Le cardinal Chigi fut le prémier légat de la cour romaine, qui fût jamais envoié pour demander pardon. Les légats auparavant venaient donner des loix & imposer des décimes. Le roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies passagéres, & par des monumens qui le sont aussi (car il permit quelques années après la destruction de la piramide) ; mais il força la cour de rome à rendre castro & ronciglione au duc de parme, à dédommager

mager le duc de modéne de ses droits sur comacchio ; & il tira ainsi d'une insulte, l'honneur solide d'être le protecteur des princes d'italie.

En soûtenant ainsi sa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. Ses finances bien administrées par Colbert, le mirent en état d'acheter dunkerque & mardik du roi d'angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sols le marc. Charles II. prodigue & pauvre, eut la honte de vendre le prix du sang des anglais. Son chancelier Hide, accusé d'avoir ou 27 conseillé ou souffert cette faiblesse, octob. 1662. fut banni depuis par le parlement d'angleterre, qui punit souvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ses rois.

Louis fit travailler trente-mille hom- 1563. mes à fortifier dunkerque du côté de la terre & de la mer. On creusa, entre la ville & la citadelle, un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre, de sorte qu'à peine les anglais eûrent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

Quelque tems après, le roi força le 30 août 1663. duc de lorraine à lui donner la forte

ville de marſal. Ce malheureux Charles IV, guerrier aſſez illuſtre, mais prince faible, inconſtant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la lorraine à la france après ſa mort, à condition que le roi lui permettrait de levèr un million ſur l'état qu'il abandonnait, & que les princes du ſang de lorraine ſeraient réputés princes du ſang de france. Ce traité, vainement vérifié au parlement de paris, ne ſervit qu'à produire de nouvelles inconſtances dans le duc de lorraine; trop heureux enſuite de donner marſal, & de ſe remettre à la clémence du roi.

Louis augmentait ſes états même pendant la paix, & ſe tenait toûjours prêt pour la guerre, faiſant fortifier ſes frontiéres, tenant ſes troupes dans la diſcipline, augmentant leur nombre, faiſant des revuës fréquentes.

Les turcs étaient alors très-redoutables en europe; ils attaquaient à la fois l'empereur d'allemagne & les vénitiens. La politique des rois de france a toûjours été, depuis François premier, d'être alliés des empereurs turcs, non ſeulement pour les avantages du

com-

commerce, mais pour empécher la maison d'autriche de trop prévaloir. Cependant un roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'empereur trop en danger, & l'intérêt de la france était bien, que les turcs inquiétassent la hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent; enfin ses traités avec l'empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoia donc six-mille hommes en hongrie, sous les ordres du comte de Coligni, seul reste de la maison de ce Coligni autrefois si célébre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet amiral, par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand Condé, & toutes les offres du cardinal Mazarin n'avaient jamais pu l'engagèr à manquer à son ami. Il mena avec lui l'élite de la noblesse de france, & entre autres le jeune la Feuillade, homme entreprenant, & avide de gloire & de fortune. Ces français allérent servir en hongrie sous le général Montécuculi, qui tenait tête alors au grand-visir Kiuperli, & qui depuis en servant contre la france, balança la réputation de Turenne. Il y août 1664.

eut un grand combat à saint-gothar au bord du raab, entre les turcs & l'armée de l'empereur. Les français y firent des prodiges de valeur; les allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice. Mais ce n'est pas la rendre aux allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les français eûrent seuls l'honneur de la victoire.

Le roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'empereur, & à donner de l'éclat aux armes françaises, mettait sa politique à soûtenir secrettement le portugal contre l'espagne. Le cardinal Mazarin avait abandonné formellement les portugais par le traité des pirénées; mais l'espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le français en fit une hardie & décisive: le maréchal de Schomberg, étranger & huguenot, passa en portugal avec quatre-mille soldats français, qu'il païait de l'argent de Louis XIV, & qu'il feignait de soudoièr au nom du roi de portugal. Ces quatre-mille soldats français, joints aux troupes portugaises, remportérent à villa-viciosa une victoire complette, qui affermit

fermit le trône dans la maison de bra-
gance. Ainsi Louis XIV passait déjà 17 juin
pour un prince guerrier & politique ; 1665.
& l'europe le redoutait même avant
qu'il eût encore fait la guerre.

Ce fut par cette politique, qu'il évita malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors, aux flottes hollandaises. Il s'était allié avec la hollande en 1662. Cette république, environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'angleterre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & du droit réel de son commerce dans les indes. Louis voiait avec plaisir ces deux puissances maritimes, mettre en mer tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtrées qui se soient jamais données, dont tout le fruit était
l'affaiblissement des deux partis. Il s'en 11, 12
donna une qui dura trois jours entiers. & 13. juin
Ce fut dans ces combats, que le hol- 1666.
landais Ruiter acquit la réputation du plus grand homme de mer qu'on eût vû encore. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'angleterre jusques dans ses ports à quatre lieües

de londres. Il fit triompher la hollande ſur les mers, dont les anglais avaient toûjours eû l'empire, & où Louis XIV n'était rien encore.

La domination de l'océan était partagée depuis quelque tems entre ces deux nations. L'art de conſtruire les vaiſſeaux, & de s'en ſervir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La france, ſous le miniſtére de Richelieu, ſe croiait puiſſante ſur mer, parce que d'environ ſoixante vaiſſeaux ronds que l'on comptait dans ſes ports, elle pouvait en mettre en mer environ trente, dont un ſeul portait ſoixante & dix canons. Sous Mazarin, on acheta des holladais le peu de vaiſſeaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures pour la conſtruction & pour l'équipement. Le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donnèr à la france tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroiable; mais en 1664 & 1665, tandis que les anglais & les hollandais couvraient l'océan de près de trois-cens gros vaiſſeaux de guerre, il n'en avait encore que quinze ou ſeize du dernier rang,

que

que le duc de Beaufort occupait contre les pirates de barbarie ; & lorsque les états-généraux pressérent Louis XIV de joindre sa flotte à la leur, il ne se trouva dans le port de brest qu'un seul brûlot, qu'on eut honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoier sur leurs instances rëitérées. Ce fut une honte que Louis XIV s'empressa bien vîte d'effacer.

Il donna aux états un secours de ses forces de terre, plus essentiel & plus honorable. Il leur envoia six-mille français pour les défendre contre l'évêque de munster, Christofle-Bernard de Gaalen, prélat guerrier & ennemi implacable, soudoié par l'angleterre pour désoler la hollande. Mais il leur fit païer chérement ce secours, & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des marchands opulens. Colbert mit sur leur compte, non-seulement la solde de ces troupes, mais jusqu'aux frais d'une ambassade envoiée en angleterre, pour conclure leur paix avec Charles II. Jamais secours ne fut donné de si mauvaise grace, ni reçu avec moins de reconnaissance.

Le roi aiant ainſi aguerri ſes troupes, & formé de nouveaux officiers en hongrie, en hollande, en portugal, reſpeƈté & vengé dans rome, ne voiait pas un ſeul potentat qu'il dût craindre. L'angleterre ravagée par la peſte; londres réduite en cendres par un incendie attribué injuſtement aux catholiques; la prodigalité & l'indigence continuelle de Charles ſecond, auſſi dangereuſe pour ſes affaires, que la contagion & l'incendie, mettaient la france en ſûreté du côté des anglais. L'empereur réparait à peine l'épuiſement d'une guerre contre les turcs. Le roi d'eſpagne Philippe IV mourant, & ſa monarchie auſſi faible que lui, laiſſaient Louis XIV le ſeul puiſſant & le ſeul redoutable. Il était jeune, riche, bien ſervi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de ſe ſignaler & d'être conquérant.



CHAPITRE

CHAPITRE SEPTIE'ME.

Conquête de la flandre.

L'Occasion se présenta bientôt à un roi qui la cherchait. Philippe IV son beau-pére mourut ; il avait eû de sa premiére femme, sœur de Louis XIII, cette princesse Marie-Thérése mariée à son cousin Louis XIV ; mariage, par lequel la monarchie espagnole est enfin tombée dans la maison de Bourbon, si long-tems son ennemie. De son second mariage avec Marie-Anne d'autriche, il avait eû Charles second, enfant faible & malsain, héritier de sa couronne, & seul reste de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. Louis XIV prétendit que la flandre & la franche-comté, provinces du roiaume d'espagne, devaient, selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des rois pouvaient se juger par les loix des nations à un tribunal désintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis fit éxaminer ses droits par son confeil & par des théologiens, qui les jugérent incontestables ; mais le conseil & le confesseur de la veuve de Philippe IV les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puissante raison, la loi expresse de Charles-quint ; mais les lois de Charles-quint n'étaient guéres suivies par la cour de france.

Un de ces prétextes, que prenait le conseil du roi, était, que les cinq-cens-mille écus donnés en dot à sa femme, n'avaient point été paiés ; mais on oubliait, que la dot de la fille d'Henri IV ne l'avait pas été davantage. La france & l'espagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de banquier & des raisons d'avocat ; mais la seule raison d'état était écoutée.

1667. Le roi, comptant encore plus sur ses forces que sur ses raisons, marcha en flandre à des conquêtes assurées. Il était à la tête de trente-cinq mille hommes ; un autre corps de huit-mille fut envoié vers dunkerque ; un de quatre mille vers luxembourg. Turenne était sous lui le général de cette armée.

Colbert

Colbert avait multiplié les ressources de l'état pour fournir à ces dépenses. Louvois, nouveau ministre de la guerre, avait fait des préparatifs immenses pour sa campagne. Des magazins de toute espéce étaient distribués sur la frontiére. Il introduisit le premier cette méthode avantageuse, que la faiblesse du gouvernement avait jusqu'alors rendue impraticable, de faire subsister les armées par magazin : quelque siége que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étaient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La discipline, rendue plus sévere de jour en jour par l'austérité infléxible du ministre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. La présence d'un jeune roi, l'idole de son armée, leur rendait la dureté de ce devoir aisée & chere. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au-dessus de celui de la naissance. Les services, & non les aieux, furent comptés, ce qui ne s'était guére vu encore. Par là l'officier de la plus médiocre naissance fut encouragé, sans que ceux de la plus hau-

te eûssent à se plaindre. L'infanterie, sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'inutilité reconnuë des lances, partagea les récompenses, dont la cavalerie était en possession. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le roi, entre un chef & un ministre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre & ne s'en servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'europe, enfin ligué de nouveau avec le portugal, attaquait avec tous ces avantages une province mal défenduë d'un roiaume ruiné & déchiré. Il n'avait à faire qu'à sa belle-mére, femme faible dont le gouvernement malheureux laissait la monarchie espagnole sans défense. La veuve de Philippe IV avait pris pour son premier ministre, un jésuite allemand son confesseur, nommé le pére Nitard, homme aussi capable de dominer sur sa pénitente, qu'incapable de gouvernèr un état, n'aiant rien d'un ministre & d'un prêtre, que la hauteur & l'ambition. Il osa dire un jour au duc de Lerme, même avant de gouverner : *C'est vous qui me devez du respect, puisque j'ai tous*

les

les jours votre dieu dans mes mains, & votre reine à mes pieds. Avec cette fierté si contraire à la vraie grandeur d'esprit, il laissait le trésor sans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline, destituées de chefs, mal païées, & plus mal conduites devant un ennemi, qui avait tout ce qui manquait à l'espagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encor perfectionné, parce que celui de les bien fortifièr & de les bien défendre, était plus ignoré. Les frontiéres de la flandre espagnole étaient presque sans fortifications & sans garnisons.

Louis n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans charleroi, comme dans paris; ath, tournai, furent prises en deux jours; furnes, armentiéres, courtrai, ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant douai, & elle se rendit le lendemain. Lille, la plus florissante ville de ces païs, la seule bien fortifiée, & qui avait une garnison de six-mille hommes, capitula après neuf jours de siége. Les espagnols n'avaient que huit- mille

6 juill. 27 août 1667. 27 août.

mille hommes à opposèr à l'armée victorieuſe ; encore l'arriére-garde de cette petite armée fut-elle taillée en pié-
31 août. ces par le marquis, depuis maréchal de Créqui. Le reſte ſe cacha ſous bruxelles & ſous mons, laiſſant le roi vaincre ſans combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des ſuccès ſi faciles, parut le voiage d'une cour. La bonne chére, le luxe & les plaiſirs s'introduiſirent alors dans nos armées, dans le tems même que la diſcipline s'affermiſſait. Les officiers faiſaient le devoir militaire beaucoup plus éxactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le maréchal de Turenne n'avait eû long-tems que des aſſiettes de fèr en campagne. Le marquis d'Humiéres fut le premier, au ſiége d'arras en 1658, qui ſe fit ſervir en vaiſſelle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune roi aimant la magnificence, étalait celle de ſa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde ſe piqua de ſomptuoſité & de goût dans la bonne chére, dans les habits,

dans

dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richeſſe d'un grand état, & ſouvent la cauſe de la décadence d'un petit, était cependant encore très-peu de choſe, auprès de celui qu'on a vû depuis. Le roi, ſes généraux & ſes miniſtres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cavalerie, ni de ſecrétaire d'un officier général, qui ne faſſe ce voiage en chaiſe de poſte avec des glaces & des reſſorts, plus commodément & plus tranquillement, qu'on ne faiſait alors une viſite dans paris d'un quartier à un autre.

La délicateſſe des officiers ne les empéchait point alors d'allèr à la tranchée avec le pot en tête & la cuiraſſe ſur le dos. Le roi en donnait l'éxemple : il alla ainſi à la tranchée devant douai & devant lille. Cette conduite ſage conſerva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes-gens peu robuſtes, pleins de valeur, mais de molleſſe, & qui ſemblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes bruxelles; les citoiens tranſpor-

portaient déja leurs effets dans anvers. La conquête de la flandre entiére pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au roi que des troupes assez nombreuses, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes. Louvois lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, & de les fortifier. Vauban, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce siécle pour le service de Louis XIV, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa méthode nouvelle, devenuë aujourd'hui la régle de tous les bons ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir les places revêtues, que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroiées par l'artillerie : plus il les rendit razantes, moins elles étaient en prise. Il construisit la citadelle de
1668. lille sur ces principes. On n'avait point encore en france détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'éxemple commença en faveur de Vauban ; il fut le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encore observer, que le premier de ces plans en

en relief qu'on voit dans la galerie du louvre, fut celui des fortifications de lille.

Le roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans & de ses maîtresses, & des fêtes qu'il donna à sa cour.

CHAPITRE HUITIÉME.

Conquête de la franche-comté : paix d'aix la chapelle.

ON était plongé dans les divertissemens à saint-germain, lorsqu'au cœur de l'hiver au mois de janvier, on 1668. fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, allèr & revenir sur les chemins de la champagne, dans les trois évêchés : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrétaient sous divers prétextes, dans la route qui méne de champagne en bourgogne. Cette partie de la france était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures : l'allemagne était allarmée ;

mée : l'objet de ces préparatifs & de ces marches irrégulieres, était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé, qu'il le fut dans cette entreprise de Louis XIV. Enfin le 2 de février il part de saint-germain, avec le jeune duc d'Enguien fils du grand Condé, & quelques courtisans : les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à dijon. Vingt mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en franche-comté, à quelques lieuës de besançon ; & le grand Condé paraît à leur tête, aiant pour son principal lieutenant général, Bouteville-Montmorenci son ami, devenu duc de Luxembourg, toûjours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Luxembourg était l'éléve de Condé dans l'art de la guerre ; & il obligea à force de mérite, le roi qui ne l'aimait pas, à l'emploier.

Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévuë : le prince de Condé était jaloux de la gloire de Turenne, & Louvois de sa faveur du maître ; Condé était jaloux en héros, & Louvois

vois en ministre. Le prince, gouverneur de la bourgogne qui touche à la franche-comté, avait formé le dessein de s'en rendre maître en hiver, en moins de tems que Turenne n'en avait mis l'été dernier à conquérir la flandre française. Il communiqua d'abord son projet à Louvois, qui l'embrassa avidement, pour éloigner & rendre inutile Turenne, & pour servir en même tems son maître.

Cette province assez pauvre alors en argent, mais très-fertile, bien peuplée, étendue en long de quarante lieues, & large de vingt, avait le nom de franche, & l'était en effet. Les rois d'espagne en étaient plûtôt les protecteurs, que les maîtres. Quoique ce païs fût du gouvernement de la flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'administration était partagée & disputée, entre le parlement & le gouverneur de la franche-comté. Le peuple jouissait de grands priviléges, toûjours respectés par la cour de madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits, & voisine de la france. Jamais peuple ne vécut sous un gouvernement plus doux, & ne fut si attaché à ses souverains. Leur amour

pour la maison d'autriche s'est conservé pendant deux générations. Mais cet amour était au fond celui de leur liberté.

Enfin la franhe-comté était heureuse, mais pauvre; & puisqu'elle était une espéce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en dise Pélisson, on ne se borna pas à emploier la force.

On gagna d'abord quelques citoiens par des présens & des espérances. On s'assûra l'abbé Jean de Vatteville, frére de celui qui aiant insulté à londres l'ambassadeur de france, avait procuré par cet outrage l'humiliation de la branche d'autriche espagnole. Cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis longtems musulman chez les turcs, & enfin ecclésiastique, eut parole d'être grand doien, & d'avoir d'autres bénéfices. On persuada le comte de Saint-Amour neveu du gouverneur; & le gouverneur lui-même, à la fin, ne fut pas infléxible. Quelques conseillers de ce parlement furent achétés peu chèr. Ces intrigues secrettes, à peine commencées, furent soûtenues par vingt mille hommes. Besançon, la capitale de la province, est investie par le

le prince de Condé : Luxembourg court à salins : le lendemain besançon & salins se rendirent. Besançon ne demanda pour capitulation, que la conservation d'un saint suaire, fort révéré dans cette ville ; ce qu'on leur accorda très aisément. Le roi arrivait à dijon. Louvois, qui avait volé sur la frontiére pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre, que ces deux villes sont assiégées & prises. Le roi courut aussitôt se montrèr à la fortune, qui faisait tout pour lui.

Il alla assiéger dole en personne. Cette place était réputée forte : elle avait pour commandant le comte de Montrevel, homme de grand courage, fidéle par grandeur d'ame aux espagnols qu'il haïssait, & au parlement qu'il méprisait. Il n'avait pour garnison que quatre-cens soldats & les citoiens, & il osa se défendre. La tranchée ne fut point poussée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui suivaient le roi, courut attaquer la contrescarpe & s'y logea. Le prince de Condé, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit soûtenir à propos,

&

& partagea leur péril, pour les en tirer. Ce prince était par tout avec ſon fils, & venait enſuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eû ſa fortune à faire. Le roi, dans ſon quartier, montrait plutôt la dignité d'un monarque dans ſa cour, qu'une ardeur impétueuſe, qui n'était pas néceſſaire. Tout le cérémonial de ſaint-germain était obſervé. Il avait ſon petit coucher, ſes grandes, ſes petites entrées, une ſalle des audiences dans ſa tente. Il ne tempérait le faſte du trône qu'en faiſant mangèr à ſa table ſes officiers-généraux & ſes aides de camp. On ne lui voiait point dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François premier & de Henri IV, qui cherchaient toutes les eſpéces de dangers. Il ſe contentait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec
14 févr. 1668. ardeur. Il entra dans dole au bout de quatre jours de ſiége, douze jours après ſon départ de ſaint-germain; & enfin en moins de trois ſemaines, toute la franche-comté lui fut ſoûmiſe. Le conſeil d'eſpagne, étonné & indigné du peu de réſiſtance, écrivit au gouverneur,

neur : « que le roi de france aurait dû » envoier ses laquais, prendre possession de ce païs, au lieu d'y allèr en » personne »

Tant de fortune & tant d'ambition réveillérent l'europe assoupie ; l'empire commença à se remuer, & l'empereur à lever des troupes. Les suisses, voisins des francs-comtois, & qui n'ont de bien que leur liberté, tremblérent pour elle. Le reste de la flandre pouvait être envahi au printems prochain. Les hollandais, à qui il avait toûjours importé d'avoir les français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'espagne alors eut recours à ces mêmes hollandais, & fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraissait auparavant que méprisable & rebelle.

La hollande était gouvernée par Jean de With, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu grand-pensionnaire ; homme amoureux de la liberté de son païs, autant que de sa grandeur personnelle : assujetti à la frugalité & à la modestie de sa république, il n'avait qu'un laquais & une servante, & allait à pied dans la haie, tandis que dans

les négociations de l'europe, son nom était compté avec les noms des plus puissans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoien, grand politique, & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier Temple, ambasseur d'angleterre à la haie, une amitié bien rare entre des ministres. Temple était un philosophe qui joignait les lettres aux affaires ; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque Burnet lui a faits d'athéisme ; né avec le génie d'un sage républicain, aimant la hollande comme son propre païs, parce qu'elle était libre, & aussi jaloux de cette liberté que le grand-pensionnaire lui-même. Ces deux citoiens s'unirent avec le comte de Dhona ambassadeur de suéde, pour arrêter les progrès du roi de france.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. La flandre, qu'on nomme *flandre française*, avait été prise en trois mois ; la franche-comté en trois semaines. Le traité entre la hollande, l'angleterre & la suéde, pour tenir la balance de l'europe & réprimer l'am-

bition de Louis XIV, fut proposé & conclu en cinq jours.

Louis XIV fut indigné, qu'un petit état, tel que la hollande, conçût l'idée de borner ses conquêtes & d'être l'arbitre des rois, & plus encore qu'elle en fût capable. Cette entreprise des provinces-unies lui fut un outrage sensible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puissant & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qu'il allait s'élever de tous les côtés de l'europe. Il proposa lui-même la paix. La france & l'espagne choisirent aix la chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau pape Rospigliosi, Clément neuf, pour médiateur.

La cour de rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha par toutes sortes de moyens l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au traité des pirénées: elle parut l'avoir au moins à la paix d'aix la chapelle. Un nonce fut envoié à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre, entre des fantômes de plénipotentiaires. Les hollandais, déja jaloux de la gloire, ne voulurent

point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à saint-germain, par le ministére de leur ambassadeur Van-Beuning. Ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoié à aix la chapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant, qu'un bourgeois de hollande, obligerait la france & l'espagne à recevoir la médiation?

Ce Van-Beuning, bourguemestre d'Amsterdam, avait la vivacité d'un français & la fierté d'un espagnol. Il se plaisait à choquer dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi; & opposait une infléxibilité républicaine, au ton de supériorité, que les ministres de france commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du roi?* lui disait monsieur de Lionne dans une conférence. *J'ignore ce que veut le roi*, dit Van-Beuning; *je considére ce qu'il peut.* Enfin à la cour du plus superbe monarque du monde, un bourguemestre conclut avec autorité une paix, par laquelle le roi fut obligé de rendre la franche-comté. Les hollandais eûssent bien

2 mai 1668.

bien mieux aimé qu'il eût rendu la flandre, & être délivrés d'un voisin si redoutable. Mais toutes les nations trouvérent, que le roi marquait assez de modération, en se privant de la franche-comté. Cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de flandre; & il s'ouvrait les portes de la hollande, qu'il songeait à détruire dans le tems qu'il lui cédait.

CHAPITRE NEUVIÉME.

Magnificence de LOUIS XIV. Conquête de la hollande.

LOuis XIV, forcé de rester quelque tems en paix, continua comme il avait commencé, à régler, à fortifier & embellir son roiaume. Il fit voir qu'un roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander; & les succès dans l'administration étaient aussi rapides, que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable, de voir les ports de mèr, auparavant déserts & ruinés, maintenant entourés d'ouvra-

vrages, qui faisaient leur ornement & leur défense, couverts de navires & de matelots, & contenant déja près de soixante grands vaisseaux, qu'il pouvait armèr en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtés pour l'amérique, pour les indes orientales, pour les côtes de l'afrique. Cependant en france, & sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle; & dans l'intérieur de sa cour & de sa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la france des plaisirs & une gloire, dont les siécles précédens n'avaient pas eû même l'idée. Les lettres florissaient. Le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation, trouveront leur véritable place dans cette histoire; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'europe. Dom Alphonse, fils indigne de l'heureux dom Jean de Bragance, y régnait. Il était fu-

furieux & imbécile. Sa femme, fille du duc de Nemours, amoureuse de dom Pédre frére d'Alphonse, osa concevoir le projet de détrôner son mari & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justifia l'audace de la reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eû publiquement d'une courtisane, un enfant qu'il avait reconnu. Enfin il avait couché très-longtems avec la reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance; & aiant acquis dans le roiaume par son habileté, l'autorité que son mari avait perdue par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de rome une bulle pour épouser son beau-frére. Il n'est pas étonnant que rome ait accordé cette bulle; mais il l'est, que des personnes toutes puissantes en aïent besoin. Cet événement, qui ne fut une révolution que dans la famille roiale & non dans le roiaume de portugal, n'aiant rien changé aux affaires de l'europe, ne mérite d'attention que par sa singularité.

nov. 1667.

La france reçut bientôt après un roi qui descendait du trône d'une autre maniere. Jean Casimir roi de pologne

sept. 1668.

renouvela l'exemple de la reine Christine. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à paris, dans l'abbaïe de saint-germain dont il fut abbé. Paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un roi qui cherchait les douceurs de la société, & qui aimait les lettres. Il avait été jésuite & cardinal avant d'être roi; & dégoûté également de la roiauté & de l'église, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage, & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à paris le titre de majesté.

Mais une affaire plus intéressante tenait tous les princes chrétiens attentifs.

Les turcs, moins formidables à la vérité que du tems des Mahomets, des Sélims & des Solimans, mais dangereux encore & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans candie, avec toutes les forces de leur empire.

On ne sait s'il était plus étonnant que les vénitiens se fussent défendus si longtems, ou que les rois de l'europe les eûssent abandonnés.

Les

Les tems étaient bien changés. Autrefois lorſque l'europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine, envoiait des millions de chrétiens combattre les mahométans dans leur empire: nos états s'épuiſaient d'hommes & d'argent pour aller conquérir la miſérable & ſtérile province de judée: & maintenant que l'île de candie, réputée le boulevard de la chrétienté, était inondée de ſoixante mille turcs, les rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galéres de malte & du pape étaient le ſeul ſecours qui défendait cette république contre l'empire ottoman. Le ſénat de veniſe, auſſi impuiſſant que ſage, ne pouvait, avec ſes ſoldats mercenaires & des ſecours ſi foibles, réſiſter au grand-viſir Kiuperli, bon miniſtre, meilleur général, maître de l'empire de la turquie, ſuivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'exemple de ſecourir candie. Ses galéres, & les vaiſſeaux nouvellement conſtruits dans le port de toulon, y portérent ſept mille hommes, com-

mandés par le duc de Beaufort; secours devenu trop faible dans un si grand danger, parce que la générosité française ne fut imitée de personne.

La Feuillade, simple gentilhomme français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens tems de la chevalerie. Il mena près de trois cens gentilshommes à candie, à ses dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les vénitiens à proportion de la Feuillade, il est à croire que candie eût été délivrée. Ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours, & à verser du sang inutilement. Le duc de Beaufort périt dans une sortie; & Kiuperli entra enfin par capitulation dans
16 sept. 1669. cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines.

Les turcs dans ce siége s'étaient montrés supérieurs aux chrétiens même dans la connoissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eut vus encore en europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent pour la premiére fois des lignes paralléles dans les tranchées. C'est d'eux que nous avons appris cet usage; mais ils ne le

tinrent

finrent que d'un ingénieur italien. Il est certain que des vainqueurs, tels que les turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractére, devaient conquérir l'italie & prendre rome en bien peu de tems. Mais les lâches empereurs qu'ils ont eus depuis, leurs mauvais généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le salut de la chrétienté.

Le roi peu touché de ces événemens éloignés, laissait meurir son grand dessein de conquérir tous les païs-bas, & de commencer par la hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait sur les mers; mais sur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'espagne & avec l'angletere, en paix avec la france, elle se reposait avec trop de sécurité sur les traités & sur les avantages d'un commerce immense. Autant que ses armées navales étaient disciplinées & invincibles, autant ses troupes de terre étaient mal tenuës & méprisables. Leur cavalerie n'était composée que de bourgeois qui ne sortaient jamais de leurs maisons,

& qui païaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'infanterie était à peu-près sur le même pied ; les officiers, les commandans même des places de guerre, étaient les enfans ou les parens des bourguemestres ; nourris dans l'inexpérience & dans l'oisiveté, regardant leurs emplois comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire Jean de With avait voulu corriger cet abus ; mais il ne l'avait pas assez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'angleterre de la hollande. Cet appui venant à manquèr aux provinces-unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins. Le monarque anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son régne & sa nation avaient reçuë, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jusques dans la riviere de la tamise par la flote hollandaise. Il ne respirait ni la vengeance ni les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaisirs, & régnèr avec un pouvoir moins géné : c'est par-là qu'on le pouvait séduire.

duire. Louis, qui n'avait qu'a parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi Charles, qui n'en pouvait avoir sans son parlement. Cette liaison secrette entre les deux rois 1670. ne fut confiée en france qu'à *madame*, sœur de Charles second, & épouse de *monsieur* frére unique du roi, à Turenne & à Louvois.

Une princesse de vingt-six ans fut le plénipotentiaire qui devait consommer ce traité avec le roi Charles. On prit pour prétexte du passage de madame en angleterre, un voiage que le roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers dunkerque & vers lille. La pompe & la grandeur des anciens rois de l'asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voiage. Trente mille hommes précédérent ou suivirent la marche du roi; les uns destinés à renforcer les garnisons des pays conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menait avec lui la reine sa femme, toutes les princesses & les plus belles femmes de sa cour. Madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir & la gloire de



de tout cet appareil qui couvrait son voiage. Ce fut une fête continuelle depuis saint-germain jusqu'à lille.

Le roi qui voulait gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, & éblouir ses voisins, répandit par-tout ses libéralités avec profusion; l'or & les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princesse Henriette s'embarqua à calais, pour voir son frére qui s'était avancé jusqu'à cantorberi. Charles, séduit par l'amitié qu'il avait pour sa sœur & par l'argent de la france, signa tout ce que Louis XIV voulait, & prépara la ruine de la hollande au milieu des plaisirs & des fêtes.

La perte de madame, morte à son retour d'une maniere soudaine & affreuse, jetta des soupçons sur monsieur, & ne changea rien aux résolutions des deux rois. Les dépouilles de la république qu'on devait détruire, étaient déja partagées par le traité secret entre les cours de france & d'angleterre, comme en 1635 on avait partagé la flandre avec les hollandais. Ainsi on change de vuës, d'alliés & d'ennemis, & on est souvent trompé dans tous ses projets.

projets. Les bruits de cette entreprife prochaine commençaient à fe répandre, mais l'europe les écoutait en filence. L'empereur occupé des féditions de la hongrie, la fuéde endormie par des négociations, l'efpagne toûjours faible, toûjours irréfolue & toûjours lente, laiffaient une libre carriére à l'ambition de Louis XIV.

La hollande, pour comble de malheur, était divifée en deux factions; l'une des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité defpotique femblait un monftre contraire aux lois de l'humanité; l'autre, des républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de fes ancêtres le jeune prince d'Orange, fi célébre depuis fous le nom de Guillaume trois. Le grand-penfionnaire Jean de With, & Corneille fon frére, étaient à la tête des partifans auftéres de la liberté: mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de fes diffentions domeftiques que de fon danger, contribuait elle-même à fa ruine.

Louis avait non-feulement acheté le roi d'angleterre, il gagna encore l'électeur

lecteur de cologne, & ce van Gaalen évêque de munster, avide de guerres & de butin, ennemi naturel des hollandais. Il les avoit secourus contre cet évêque, & maintenant il s'unissait à lui pour les perdre. La suéde, après s'être unie aux hollandais pour arrêter en 1668 des progrès qui ne les menaçaient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur ruine, & rentra avec la france dans ses anciennes liaisons, moiennant les anciens subsides.

Il est singulier & digne de remarque, que de tous les ennemis qui allaient fondre sur ce petit état, il n'y en eut pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. C'était une entreprise à-peu-près semblable à cette ligue de Louis douze, de l'empereur Maximilien, & du roi d'espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de venise, parce qu'elle était riche & fiére.

Les états généraux consternés écrivirent au roi, lui demandant humblement si les prépartifs qu'il faisait étaient en effet destinés contre eux, ses anciens & fidéles alliés; en quoi ils l'avaient

vaient offensé ; quelle réparation il exigeait. Il répondit « qu'il ferait de ses » troupes l'usage que demanderait sa » dignité, dont il ne devait compte à » personne ». Ses ministres alléguaient pour toute raison, que le gazetier de hollande avait été trop insolent, & qu'on disait que van-Beuning avait fait fraper une médaille injurieuse à Louis XIV. Van-Beuning avait pour nom de batême, *josué :* le goût des devises régnait alors en france. On avait donné à Louis XIV la devise du soleil avec cette légende, *nec pluribus impar.* On prétendait que van-Beuning s'était fait représenter avec un soleil, & ces mots pour ame, *in conspectu meo stetit sol ; à mon aspect le soleil s'est arrêté.* * Cette médaille n'exista jamais. Il est vrai que les états avaient fait fraper une médaille, dans laquelle ils

* Il est vrai que depuis on a frapé en hollande une médaille qu'on a cru être celle de van-Beuning : mais elle ne porte point de date. Elle représente un combat avec un soleil qui culmine sur la tête des combattans. La légende est, *stetit sol in medio cœli.* Cette médaille que des particuliers ont fabriquée, n'a été faite que pour la bataille d'hocsted en 1709, à l'occasion de ces deux vers qui coururent alors :

Alter in egregio nuper certamine Josue
Clamavit, sol sta gallice; solque stetit.

avaient

avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux: *assertis legibus, emendatis sacris, adjutis, defensis, conciliatis regibus, vindicata marium libertate, stabilita orbis europæ quiete. Les loix affermies, la religion épurée, les rois secourus, défendus & réunis, la liberté des mers vangée, l'europe pacifiée.*

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'ils n'eussent fait: cependant ils firent briser le coin de cette médaille pour appaiser Louis XIV.

Le roi d'angleterre de son côté leur reprochait que leur flote n'avait pas baissé son pavillon devant un bateau anglais, & alléguait encore un certain tableau où Corneille de With, frére du pensionnaire, était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voiait des vaisseaux pris & brûlés dans le fond du tableau. Ce Corneille de With, qui en effet avait eû beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire; mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait presque jamais. Les ministres anglais, qui mirent par écrit les griefs de

leur

leur roi contre la hollande, y spécifiérent des tableaux injurieux, *abusive pictures*. Les états qui traduisaient toûjours les mémoires des ministres en français, aiant traduit *abusive*, par le mot *fautifs*, *trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que *ces tableaux trompeurs*. En effet ils ne devinérent jamais qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoiens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, Louis XIV l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'éxemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées, & autant d'argent, que Louis en emploia pour subjuguer le petit état des provinces-unies. Cinquante millions, qui en feraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-sept, furent consommés à cet appareil. Trente vaisseaux de cinquante

piéces

piéces de canon joignirent la flote anglaise forte de cent voiles. Le roi avec son frére alla sur les frontiéres de la flandre espagnole & de la hollande, vers mastricht & charleroi, avec plus de cent douze mille hommes. L'évêque de munster & l'électeur de cologne en avaient environ vingt mille. Les généraux de l'armée du roi étaient Condé & Turenne. Luxembourg commandait sous eux. Vauban devait conduire les siéges. Louvois était par-tout avec sa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu une armée si magnifique, & en même tems mieux disciplinée. C'était sur-tout un spectacle admirable que la maison du roi nouvellement réformée : on y voiait quatre compagnies des gardes du corps, chacune composée de trois cens gentilshommes, entre lesquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* sans paie, assujettis comme les autres à la régularité du service ; deux cens gendarmes de la garde, deux cens chevaux-légers, cinq cens mousquetaires, tous gentilshommes choisis, parés de leur jeunesse & de leur bonne mine ; douze compagnies de la gendarmerie, depuis augmentée jusqu'au nom-

nombre de seize ; les cent-suisses même accompagnaient le roi, & ses régimens des gardes-françaises & suisses montaient la garde devant sa maison ou devant sa tente. Ces troupes, pour la plûpart couvertes d'or & d'argent, étaient en même tems un objet de terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute espéce de magnificence était inconnuë. Une discipline devenuë encore plus éxacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encore d'inspecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vu depuis. Mais deux hommes uniques en leur genre en faisaient les fonctions. Martinet mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le chevalier de Fourilles faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que Martinet avait mis la baïonete en usage dans quelques régimens : avant lui on ne s'en servait pas d'une maniére constante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de

cui-

cuivre, qu'on portait aisément sur des charrettes ou à dos de mulet. Le roi avec tant d'avantages, sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un historien qui devait écrire ses victoires : c'était Pélisson, homme dont il sera parlé dans l'article des beaux arts, plus capable de bien écrire que de ne pas flater.

Ce qui avançait encore la chute des hollandais, c'est que le marquis de Louvois avait fait acheter chez eux une grande partie des munitions qui allaient servir à les détruire ; & avait ainsi dégarni beaucoup leurs magazins. Il n'est point du tout étonnant que des marchands eussent vendu ces provisions avant la déclaration de la guerre, eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On sait qu'un négociant de ce païs avait autrefois répondu au prince Maurice qui le réprimandait sur un tel négoce ; *monseigneur, si on pouvait par mer faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je hazarderais d'y aller bruler mes voiles.* Mais ce qui est surprenant, c'est qu'on a imprimé que le marquis de Louvois alla lui-même, déguisé, con-

conclurre ces marchés en hollande. Comment peut-on avoir imaginé une avanture si déplacée, si dangereuse & si inutile ?

Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Vauban, cent-trente-mille combattans, une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encore la fidélité des commandans des places ennemies ; la hollande n'avait à opposer qu'un jeune prince d'une constitution faible, qui n'avait vu ni siéges, ni combats, & environ vingt-cinq-mille mauvais soldats, en quoi consistait alors toute la garde du païs. Le prince Guillaume d'Orange, âgé de 22 ans, venait d'être élu capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation : Jean de With y avait consenti par nécessité. Ce prince nourrissait sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toûjours depuis dans sa conduite, sans s'échaper jamais dans ses discours. Son humeur était froide & sévére, son génie actif & perçant ; son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supportèr à son corps faible & languissant, des fatigues au-dessus de ses forces. Il était va-

valeureux ſans oſtentation, ambitieux, mais ennemi du faſte, né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adverſité, aimant les affaires & la guerre, ne connaiſſant ni les plaiſirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité, enfin preſque en tout l'oppoſé de Louis XIV.

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui ſe débordait ſur ſa patrie. Ses forces étaient trop peu de choſe; ſon pouvoir même était limité par les états. Les armes françaiſes venaient fondre tout à coup ſur la hollande, que rien ne ſecourait. L'imprudent duc de lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre ſa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la lorraine ſaiſie par les troupes françaiſes, avec la même facilité qu'on s'empare d'avignon, quand on eſt mécontent du pape.

Cependant le roi faiſait avancer ſes armées vers le rhin, dans ces païs qui confinent à la hollande, à cologne & à la flandre. Il faiſait diſtribuer de l'argent dans tous les villages, pour païer le dommage que ſes troupes y pouvaient faire. Si quelque gentilhomme

des

des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoié du gouverneur des païs-bas, étant venu faire une représentation au roi sur quelques dégâts commis par les troupes, reçut de la main du roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze-mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le roi était à la tête de sa maison, & de ses plus belles troupes, qui composaient trente-mille hommes. Turenne les commandait sous lui. Le prince de Condé avait une armée aussi forte. Les autres corps, conduits tantôt par Luxembourg, tantôt par Chamilli, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement : rhinberg, orsoi, wesel, burick. Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. Celle de rhinberg, que le roi voulut assiéger en personne, n'essuia pas un coup de canon ; & pour assurer encore mieux sa

prise, on eut soin de corrompre le lieutenant de la place, irlandais de nation, nommé Dosseri, qui eut la lâcheté de se vendre, & l'imprudence de se retirer ensuite à mastricht, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le rhin & l'issel, se rendirent. Quelques gouverneurs envoiérent leurs clés, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français : plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire : la consternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point encore assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le roi serait au-delà du rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve ; & après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet l'intention du roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cui-

cuivre inventés par Martinet. Des gens du païs informérent alors le prince de Condé, que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *toll-huis*, *la maison du péage*, dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nagèr au milieu de ce bras du fleuve, à ce que dit dans ses lettres Pélisson témoin oculaire. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé: il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq-cens cavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie, sans canon. L'artillerie française les foudroiait en flanc. Tandis que la maison du roi & les meilleures troupes de cavalerie passérent sans risque au nombre d'environ quinze-mille hommes, le prince de Condé les côtoiait dans un bateau de cuivre. A peine quelque cavaliers hollandais entrérent dans la riviere pour faire semblant de combattre. Ils s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui

venait à eux. Leur infanterie mit aussitôt bas les armes, & demanda la vie. 12 juin 1672. On ne perdit dans le passage que le comte de Nogent & quelques cavaliers qui s'étant écartés du gué se noyérent ; & il n'y aurait eû personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'aiant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant, *point de quartier pour cette canaille*. Il tua du coup, un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise desespérée reprit à l'instant ses armes, & fit une décharge, dont le duc de Longueville fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé Ossembrouck, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé, qui montait alors à cheval en sortant de la riviére, & lui appuie son pistolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. Condé ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les français irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie

après

après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut ce passage du rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son régne, l'idolatrie de ses courtisans; enfin le goût que les peuples, & surtout les parisiens, ont pour l'éxagération, joint à l'ignorance de la guerre, où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes; tout cela fit regardèr à paris le passage du rhin comme un prodige qu'on éxagérait encore. L'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appellée le *tholus*. Il était très-vrai, que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, & que s'ils avaient eû un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très-périlleuse.

Dès qu'on eut passé le rhin, on prit doesbourg, zutphen, arnheim, nosem-

bourg, nimégue, skenk, bommel, crevecœur, &c. Il n'y avait guère d'heures dans la journée, où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier, nommé Mazel, mandait à monſieur de Turenne : « ſi vous voulez » m'envoier cinquante chevaux, je » pourrai prendre avec cela, deux ou » trois places.

20 juin 1672. Utrecht envoia ſes clés, & capitula avec toute la province qui porte ſon nom. Louis fit ſon entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui ſon grand aumônier, ſon confeſſeur, & l'évêque titulaire d'utrecht. On rendit avec ſolennité la grande égliſe aux catholiques. L'évêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La religion de Louis XIV faiſait des conquêtes comme ſes armes. C'était un droit qu'il acquérait ſur la hollande, dans l'eſprit des catholiques.

Les provinces d'utrecht, d'overiſſel, de gueldres, étaient ſoumiſes ; amſterdam n'attendait plus que le moment de ſon eſclavage ou de ſa ruine. Les juifs, qui y ſont établis, s'empreſſérent d'offrir à Gourville, intendant

&

& ami du prince de Condé, deux-millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déja naerden, voisine d'amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancérent jusqu'aux portes de muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le païs, & qui n'est qu'à une lieuë d'amsterdam. Les magistrats de muiden, éperdus de fraïeur, vinrent présenter leurs clés à ces quatre soldats; mais enfin voïant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clés & fermérent les portes. Un instant de diligence eût mis amsterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois prise, non seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, & bientôt la terre même de ce païs allait disparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour batavia. On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voïage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva, que 50 mille familles pouvaient se réfugier dans leur nou-

velle patrie. La hollande n'eût plus éxisté qu'au bout des indes orientales : ces provinces d'europe, qui n'achettent leur bled qu'avec leurs richesses d'asie, qui ne vivent que de leur commerce, & si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt & le magazin de l'europe, où trois-cens-mille hommes cultivent le commerce & les arts, serait devenue bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses & des milliers d'hommes pour élever leur digues : elles eûssent probablement à la fois manqué d'habitans comme de richesses, & auraient été enfin submergées, ne laissant à Louis XIV que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La desolation de l'état était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand pensionnaire de With ne croiait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, à la fois tout républicain

&

& jaloux de son autorité particuliere, craignait toûjours l'élévation du prince d'Orange encore plus que les conquêtes du roi de france; il avait fait jurèr à ce prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclus de la charge de stathouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, liérent de With à ce serment. Il aimait mieux voir sa république subjuguée par un roi vainqueur, que soumise à un stathouder.

Le prince d'Orange de son côté plus ambitieux que de With, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du tems & de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stathoudérat, & s'opposait à la paix avec la même ardeur. Les états résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le prince; mais le prince fut élevé au stathoudérat malgré les de With.

Quatre députés vinrent au camp du roi, implorer sa clémence au nom d'une république, qui six mois auparavant se croiait l'arbitre des rois. Les députés ne furent point reçus des ministres de Louis XIV avec cette politesse française qui mêle la douceur de la civilité 1672

aux rigueurs même du gouvernement. Louvois dur & altier, né pour bien servir, plustôt que pour faire aimer son maître, reçut les supplians avec hauteur, & même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait que les états lui cédassent tout ce qu'ils avaient au-delà du rhin, nimégue, des villes & des forts dans le sein de leur païs; qu'on lui paiât vingt-millions; que les français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la hollande par terre & par eau, sans qu'ils paiassent jamais aucun droit; que la religion catholique fût par-tout rétablie; que la république lui envoiât tous les ans une ambassade extraordinaire, avec une médaille d'or sur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de Louis XIV; enfin qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils devaient au roi d'angleterre & aux princes de l'empire, tels que ceux de cologne & de munster, par qui la hollande était encore desolée.

Ces conditions d'une paix, qui tenait tant de la servitude, parurent intolérables; & la fierté du vainqueur inspira

inspira un courage de desespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les espérances se tournérent vers le prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le grand-pensionnaire, qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignit la politique du prince & l'animosité de son parti. On attente d'abord à la vie du grand-pensionnaire Jean de With. Ensuite on accuse Corneille son frére d'avoir attenté à celle du prince. Corneille est appliqué à la question. Il récita dans les tourmens le commencement de cette ode d'Horace; *justum & tenacem*, convenable à son état & à son courage, & qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le latin;

Les torrens impétueux,
La mèr qui gronde & s'élance,
La fureur & l'insolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers tirans la vengeance
N'ébranlent pas la constance,
D'un cœur ferme & vertueux.

Enfin la populace effrénée massacra dans la haie les deux fréres de With; l'un qui avait gouverné l'état pendant 20 août 1672.

 dix-

dix-neuf ans avec vertu ; & l'autre qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable ; horreurs communes à toutes les nations, & que les français avaient fait éprouver au maréchal d'Encre, à l'amiral Coligni, &c. car la populace est presque par-tout la même. On poursuivit les amis du pensionnaire. Ruiter même, l'amiral de la république, qui seul combattait alors pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans amsterdam.

Au milieu de ces desordres & de ces desolations, les magistrats montrérent des vertus qu'on ne voit guère que dans les républiques. Les particuliers qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banque d'amsterdam ; on craignait que l'on n'eût touché au trésor public. Chacun s'empressait de se faire païer du peu d'argent qu'on croiait qui pouvait y être encore. Les magistrats firent ouvrir les caves où ce trésor se conserve : on le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans ; l'argent même étoit encore noirci de l'impression

son du feu qui avait quelques années auparavant consumé l'hôtel de ville. Les billets de banque s'étaient toûjours négociés jusqu'à ce tems, sans que jamais on eût touché au trésor. On paia alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de ressources étaint d'autant plus admirables, que Charles second roi d'angleterre, pour avoir dequoi faire la guerre aux hollandais & fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de la france, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux magistrats d'amsterdam de la garder, dans un tems où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'esprit qui prend les partis extrêmes dans les maux sans remede. Ils firent percer les digues qui retiennent les eaux de la mèr. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'amsterdam, les villages, les villes voisines, leide, delft, furent inondées. Le païsan ne murmura pas de voir ses troupeaux noiés dans les cam-

campagnes. Amſterdam fut comme une vaſte fortereſſe au milieu des eaux, entourée de vaiſſeaux de guerre, qui eurent aſſez d'eau pour ſe rangèr autour de la ville. La diſette fut grande chez ces peuples; ils manquérent ſurtout d'eau douce; elle ſe vendit ſix ſous la pinte: mais ces extrémités parurent moindres que l'eſclavage. C'eſt une choſe digne de l'obſervation de la poſtérité, que la hollande ainſi accablée ſur terre, & n'étant plus un état, demeura encore redoutable ſur la mèr. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que Louis XIV paſſait le rhin & prenait trois provinces, l'amiral Ruiter avec environ cent vaiſſeaux de guerre & plus de cinquante brulots, alla chercher près des côtes d'angleterre les flotes des deux rois. Leur puiſſance réunie n'avait pu mettre en mèr une armée navale plus forte que celle de la république. Les anglais & les hollandais combattirent comme des nations accoûtumées à ſe diſputer l'empire de l'océan. Cette bataille, qu'on nomme de *ſolbaie*, dura un jour entier. Ruiter, qui en donna le ſignal, atta-

7 juin. 1672.

attaqua le vaisseau amiral d'angleterre, où était le duc d'Yorck frére du roi. La gloire de ce combat particulier demeura à Ruiter. Le duc d'Yorck obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'amiral hollandais. Les trente vaisseaux français eurent peu de part à l'action. Et tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la hollande furent en sureté.

Après cette bataille Ruiter, malgré les craintes & les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flote marchande des indes dans le téxel; défendant ainsi & enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des hollandais se soûtenait; on ne voiait que leurs pavillons dans les mers des indes. Un jour qu'un consul de france disait au roi de perse que Louis XIV avait conquis presque toute la hollande: *comment cela peut-il être*, répondit le monarque persan, *puisqu'il y a toûjours au port d'ormus vingt vaisseaux hollandais pour un français?*

Le prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoien. Il offrit à l'état le revenu de ses charges & tout

son

ſon bien pour ſoûtenir la liberté. Il couvrit d'inondations les paſſages par où les français pouvaient pénétrer dans le reſte du païs. Ses négociations promtes & ſecrettes réveillérent de leur aſſoupiſſement l'empereur, l'empire, le conſeil d'eſpagne, le gouverneur de flandre. Il diſpoſa même l'angleterre à la paix. Enfin le roi était entré au mois de mai en hollande, & dès le mois de juillet l'europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, gouverneur de flandre, fit paſſer ſecrettement quelques régimens au ſecours des provinces-unies. Le conſeil de l'empereur Léopold envoia Montécuculi à la tête de près de vingt mille hommes. L'électeur de Brandebourg, qui avait à ſa ſolde vingt-cinq mille ſoldats, ſe mit en marche.

r juill. 1672. Alors le roi quitta ſon armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un païs inondé. La garde des provinces conquiſes devenait difficile. Louis voulait une gloire ſûre. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à ſaint-germain au milieu de l'été; laiſſant Turenne & Luxembourg ache-

achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de sa conquête, tandis que les puissances de l'europe travaillaient à la lui ravir.

CHAPITRE DIXIEME.

Evacuation de la hollande. Seconde conquête de la franche-comté.

ON croit nécessaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent se souvenir que ce n'est point ici une simple relation de campagnes, mais plûtôt une histoire des moeurs des hommes. Assez de livres sont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la misére humaine. Le dessein de cet essai est de peindre les principaux caractéres de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laisser voir les seuls considérables, (& s'il se peut) l'esprit qui les a conduits.

La france fut alors au comble de sa gloire. Le nom de ses généraux imprimait la vénération. Ses ministres étaient regardés comme des génies supérieurs

aux conſeillers des autres princes ; & Louis était en europe comme le ſeul roi. En effet l'empereur Léopold ne paraiſſait pas dans ſes armées. Charles ſecond roi d'eſpagne, fils de Philippe IV., ſortait à peine de l'enfance. Celui d'angleterre ne mettait d'activité dans ſa vie que celle des plaiſirs.

Tous ces princes & leurs miniſtres firent de grandes fautes. L'angleterre agit contre les principes de la raiſon d'état, en s'uniſſant avec la france pour élever une puiſſance que ſon intérêt était d'affaiblir. L'empereur, l'empire, le conſeil eſpagnol, firent encore plus mal de ne pas s'oppoſer d'abord à ce torrent. Enfin Louis lui-même commit une auſſi grande faute qu'eux tous, en ne pourſuivant pas avec aſſez de rapidité des conquêtes ſi faciles. Condé & Turenne voulaient qu'on démolît la plûpart des places hollandaiſes. Ils diſaient que ce n'était point avec des garniſons que l'on prend des états, mais avec des armées, & qu'en conſervant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entiére. Louvois au contraire voulait que tout

fût

fût place & garnison. C'était-là son génie, & c'était aussi le goût du roi. Louvois avait par-là plus d'emplois à sa disposition ; il étendait le pouvoir de son ministére ; il s'applaudissait de contredire les deux plus grands capitaines du siécle. Louis le crut, & se trompa, comme il l'avoua depuis ; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la hollande ; il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places ; il laissa à son ennemi le tems de respirer. L'histoire des plus grands princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du roi les affaires changérent de face. Turenne fut obligé de marcher vers la westphalie, pour s'oppofèr aux impériaux. Le gouverneur de flandre Monterey, sans être avoué du conseil timide d'espagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix mille hommes. Alors ce prince fit tête aux français jusqu'à l'hivèr. C'était déja beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hivèr vint. Les glaces couvrirent les inondations de la hollande. Luxembourg qui commandait dans utrecht, fit un nouveau genre de guerre in-

connu

connu aux français, & mit la hollande dans un nouveau danger auſſi terrible que les précédens.

Il aſſemble une nuit près de douze mille fantaſſins tirés des garniſons voiſines. On leur avait préparé des patins. Il ſe met à leur tête, & marche ſur la glace vers leide & vers la haie. Un dégel ſurvint. La haie fut ſauvée. Son armée entourée d'eau n'aiant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. Il fallait pour s'en retourner à utrecht, marcher ſur une digue étroite & fangeuſe, où l'on pouvait à peine ſe trainer quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue qu'en attaquant un fort, qui ſemblait imprenable ſans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un ſeul jour, elle ſerait morte de faim & de fatigue. Luxembourg était ſans reſſource. Mais la fortune qui avait ſauvé la haie, ſauva ſon armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna ſon poſte ſans aucune raiſon. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui ſont incompréhenſibles : celui-là eſt de ce nombre. Tout le fruit de cette entrepriſe fut

une

une cruauté, qui acheva de rendre le nom français odieux dans ces païs. Bodegrave & suvamerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes ; & à la lueur des flammes ils se livrérent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si éxagéré, que plus de quarante ans après, j'ai vu les livres hollandais dans lesquels on aprenait à lire aux enfans, retracer cette avanture, & inspirer la haine contre les français à des générations nouvelles.

Cependant le roi agitait les cabinets 1673. de tous les princes par ses négociations. Il gagna le duc de hanovre. L'électeur de brandebourg en commençant la guerre fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une cour en allemagne où Louis n'eût

des

des penſionnaires. Ses émiſſaires fomentaient en hongrie les troubles de cette province, ſévérement traitée par le conſeil de vienne. L'argent fut prodigué au roi d'angleterre, pour faire encore la guerre à la hollande, malgré les cris de toute la nation anglaiſe, indignée de ſervir les grandeurs de Louis XIV qu'elle eût voulu réprimer. L'europe était troublée par les armes & par les négociations de Louis. Enfin il ne put empêcher que l'empereur, l'empire & l'eſpagne ne s'alliaſſent avec la hollande, & ne lui déclaraſſent ſolennellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choſes, que les holandais, ſes alliés naturels, étaient devenus les amis de la maiſon d'autriche. L'empereur Léopold envoiait des ſecours lents, mais il montrait une grande animoſité. Il eſt rapporté qu'allant à égra voir les troupes qu'il y raſſemblait, il communia en chemin ; & qu'après la communion il prit en main un crucifix, & appella Dieu à témoin de la juſtice de ſa cauſe. Cette action eût été à ſa place du tems des croiſades ; & la priére de Léopold n'empêcha pas le progrès des armes du roi de france. Il

Il parut d'abord combien sa marine était déja perfectionnée. Au lieu de trente vaisseaux qu'on avait joints l'année d'auparavant à la flote anglaise, on en joignit quarante sans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manœuvres savantes des anglais, avec lesquels ils avaient combattu celles des hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'yorck, depuis Jacques second, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres sur mèr par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tems les français ne savaient pas ranger une armée en bataille. Leur expérience consistait à faire battre un vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plusieurs de concert, & à imiter sur la mèr les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soûtiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à peu-près comme les romains, qui en une année apprirent des carthaginois l'art de combattre sur mèr, & égalérent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'Etrée & son lieutenant Martel, firent honneur à l'industrie militaire de la nation française, dans

dans trois batailles navales conſécuti-
les 7, 14 & 21 juin 1673. ves, qui ſe donnérent au mois de juin entre la flote hollandoiſe & celle de france & d'angleterre. L'amiral Ruiter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Etrée écrivit à Colbert : « je voudrais avair paié de ma » vie la gloire que Ruiter vient d'ac- » quérir. » D'Etrée méritait que Ruiter eût ainſi parlé de lui. La valeur & la conduite furent ſi égales de tous côtés, que la victoire reſta toûjours indéciſe.

Louis aiant fait des hommes de mèr de ſes français par les ſoins de Colbert, perfectionna encor l'art de la guerre ſur terre par l'induſtrie de Vauban. Il vint en perſonne aſſiéger maſtricht dans le même tems que ces trois batailles navales ſe donnaient. Maſtricht était pour lui une clé des païs-bas & des provinces-unics; c'était une place forte défenduë par un gouverneur intrépide nommé Farjaux, né français, qui avait paſſé au ſervice d'eſpagne & depuis à celui de hollande. La garniſon était de cinq mille hommes. Vauban, qui conduiſit ce ſiége, ſe ſervit pour la premiére fois des paralleles, inventées

par

par des ingénieurs italiens au service des turcs devant candie. Il y ajoûta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille & pour les mieux rallièr en cas de sorties. Louis se montra dans ce siége plus éxact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encor. Il accoûtumait, par son éxemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avair qu'un courage bouillant, que la fatigue épuise bientôt. Mastricht se rendit au bout de huit jours. 29 juin 1673.

Pour mieux affermir encor la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eu, pour opposèr à ces conquêtes rapides, que des officiers sans émulation & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau, ceux qui avaient abandonné leur poste. Le roi emploia 14 sept. 1673. aussi les châtimens, la premiére fois qu'il perdit une place. Un très-brave officier, nommé Du-pas, rendit naerden au prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours; mais il ne re-

mit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour évitèr un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait point soûtenu. Le roi, irrité du premièr affront que recevaient ses armes, fit condamner Du-pas à être traîné dans utrecht, une pelle à la main, & son épée fut rompuë : ignominie inutile pour les officiers français, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir, qu'à la vérité les provisions des commandans des places les obligent à soûtenir trois assauts; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais éxécutées.

Du-pas se fit tuèr un an après au siége de la petite ville de grave, où il servit volontaire. Son courage & sa mort dûrent laisser des regrèts au marquis de Louvois qui l'avait fait punir si durement. La puissance souveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer.

Les soins du roi, le génie de Vauban, la vigilance sévére de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de Con-

Condé ; tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée, & de manquer amsterdam.

Le prince de Condé voulut en vain percer dans le cœur de la hollande inondée. Turenne ne put, ni mettre obstacle à la jonction de Montécuculi & du prince d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre bonn. L'évêque de munster, qui avait juré la ruine des états-généraux, fut attaqué lui-même par les hollandais. nov. 1673.

Le parlement d'angleterre força son roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, & de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la france. Alors il fallut abandonner les trois provinces hollandaises, avec autant de promtitude qu'on les avait conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées : l'intendant Robert tira de la seule province d'utrecht en un an seize-cens-soixante & huit-mille florins. On était si pressé d'évacuer le païs qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit mille prisonniers hollandais furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte-

ſaint-denis, & les autres monumens de la conquête, étaient à peine achevés, que la conquête était déja abandonnée. Les hollandais, dans le cours de cette invaſion, eurent la gloire de diſputer l'empire de la mèr, & l'adreſſe de tranſporter ſur terre le théâtre de la guerre hors de leur païs. Louis XIV paſſa dans l'europe pour avoir joui, avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe paſſager. Le fruit de cette entrepriſe fut d'avoir une guerre ſanglante à ſoûtenir contre l'eſpagne, l'empire & la hollande réunis, d'être abandonné de l'angleterre, & enfin de munſter, de cologne même, & de laiſſer dans les païs qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le roi tint ſeul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoiance de ſon gouvernement & la force de ſon état, parurent bien davantage encor, lorſqu'il fallut ſe défendre contre tant de puiſſances liguées & contre de grands généraux, que quand il avait pris en voiageant la flandre françaiſe, la franche-comté & la moitié de la hollande, ſur des ennemis ſans défenſe.

On

On vit surtout quel avantage un roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres rois; il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois-mille hommes à Turenne contre les impériaux, une de quarante-mille à Condé contre le prince d'Orange: un corps de troupes était sur la frontiére du roussillon: une flote chargée de soldats alla porter la guerre aux espagnols jusques dans messine: lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la franche-comté. Il se défendait, & il attaquait par-tout en même-tems.

D'abord, dans son entreprise sur la franche-comté, la supériorité de son gouvernement parut toute entiére. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toûjours armée, toûjours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontiéres, murmurant déja & s'effarouchant de voir Louis XIV une seconde fois dans leur voisinage. L'empereur & l'espagne sollicitaient les treize cantons, de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la franche-

comté, demeurée ſans défenſe par la négligence du miniſtére eſpagnol. Le roi de ſon côté preſſait les ſuiſſes de refuſer ce paſſage ; mais l'empire & l'eſpagne ne prodiguaient que des raiſons & des priéres. Le roi, avec de l'argent comptant, détermina les ſuiſſes à ce qu'il voulut. Le paſſage fut refuſé. Louis, accompagné de ſon frére & du fils du grand Condé, aſſiégea beſançòn. Il aimait la guerre de ſiéges, & l'entendait auſſi bien que les Condés & les Turennes ; & tout jaloux qu'il était de ſa gloire, il avouait que ces deux grands hommes entendaient mieux que lui la guerre de campagne. D'ailleurs il n'aſſiégea jamais une ville, ſans être moralement ſûr de la prendre. Louvois faiſait ſi bien les préparatifs ; les troupes étaient ſi bien fournies ; Vauban, qui conduiſit preſque tous les ſiéges, était un ſi grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du roi était en ſûreté. Vauban dirigea les attaques de beſançon : elle fut priſe en neuf jours ; & au bout de ſix ſemaines, toute la franche-comté fut ſoumiſe au roi. Elle eſt reſtée à la france, & ſemble y être pour jamais annéxée : monument

15 mai. 1674.

nument de la faiblesse du ministére autrichien-espagnol, & de la force de celui de Louis XIV.

CHAPITRE ONZIÉME.

Belle campagne, & mort du maréchal de Turenne.

TAndis que le roi prenait rapidement la franche-comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encor à sa destinée; Turenne, qui ne faisait que défendre les frontiéres du côté du rhin, déploiait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus consommé. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de Turenne.

D'abord il fait une marche longue & vive, passe le rhin à philipsbourg, marche toute la nuit à sintzheim, force cette ville, & en même-tems il attaque & met en fuite Caprara général de l'empereur, & le vieux duc de lorraine Charles IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses états & à lever des juin 1674.

troupes ; & qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'empereur. Turenne, après l'avoir
juill. battu, le poursuit & bat encor sa cava-
1674. lerie à ladimbourg ; delà, il court à un autre général des impériaux le prince de Bournonville, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'alsace ; il prévient la jonc-
oct. tion de ces troupes, l'attaque & lui fait
1674. quitter le champ de bataille.

L'empire rassemble contre lui toutes ses forces ; soixante & dix-mille allemans sont dans l'alsace : brisac & philipsbourg étaient bloqués par eux. Turenne n'avait plus que vingt-mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de Condé lui envoia de flandre quelque secours de cavalerie ; alors il traverse des montagnes pleines de neige, par
déc. tanne & par bedfort ; il se trouve tout
1674. d'un coup dans la haute alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croiaient en repos en lorraine, & qui pensaient que la campagne était finie. Il bat à mulhausen les quartiers qui résistent ; il en fait deux prisonniers. Il marche à colmar, où l'électeur de brandebourg, qu'on appelle le grand élec-

teur,

ſeur, alors général des armées de l'empire, avait ſon quartier. Il arrive dans le tems que ces princes & les autres généraux ſe mettaient à table : ils n'eurent que le tems de s'échaper ; la campagne était couverte de fuiards.

Turenne, croiant n'avoir rien fait tant qu'il reſtait quelque choſe à faire, attend encor auprès de turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poſte qu'il avait choiſi, rendait ſa victoire ſûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de ſoixante & dix-mille hommes ſe trouve vaincuë & diſperſée preſque ſans grand combat. L'alſace reſte au roi, & les généraux de l'empire ſont obligés de repaſſer le rhin. 5 janv. 1675.

Toutes ces actions conſécutives, conduites avec tant d'art, ſi patiemment digérées, éxécutées avec tant de promtitude, furent également admirées des français & des ennemis. La gloire de Turenne reçut un nouvel accroiſſement, quand on ſût, que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, & malgré les ordres réitérés de Louvois, donnés au nom du roi. Réſiſter à Lou-

vois tout-puissant, & se charger de l'événement, malgré les cris de la cour, les ordres du maître & la haine du ministre, ne fut pas la moindre marque du courage de Turenne, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avoüer, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre, gémirent de cette campagne si glorieuse. Elle fut célébre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de Turenne. Après la bataille de sintzheim, il mit à feu & à sang le palatinat, païs uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulens. L'électeur palatin vit du haut de son château de manheim, deux villes & vingt-cinq villages embrasés. Ce prince desespéré défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, aiant envoié la lettre au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'électeur, que par un compliment vague & qui ne signifiait rien. C'était assez le stile & l'usage de Turenne, de s'exprimer toûjours avec modération & ambiguité.

Il brula, avec le même sang-froid, les

les soirs & une partie des campagnes de l'alsace, pour empêcher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la lorraine. On y fit tant de desordre, que l'intendant, qui de son côté désolait la lorraine avec sa plume, lui écrivit & lui parla souvent, pour arrêter ces excès. Il répondait froidement; *je le ferai dire à l'ordre.* Il aimait mieux être appellé le pére des soldats qui lui étaient confiés, que des peuples, qui selon les loix de la guerre, sont toûjours sacrifiés. Tout le mal qu'il faisait, paraissait nécessaire; sa gloire couvrait tout; & d'ailleurs; les soixante & dix-mille allemans qu'il empêcha de pénétrèr en france, y auraient fait beaucoup plus de mal, qu'il n'en fit à l'alsace, à la lorraine & au palatinat.

Le prince de Condé, de son côté, donnait en flandre un bataille beaucoup plus sanglante que toutes ces actions du vicomte de Turenne, mais moins heureuse & moins décisive, soit que les circonstances des lieux lui fussent moins favorables, soit qu'il eût pris des mesures moins justes, soit plûtôt qu'il eût des généraux plus habiles

& de meilleures troupes à combattre. Cette bataille fut celle de fenef. Le marquis de Feuquiéres veut qu'on ne lui donne que le nom de combat, parce que l'action ne se passa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point : mais il paraît, qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée si vive & si meurtriére. Le choc de trois-mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne ferait qu'un combat. C'est toûjours l'importance qui décide du nom.

Le prince de Condé avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq mille hommes contre le prince d'Orange, qui en avait soixante-mille. Il attendit que l'armée ennemie passât un défilé à senef près de mons. Il attaqua une partie de l'arriére-garde composée d'espagnols, & y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris assez de précaution dans le passage du défilé ; mais on
11 août 1674. admira la maniére dont il rétablit le desordre, & on n'approuva pas que Condé voulût ensuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit à trois reprises,

les. Les deux généraux, dans ce mélange de fautes & de grandes actions signalérent également leur présence d'esprit & leur courage. De tous les combats que donna le grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie & celle de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il voulait, après trois attaques meurtriéres, en hazardèr encor une quatriéme. Il parut, dit un officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de Condé qui eût envie de se battre. Ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes, de part & d'autre, après les mêlées les plus sanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le soir, par une terreur panique. Le lendemain les deux armées se retirérent chacune de son côté, aucune n'aiant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plûtôt également affaiblies & vaincuës. Il y eut près de sept-mille morts & cinq-mille prisonniers du côté des français; les ennemis firent une perte égale. Tant de sang inutilement répandu empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de considérable. Il importe tant de donner de la réputation à ses

ses armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eû la victoire, assiégea oudenarde; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faisant aussi-tôt lever le siége, & en poursuivant le prince d'Orange.

On observa également en france & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre graces à Dieu d'une victoire qu'on n'avait pas remportée : usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toûjours tromper.

Turenne en allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de son génie. Le conseil de vienne, n'osant plus confier la fortune de l'empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ses armées le général Montécuculi; celui qui avait vaincu les turcs à la journée de saint-gothard, & qui malgré Turenne & Condé, avait joint le prince d'Orange, & avait arrété la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de hollande.

On a remarqué, que les plus grands généraux de l'empire ont souvent été tirés d'italie. Ce païs, dans sa décadence

dence & dans son esclavage, porte encor des hommes, qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. Montécucu-li était seul digne d'être opposé à Turenne. Tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils passérent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers allemans & français. L'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se trompérent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité; enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encor tous les jours. Il semble qu'on ne puisse trop redire, que le même boulet qui le tua, aiant emporté le bras de

27 juill. 1675.

de Saint-Hilaire lieutenant-général de l'artillerie, son fils se jettant en larmes auprès de lui. *Ce n'est pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer* : paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroique, & le plus digne éloge de Turenne. Il est très-rare, que sous un gouvernement despotique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. Cependant Turenne fut pleuré des soldats & des peuples. Louvois fut le seul qui se réjouit de sa mort. On sait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire, & qu'il fut enterré à saint-denis comme le connétable du Guesclin, au dessus duquel la voix publique l'éleve autant que le siécle de Turenne est supérieur au siécle du connétable.

Turenne n'avait pas eû toûjours des succès heureux à la guerre; il avait été battu à mariendal, à rétel, à cambrai; aussi disait-il, qu'il avait fait des fautes, & il était assez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la dé-

cision rend une nation maîtresse de l'autre ; mais aiant toûjours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde ; quoiqu'à l'âge de près de soixante-ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état ; quoiqu'il eût éxercé dans le palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires ; il conserva la réputation d'un homme de bien, sage & modéré, parce que ses vertus & ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire, que de tous les généraux des siécles passés, Gonzalve de Cordouë surnommé le grand capitaine, est celui auquel il ressemblait davantage.

Né calviniste il s'était fait catholique l'an 1668. Aucun protestant & même aucun philosophe ne pensa que la persuasion seule eût fait ce changement

dans

dans un homme de guerre, dans un politique âgé de cinquante années, qui avait encor des maîtresses. On savait que Louis XIV en le créant maréchal général de ses armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de Pélisson & ailleurs, *je voudrais que vous m'obligeassiez à faire quelque chose de plus pour vous.* Ces paroles (selon eux) pouvaient avec le tems opérèr une conversion. La place de connétable pouvait tentèr un cœur ambitieux. Il était possible aussi que cette conversion fût sincére. Le cœur humain rassemble souvent la politique, l'ambition, les faiblesses de l'amour, les sentimens de la religion. Mais les catholiques qui triomphérent de ce changement, ne crurent pas la grande ame de Turenne capable de feindre.

Ce qui arriva en alsace immédiatement après la mort de Turenne, rendit sa perte encore plus sensible. Montécuculi, retenu par l'habileté du général français trois mois entiers au-delà du rhin, passa ce fleuve dès qu'il sut qu'il n'avait plus Turenne à craindre. Il tomba sur une partie de l'armée, qui demeu-

demeurait éperdue entre les mains de Lorges & de Vaubrun, deux lieutenans généraux desunis & incertains. Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les impériaux de pénétrer dans l'alsace, dont Turenne les avait tenus écartés. Elle avait non seulement besoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Il venait d'être vaincu par sa faute à consarbruck. 11
tre vaincu par sa faute à consarbruck. août
Un corps de vingt-mille allemans, qui 1675.
assiégait tréves, tailla en piéces & mit en fuite la petite armée de Créqui. Il échape à peine lui quatriéme. Il court à travers de nouveaux périls, se jetter dans tréves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il voulait s'ensévelir sous les ruines de la place; la bréche était praticable: il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure. Le capitaine Bois-Jourdan, à la tête des séditieux, va capituler sur la bréche. On n'a point vû commettre une lâcheté avec tant d'au-

d'audace. Il menace le maréchal de le tuer, s'il ne signe. Créqui se retire, avec quelques officiers fidéles, dans une église; & il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler.

Pour remplacer les hommes que la france avait perdus dans tant de siéges & de combats, Louis XIV fut conseillé de ne se point tenir aux recruës de milice comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arriére-ban.

Par une ancienne coûtume aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs des fiefs étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le service de leur seigneur suzerain, & de rester armés un certain nombre de jours. Ce service composait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout est changé aujourd'hui en europe; il n'y a aucun état qui ne léve des soldats, qu'on retient toûjours sous le drapeau, & qui forment des corps disciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la noblesse de son roiaume. Louis XIV suivit alors cet éxemple. Le corps de la noblesse marcha, sous les ordres du marquis depuis maréchal de Rochefort,

sur

ſur les frontiéres de flandre, & après ſur celles d'allemagne ; mais ce corps ne fut ni conſidérable ni utile, & ne pouvait l'être. Les gentils-hommes, aimant la guerre & capables de bien ſervir, étaient officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécontentement tenaient renfermés, ne ſortirent point de chez eux ; les autres qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre-mille. Rien ne reſſemblait moins à une troupe guerriére. Tous montés & armés inégalement, ſans expérience & ſans éxercice, ne pouvant ni ne voulant un ſervice régulier, ils ne cauſérent que de l'embarras, & on fut dégoûté d'eux pour jamais. Ce fut la derniére trace dans nos armées réglées, qu'on ait vuë de l'ancienne chevalerie, qui compoſait autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, Créqui battu & priſonnier, tréves priſe, Montécuculi faiſant contribuer l'alſace, le roi crut que le prince de Condé pouvait ſeul ranimer la confiance des troupes, que décourageait

courageait la mort de Turenne. Condé laissa le maréchal de Luxembourg soûtenir en flandre la fortune de la france, & alla arrêter les progrès de Montécuculi. Autant il venait de montrer d'impétuosité à senef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pliait à tout, déploia le même art que Turenne. Deux seuls campemens arrêtérent les progrès de l'armée allemande, & firent levèr à Montécuculi les siéges d'haguenau & de saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de senef & plus estimée, ce prince cessa de paraître à la guerre. Il eût voulu que son fils commandât; il offrait de lui servir de conseil; mais le roi ne voulait pour généraux, ni de jeunes-gens ni de princes; c'était avec quelque peine, qu'il s'était servi même du prince de Condé. La jalousie de Louvois contre Turenne avait contribué, autant que le nom de Condé, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince se retira à chantilli, d'où il vint très-rarement à versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu où le courtisan ne considére que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de

la

la goutte, se consolant de ses douleurs & de sa retraite, dans la conversation des hommes de génie en tout genre, dont la france était alors remplie. Il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encor dans sa retraite; mais enfin ce feu dévorant qui en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux & plein de passion, aiant consumé les forces de son corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems; & son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les deux derniéres années de sa vie: il mourut en 1680. Montécuculi se retira du service de l'empereur, en même tems que le prince de Condé cessa de commander les armées de france.

Fin de la première Partie.

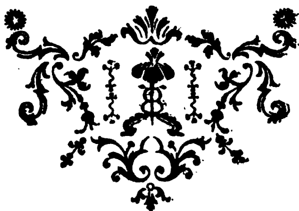
LE SIÉCLE DE LOUIS XIV.

PUBLIÉ

Par M. DE FRANCHEVILLE, Conſeiller-aulique de ſa Majeſté, & membre de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe.

TOME PREMIER, II. PARTIE.

Seconde Edition.



A LEYPSICK,

M. DCC. LII.

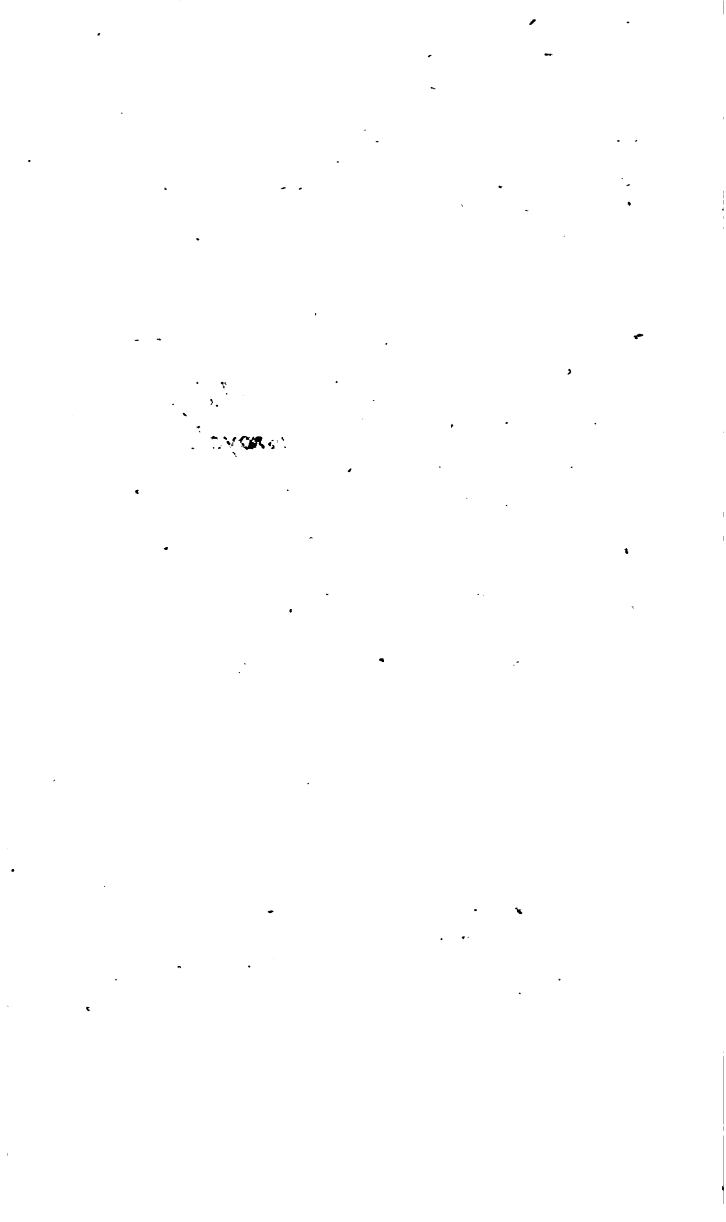
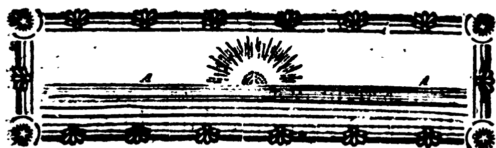


TABLE
DES CHAPITRES.

TOME I. II. PARTIE.

Fin de la table des chapitres.

LE



LE SIECLE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE DOUZIEME.

Depuis la mort de Turenne, jusqu'à la paix de nimégue en 1678.

APrès la mort de Turenne & la retraite du prince de Condé, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage contre l'empire, l'espagne & la hollande. Il avait des officiers formés par ces deux grands hommes. Il avait Louvois qui lui valait plus qu'un général, parce que sa prévoiance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes longtems victorieuses, étaient animées du même esprit

qu'excitait encore la préſence d'un roi toûjours heureux.

Il prit en perſonne dans le cours de cette guerre, (a) condé, (b) bouchain, (c) valenciennes, (d) cambrai. On l'accuſa au ſiége de bouchain d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint ſe préſenter devant lui avec cinquante mille hommes, pour tenter de jetter du ſecours dans la place. On reprocha auſſi au prince d'Orange d'avoir pu donner bataille à Louis XIV, & de ne l'avoir pas fait. Car tel eſt le ſort des rois & des généraux, qu'on les blâme toûjours de ce qu'ils ſont & de ce qu'ils ne ſont pas, Mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que Monterey, gouverneur des païs-bas, qui était dans ſon armée, ne voulut point expoſer ſon gouvernement au haſard d'un événement déciſif; & la gloire de la campagne demeura au roi, puiſqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en préſence de ſon ennemi.

(a) 26 avril 1676.
(b) 11 mai 1676.
(c) 17 mars 1677.
(d) 5 avril 1677.

A l'égard de valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation.

Le roi faisait ce siége, aiant avec lui son frére & cinq maréchaux de france, d'Humieres, Schomberg, la Feuillade, Luxembourg, & de Lorges. Les maréchaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. Vauban dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encore aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes. Derriére ces demi-lunes était un grand ouvrage couronné, palissadé & fraisé, entouré d'un fossé coupé de plusieurs traverses. Dans cet ouvrage couronné était encore un autre ouvrage, entouré d'un autre fossé. Il fallait après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'escaut. Ce bras franchi, on trouvait encore un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derriere ce pâté coulait le grand cours de l'escaut, profond & rapide, qui sert de fossé à la muraille. Enfin la muraille était soûtenuë par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient cou-

verts de canons. Une garnifon de trois mille hommes préparait une longue réfiftance.

Le roi tint confeil de guerre pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'ufage que ces attaques fe fiffent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis fans être apperçu, & d'épargner le fang du foldat. Vauban propofa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de france fe récriérent contre cette propofition. Louvois la condanna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. « Vous » voulez, dit-il, ménager le fang du » foldat: vous l'épargnerez bien da» vantage quand il combattra de jour, » fans confufion & fans tumulte, fans » craindre qu'une partie de nos gens ti» re fur l'autre, comme il n'arrive que » trop fouvent. Il s'agit de furprendre » l'ennemi; il s'attend toûjours aux » attaques de nuit: nous le furpren» drons en effet, lorfqu'il faudra qu'é» puifé des fatigues d'une veille, il » foûtienne les efforts de nos troupes » fraîches. Ajoûtez à cette raifon que » s'il y a dans cette armée des foldats » de

» de peu de courage, la nuit favorise
» leur timidité; mais que pendant le
» jour l'œil du maître inspire la valeur,
» & éleve les hommes au-dessus d'eux-
» mêmes ».

Le roi se rendit aux raisons de Vauban, malgré Louvois & cinq maréchaux de france.

A neuf heures du matin les deux compagnies de mousquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de picardie, montent de tous côtés sur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était simplement de s'y loger; & c'était beaucoup, mais quelques mousquetaires noirs aiant pénétré par un petit sentier, jusqu'au retranchement intérieur qui était dans cet ouvrage, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même tems les mousquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les suivent. On tuë & on poursuit les assiégés. Les mousquetaires baissent le pont-levis qui joint cet ouvrage aux autres: ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement, sur le petit bras de l'escaut & sur le grand. Les gardes s'a-

vancent en foule. Les mousquetaires sont déja dans la ville, avant que le roi sache que le premier ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'était pas encore ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément sur les troupes & sur les bourgeois qui venaient à eux dans la ruë, qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée: mais ces jeunes gens conduits par un cornette nommé Moissac, se mirent en bataille derriere des charrettes; & tandis que les troupes qui venaient se formaient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons voisines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la ruë: on donnait des ôtages de part & d'autre: le conseil de ville s'assemblait: on députait vers le roi: tout cela se faisait sans qu'il y eût rien de pillé, sans confusion, sans faire de fautes d'aucune espece. Le roi fit la garnison prisonniére de guerre, & entra dans valenciennés, étonné d'en être le maître. La singularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

Il eut encore la gloire de prendre gand en quatre jours, & ypres en sept. Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses succès furent encore plus grands par ses généraux. 9 mars 1678. 25 mars 1678.

Le maréchal duc de Luxembourg laissa d'abord, à la vérité, prendre philipsbourg à sa vuë, essaiant en vain de la secourir avec une armée de cinquante mille hommes. Le général qui prit philipsbourg était Charles V, nouveau duc de lorraine, héritier de son oncle Charles IV, & dépouillé comme lui de ses états. Il avait toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda longtems les armées de l'empire avec gloire. Mais malgré la prise de philipsbourg, & quoiqu'il fût à la tête de soixante mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses états. En vain il mit sur ses étendarts, *aut nunc, aut nunquàm*, ou maintenant, ou jamais. Le maréchal de Créqui, racheté de sa prison & devenu plus prudent par sa défaite de consarbruck, lui ferma toujours l'entrée de la lorraine. Il le battit dans le petit combat de kokersberg en alsace. Il le harcela & le fatigua sept. 1676. 7 oct. 1677.

14 sans relâche. Il prit fribourg à sa vuë;
nov. & quelque tems après il battit encore
1677. juill. un détachement de son armée à rheins-
1678. feld. Il passa la riviere de kins en sa présence, le poursuivit vers offembourg, le chargea dans sa retraite; & aiant immédiatement après emporté le fort de kelh l'épée à la main, il alla brûler le pont de strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encore, avait donné tant de fois passage aux armées impériales. Ainsi le maréchal de Créqui répara un jour de témérité par une suite de succès dûs à sa prudence; & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux que le duc de lorraine: non-seulement il fut obligé de lever le siége de mastricht & de charleroi; mais après avoir laissé tomber condé, bouchain & valenciennes, sous la puissance de Louis XIV, il perdit la bataille de montcassel contre monsieur, en voulant secourir saint-omèr. Les maréchaux de Luxembourg & d'Humieres commandaient l'armée sous monsieur. On prétend qu'une faute du prince d'O-

range;

range, & un mouvement habile de Luxembourg, décidérent du gain de la bataille. Monsieur chargea avec une valeur & une présence d'esprit, qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple que le courage n'est point incompatible avec la mollesse. Ce prince qui s'habillait souvent en femme, qui en avait les inclinations, agit en capitaine & en soldat. Le roi son frére fut, dit-on, jaloux de sa gloire. Il parla peu à monsieur de sa victoire. Il 11 mars
n'alla pas même voir le champ de bataille, 1677.
quoiqu'il se trouvât tout auprès. Quelques serviteurs de monsieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors qu'il ne commanderait plus d'armée ; & ils ne se trompérent pas.

Tant de villes prises, tant de combats gagnés en flandre & en allemagne, n'étaient pas les seuls succès de Louis XIV dans cette guerre. Le maréchal de Navailles battait les espagnols dans le lampourdan au pié des pirénées. On les attaquait jusques dans la sicile.

La sicile depuis le tems des tyrans de syracuse, sous lesquels au moins elle avait été comptée pour quelque

chose dans le monde, a toûjours été subjuguée par des étrangers; asservie successivement aux romains, aux vandales, aux arabes, aux normans sous le vasselage des papes, aux français, aux allemans, aux espagnols; haïssant presque toûjours ses maîtres, se révoltant contre eux, sans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des séditions pour changer de chaînes.

Les magistrats de messine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs gouverneurs, & d'appeller la france à leur secours. Une flote espagnole bloquait leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flote espagnole. Il rapporta à messine des vivres, des armes & des soldats. Ensuite le duc de Vivonne arrive avec sept vaisseaux de guerre de soixante piéces de canon, deux de quatre-vingt, & plusieurs brûlots; il bat la flote ennemie, & rentre victorieux dans messine.

9 Févr. 1675.

L'espagne est obligée d'implorer, pour la défense de la sicile, les hollan-

dais

dais ses anciens ennemis, qu'on regardait toûjours commes les maîtres de la mèr. Ruiter vient à son secours du fond du zuidersée, passe le détroit, & joint à vingt vaisseaux espagnols, vingt-trois grands vaisseaux de guerre.

Alors les français, qui joints avec les anglais n'avaient pu battre les flotes de hollande, l'emportérent seuls sur les hollandais & les espagnols réunis. Le duc de Vivonne, obligé de rester dans messine pour contenir le peuple déja mécontent de ses défenseurs, laissa donner cette bataille par du Quêne, lieutenant général des armées navales, homme aussi singulier que Ruiter, parvenu comme lui au commandement à force de mérite; mais n'aiant encore jamais commandé d'armée navale, & plus signalé jusqu'à ce moment dans l'art d'un armateur, que dans celui d'un général. Mais quiconque a le génie de son art & du commandement, passe bien vîte & sans effort du petit au grand. Du Quêne se montra grand général de mèr contre Ruiter. C'était l'être que de remporter sur ce hollandais un faible avantage. Il livra encore une seconde bataille navale aux deux flotes

8 janv. 1676.

18 mars 1676.

flotes ennemies près d'agouste. Ruiter blessé dans cette bataille, y termina sa glorieuse vie C'est un des hommes dont la mémoire est encore dans la plus grande vénération en hollande. Il avait commencé par être valet & mousse de vaisseau; il n'en fut que plus respectable. Le nom des princes de Nassau n'est pas au-dessus du sien. Le conseil d'espagne lui donna le titre & les patentes de duc; dignité étrangére & frivole pour un républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après sa mort. Les enfans de Ruiter, dignes de leur pére, refusérent ce titre si brigué dans nos monarchies, mais qui n'est pas préférable au nom de bon citoïen.

Lous XIV eut assez de grandeur d'ame pour être affligé de sa mort. On lui représenta qu'il était défait d'un ennemi dangereux. Il répondit qu'on ne pouvait s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand homme.

Du Quêne, le Ruiter de la france, attaqua une troisieme fois les deux flotes après la mort du général hollandais. Il leur coula à fond, brûla & prit plusieurs vaisseaux. Le maréchal duc de Vivonne avait le commandement en chef

de

de cette bataille; mais ce n'en fut pas moins du Quêne qui remporta la victoire. L'europe était étonnée que la france fût devenuë en si peu de tems aussi redoutable sur mèr que sur terre. Il est vrai que ces armemens & ces batailles gagnées, ne servirent qu'à répandre l'allarme dans tous les états. Le roi d'angleterre aiant commencé la guerre pour l'intérêt de la france, était prêt enfin de se liguèr avec le prince d'Orange, qui venait d'épouser sa niéce. De plus la gloire acquise en sicile coûtait trop de trésors. Enfin les français évacuérent messine, dans les tems qu'on croiait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'île. On blâma beaucoup Louis XIV, d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soûtint pas, & d'avoir abandonné messine, ainsi que la hollande, après des victoires inutiles. 8 avril 1678.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'europe à l'autre. La guerre de sicile lui avait coûté beaucoup moins qu'à l'espagne, épuisée & battuë en tous

tous lieux. Il suscitait encore de nouveaux ennemis à la maison d'autriche. Il fomentait les troubles de hongrie ; & ses ambassadeurs à la porte ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'allemagne, dût-il envoièr encore, par bienséance, quelque secours contre les turcs, appellés par sa politique. Il accablait seul tous ses ennemis : car alors la suéde, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre malheureuse contre l'électeur de brandebourg. Cet électeur, pére du premier roi de prusse, commençait à donnèr à son païs une considération qui s'est bien augmentée depuis : il enlevait alors la poméranie aux suédois. Il est remarquable que dans le cours de cette guerre il y eut presque toûjours des conférences ouvertes pour la paix ; d'abord à cologne, par la médiation inutile de la suéde ; ensuite à nimégue, par celle de l'angleterre. La médiation anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine, que l'avait été l'arbitrage du pape au traité d'aix la chapelle. Louis XIV fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions le neuf d'avril 1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis

mis jusqu'au dix de mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de six semaines aux états généraux, qui le demandérent avec soumission.

Son ambition ne se tournoit plus alors du côté de la hollande. Cette république avait été assez heureuse ou assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entreprise pour sa ruine. L'empire & l'espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenuës les principales parties.

Le roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des hollandais; il leur rendait mastricht, & remettait aux espagnols quelques villes, qui devaient servir de barriére aux provinces-unies, comme charleroi, courtrai, oudenarde, ath, gand, limbourg. Mais il se réservait bouchain, condé, ypres, valenciennes, cambrai, maubeuge, aire, saint-omèr, cassel, charlemont, popering, bailleul, &c. ce qui faisait une bonne partie de la flandre. Il y ajoûtait la franche-comté, qu'il avait deux fois conquise; & ces deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait de l'empire, que fribourg

bourg

bourg ou philipsbourg, & laissait le choix à l'empereur. Il rétablissait dans l'évêché de strasbourg & dans leurs terres, les deux fréres Furstemberg, que l'empereur avait dépouillés, & dont l'un était en prison.

Il fut hautement le protecteur de la suéde son alliée, & alliée malheureuse contre le roi de danemarck & l'électeur de brandebourg. Il éxigea que le danemarck rendît tout ce qu'il avait pris sur la suéde, qu'il modérât les droits de passage dans la mèr baltique, que le duc de Holstein fût rétabli dans ses états, que le brandebourg cédât la poméranie qu'il avait conquise, que les traités de westphalie fussent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de l'europe à l'autre. En vain l'électeur de brandebourg lui écrivit la lettre la plus soumise, l'appellant *monseigneur*, le conjurant de lui laisser ce qu'il avait acquís, l'assurant de son zele & de son service. Ses soumissions furent aussi inutiles que sa resistance; & il fallut que le vainqueur des suédois rendit toutes ses conquêtes.

Alors les ambassadeurs de france prétendaient la main sur les électeurs. Ce-

lui

lui de brandebourg offrit tous les tempéramens pour traiter à cléves avec le comte depuis maréchal d'Estrades, ambassadeur auprès des états généraux. Le roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le représentait cédât à un électeur, & le comte d'Estrades ne put traiter.

Charles-quint avait mis l'égalité entre les grands d'espagne & les électeurs. Les pairs de france par conséquent la prétendaient. On voit aujourd'hui à quel point les choses sont changées, puisqu'aux diétes de l'empire les ambassadeurs des électeurs sont traités comme ceux des rois.

Quant à la lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc Charles V; mais il voulait rester maître de nanci, & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant; cependant elles n'étaient pas si outrées, qu'elles dûssent desespérer ses ennemis, & les obliger à se réunir contre lui, par un dernier effort: il parlait à l'europe en maître, & agissait en même tems en politique.

Il sut aux conférences de nimégue

semer

semer la jalousie parmi les alliés. Les hollandais s'empressérent de signer, malgré le prince d'Orange qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre ; ils disaient, que les espagnols étaient trop faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les espagnols, voiant que les hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les allemans, abandonnés de la hollande & de l'espagne, signérent les derniers en laissant fribourg au roi, & confirmant les traités de westphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prescrites par Louis XIV. L'europe reçut de lui des loix & la paix. Il n'y eut que le duc de lorraine, qui osa refuser l'acceptation d'un traité, qui lui semblait trop odieux. Il aima mieux être un prince errant dans l'empire, qu'un souverain sans pouvoir & sans honneur dans ses états ; il attendit sa fortune du tems & de son courage.

Dans le tems des conférences de nimégue, & quatre jours après que les plénipotentiaires de france & de hol-

lande avaient signé la paix, le prince 10 août 1678.
d'Orange fit voir combien Louis XIV
avait en lui un ennemi dangereux. Le
maréchal de Luxembourg, qui bloquait
mons, venait de recevoir la nouvelle
de la paix. Il était tranquille dans le
village de saint-denis, & dinait chez
l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ses troupes, fond
sur le quartier du maréchal, le force,
& engage un combat sanglant, long & 14 août
opiniâtre, dont il espérait avec raison
une victoire signalée; car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se
reposaient sur la foi du traité. Le maréchal de Luxembourg eut beaucoup
de peine à résister: & s'il y eut quelque
avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrain,
où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient
pour quelque chose le sang des autres
hommes, le prince d'Orange n'eût point
donné ce combat. Il savait certainement, ou que la paix était signée, ou
qu'elle l'allait être: il savait, que cette
paix était avantageuse à son païs; cepen-

pendant il prodiguait sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empécher, même en battant les français, tant elle était avancée. Cette action, pleine d'inhumanité non moins que de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux mille français, & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix combien les événemens contredisent les projets. La hollande, contre qui seule la guerre avait été entreprise & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien; au contraire elle y gagna une barriére: & toutes les autres puissances, qui l'avaient garantie de la destruction, y perdirent.

Le roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait, n'aiant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, supérieur en tout genre à ses ennemis réunis, la terreur de l'europe pendant six années de suite, enfin son arbitre & son pacificateur, ajoûtant à ses états la franche-comté, dunkerque, & la moitié de la flandre; & ce qu'il devait compter pour le plus grand

grand de ſes avantages, roi d'une nation alors heureuſe, & alors le modéle des autres nations. L'hôtel de ville de paris lui déféra quelque tems après, en 1680, le nom de *grand* avec ſolennité, & ordonna que dorénavant ce titre ſeul ſerait emploié dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 frapé quelques médailles chargées de ce ſurnom. L'europe, quoique jalouſe, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de Louis XIV a prévalu dans le public ſur celui de grand. L'uſage eſt le maître de tout. Henri, qui fut ſurnommé le grand à ſi juſte titre après ſa mort, eſt appellé communément *henri quatre*; & ce nom ſeul en dit aſſez. Monſieur le prince eſt toûjours appellé le grand Condé, non ſeulement à cauſe de ſes actions héroïques, mais par la facilité qui ſe trouve à le diſtinguer, par ce ſurnom, des autres princes de Condé. Si on l'avait nommé Condé le grand, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit le grand Corneille, pour le diſtinguer de ſon frére. On ne dit pas le grand Virgile, ni le grand Homére, ni le grand Taſſe. Aléxandre le grand n'eſt plus connu que ſous

ſous le nom d'Aléxandre. Charles quint, dont la fortune fut plus éclatante que celle de Louis XIV, n'a jamais eû le nom de grand. Il n'eſt reſté à Charle-magne que comme un nom propre. Les titres ne ſervent de rien pour la poſtérité ; le nom d'un homme, qui a fait de grandes choſes, impoſe plus de reſpect que toutes les épithétes.

CHAPITRE TREIZIÉME.

Priſe de ſtrasbourg : bombardement d'algèr : ſoumiſſion de gênes : ambaſſade de ſiam : pape humilié : électorat de cologne diſputé.

L'Ambition de Louis XIV ne fut point retenuë par cette paix générale. L'empire, l'eſpagne, la hollande, licenciérent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les ſiennes. Il fit de la paix, un tems de conquêtes. Il était même ſi ſûr alors de ſon pouvoir, qu'il établit dans mètz & dans briſac des juriſdictions, pour réunir à ſa couronne toutes les terres, qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance

de

de l'alface ou des trois évêchés, mais qui depuis un tems immémorial avaient paffé fous d'autres maîtres. Beaucoup de fouverains de l'empire, l'électeur palatin, le roi d'efpagne même, qui avait quelques bailliages dans ces pais, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au roi de france, ou pour fubir la confifcation de leurs biens. Depuis charlemagne on n'avait vû aucun prince agir ainfi en maître & en juge des fouverains, & conquérir des païs par des arrêts.

L'électeur palatin & celui de tréves furent dépouillés des feigneuries de falkembourg, de germersheim, de veldentz, &c. ils portérent en vain leurs plaintes à l'empire affemblé à ratisbonne, qui fe contenta de faire des proteftations.

Ce n'était pas affez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'alface, au même titre que l'avaient eûe les empereurs. Déja dans aucune de ces villes, on n'ofait plus parler de liberté. Reftait ftrasbourg, ville grande & riche, maîtreffe du rhin par le pont qu'elle avait fur ce fleuve, & qui formait feule une puiffante républi-

que,

que, fameuse par son arsenal, qui renfermait neuf-cens piéces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-tems le dessein de la donner à son maître. L'or, l'intrigue, & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparérent l'entrée de Louvois dans strasbourg. Les magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt-mille français autour de leurs remparts; les forts, qui les défendaient près du rhin, insultés & pris dans un moment; Louvois à leurs portes, & leurs bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs & le desespoir des citoiens amoureux de la liberté, n'empêchérent point, qu'en un même jour
30 sept. 1681. le traité de reddition ne fût proposé par les magistrats, & que Louvois ne prît possession de la ville. Vauban l'a renduë depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barriére la plus forte de la france.

Le roi ne ménageait pas plus l'espagne; il demandait dans les païs-bas la ville d'alost & tout son bailliage, que les ministres avaient oublié, disait-il, d'insérer dans les conditions de paix; & sur les délais de l'espagne, il fit blo-

quer

quer la ville de luxembourg.

En même tems il achetait la forte ville de casal d'un petit prince duc de mantoue, qui aurait vendu tout son état pour fournir à ses plaisirs.

En voiant cette puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquérait pendant la paix, plus que dix rois prédécesseurs de Louis XIV n'avaient acquis par leurs guerres, les allarmes de l'europe recommencérent. L'empire, la hollande, la suéde même mécontente du roi, firent un traité d'association. Les anglais menacérent; les espagnols voulurent la guerre; le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer : mais aucune puissance n'osait alors porter les premiers coups.

Le roi, craint par tout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Il portait enfin sa marine au-delà des espérances des français & des craintes de 1680.
l'europe. Il eut soixante-mille mate- 1681.
lots. Des loix, aussi sévéres que celles 1682.
de la discipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes grossiers dans le devoir. L'angleterre & la hollande, ces puissances maritimes, n'a-

vaient ni tant d'hommes de mèr, ni de si bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontiéres, & des gardes-marines dans les ports, furent instituées & composées de jeunes gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profession, sous des maîtres païés du trésor public.

Le port de toulon sur la méditerranée fut construit à frais immenses pour contenir cent vaisseaux de guerre, avec un arsenal, & des magazins magnifiques. Sur l'océan, le port de brest se formait avec la même grandeur. Dunkerque, le havre de grace, se remplissaient de vaisseaux. La nature était forcée à rochefort.

Enfin le roi avait plus de cent gros vaisseaux de ligne, dont plusieurs portaient cent canons, & quelques-uns davantage. Ils ne restaient pas oisifs dans les ports. Ses escadres, sous le commandement de du Quêne, nettoiaient les mèrs infectées par les corsaires de tripoli, & d'algèr. Il se vangea d'algèr avec le secours d'un art nouveau, dont la découverte fut duë à cette attention qu'il avait, d'exciter tous les génies de son siécle. Cet art

fu-

funeste, mais admirable, est celui des galiotes à bombes, avec lesquelles on peut réduire des villes maritimes en cendre. Il y avait un jeune homme nommé Bernard Renaud, connu sous le nom du petit Renaud, qui sans avoir jamais servi sur les vaisseaux, était un excellent marin à force de génie. Colbert, qui déterrait le mérite dans l'obscurité, l'avait souvent appellé au conseil de marine, même en présence du roi. C'était par les soins & sur les lumiéres de Renaud, que l'on suivait depuis peu une méthode plus réguliére & plus facile, pour la construction des vaisseaux. Il osa propòser dans le conseil, de bombarder alger avec une flote. On n'avait pas d'idée, que les mortiers à bombes pûssent n'être pas posés sur un terrain solide. La proposition révolta. Il essuia les contradictions & les railleries, que tout inventeur doit attendre; mais sa fermeté & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frapés de leurs inventions, déterminérent le roi, à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux, plus petits que les vaisseaux ordinaires,

mais plus forts de bois, ſans ponts; avec un faux tillac à fond de cale, ſur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, ſous les ordres du vieux du-Quêne, qui était chargé de l'entrepriſe, & n'en attendait aucun ſuccès. Du-Quêne & les algériens furent étonnés de l'effet des bombes. Une partie de la
28 octob. 1681. ville fut écraſée & conſumée. Mais cet art, porté bientôt chez les autres nations, ne ſervit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la france, où il fut inventé.

La marine, ainſi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des ſoins de Colbert. Louvois faiſait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtiſſait huningue, ſar-louis, les forteresses de ſtrasbourg, mont-roial, &c. & pendant que le roiaume acquérait tant de forces au dehors, on ne voiait au dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaiſirs. Les étrangers venaient en foule admirer la cour de Louis XIV. ſon nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & ſa gloire étaient en-
core

core relevés par la faiblesse de la plufpart des autres rois, & par le malheur de leurs peuples. L'empereur Léopold avait alors à craindre les hongrois révoltés, & sur-tout les turcs qui, appellés par les hongrois, venaient inonder l'allemagne. La politique de Louis persécutait les protestans en france, parce qu'il croiait devoir les mettre hors d'état de lui nuire, mais protégeait sous main les protestans de hongrie, qui pouvaient le servir. Son ambassadeur à la porte avait pressé l'armement des turcs. L'armée ottomane, forte de deux cens-mille combattans, augmentée encor de troupes hongroises, ne trouvant sur son passage ni villes fortifiées, telles que la france en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra jusqu'aux portes de vienne, après avoir tout renversé sur son passage.

L'empereur Léopold quitta d'abord vienne avec précipitation, & se retira jusqu'à lintz, à l'approche des turcs; & quand il sut qu'ils avaient investi vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encor plus loin jusqu'à passau, laissant le duc de lorraine, à la tête d'u-

ne petite armée déja entamée en chemin par les turcs, soûtenir, comme il pourrait, la fortune de l'empire.

Personne ne doutait, que le grand-visir Cara Mustapha, qui commandait l'armée ottomane, ne se rendît maître de la faible & petite capitale de l'allemagne, que les impériaux regardent comme la capitale du monde chrétien. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV espéra avec beaucoup de vraisemblance, que l'allemagne, désolée par les turcs, & n'aiant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, serait obligé de recourir à la protection de la france. Il avait une armée sur les frontiéres de l'empire, prête à le défendre contre ces mêmes turcs, que ses négociations y avaient amenés. Il pouvait ainsi devenir le protecteur de l'empire & faire son fils roi des romains.

Le chef-d'œuvre de sa politique fut d'être encor généreux, en ménageant de si grands intérêts. Il leva le blocus de luxembourg, quand les turcs furent auprès de vienne. « Je ne veux que le » bien de la chrétienté (fit-il dire aux

» espagnols) je ne veux point attaquer » un prince chrétien, quand les turcs » sont dans l'empire, ni empêcher l'es- » pagne de secourir l'empereur «. Il ménageait ainsi sa politique & sa gloire. Mais contre toute attente, vienne fut délivrée. La présomption du grand-visir, & le mépris brutal qu'il avait pour les chrétiens, le perdirent. Il ne pressa pas assez le siége. Le roi de pologne Jean Sobieski eut le tems d'arriver ; & avec le secours du duc de lor- 12 sept. raine, il n'eut qu'à se présenter devant 1683. la multitude ottomane, pour la mettre en déroute. L'empereur revint dans sa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra, lorsque son libérateur sortait de l'église, où l'on avait chanté le *te deum*, & où le prédicateur avait pris pour son texte, *il fut un homme envoié de dieu nommé Jean*. Jamais monarque ne fut plus heureux ni plus humilié que Léopold.

Alors le roi de france, n'aiant plus rien à ménager, reprit ses prétentions, & recommença ses hostilités. Il fit bombarder, assiéger & prendre luxembourg, courtrai, dixmude, en flandre. Il s'empara de trèves, & en dé-

molit les fortifications ; tout cela, pour remplir, disait-on, l'esprit des traités de nimégue. Les impériaux & les espagnols négociaient avec lui à ratisbonne pendant qu'il prenait leurs villes ; & la paix de nimégue enfreinte fut changée en une tréve de vingt ans, par laquelle le roi garda la ville de luxembourg & sa principauté.

Il était encore plus redouté sur les côtes de l'afrique, où les français n'étaient connus avant lui que par les esclaves que faisaient les barbares.

avril 1684. Algèr, deux fois bombardée, envoia des députés lui demander pardon, & recevoir la paix ; ils rendirent tous les esclaves chrétiens, & paiérent encore de l'argent, ce qui est la plus grande punition des corsaires.

Tunis, tripoli, firent les mêmes soumissions. Il n'est pas inutile de dire, que lorsque Damfreville, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans algèr tous les esclaves chrétiens au nom du roi de france, il se trouva parmi eux beaucoup d'anglais, qui étant déjà à bord, soûtinrent à Damfreville, que c'était en considération du roi d'angleterre, qu'ils étaient mis en liberté. Alors le

capi-

capitaine français fit appeller les algériens, & remettant les anglais à terre: *ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi ; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection ; je vous les remets ; c'est à vous à montrer ce que vous devez au roi d'angleterre.* Tous les anglais furent remis aux fers. La fierté anglaise, la faiblesse du gouvernement de Charles second, & le respect des nations pour Louis XIV, se font connaître par ce trait.

Tel était ce respect universel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à son ambassadeur à la porte ottomane, tels que celui du sopha ; tandis qu'il humiliait les peuples d'afrique, qui sont sous la protection du grand-seigneur.

La république de génes s'abaissa encore plus devant lui que celle d'algèr. Génes avait vendu de la poudre & des bombes aux algériens. Elle construisait quatre galéres pour le service de l'espagne. Le roi lui défendit par son envoié Saint-Olon son gentilhomme ordinaire, de lancèr à l'eau les galéres, & la menaça d'un châtiment prompt, si elle ne se soumettait à ses volontés. Les gé-

nois, irrités de cette entreprise sur leur liberté, & comptant trop sur le secours de l'espagne, ne firent aucune satisfaction. Aussitôt quatorze gros vaisseaux, vingt galéres, dix galiotes à bombes, plusieurs frégates, sortent du port de toulon. Seignelai, nouveau secrétaire de la marine, & à qui le fameux Colbert son pére avait déja fait éxercer cet emploi avant sa mort, était lui-même sur la flote. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & ministre; avide de toute espéce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mélant les plaisirs aux affaires, sans qu'elles en souffrissent. Le vieux du-Quêne commandait les vaisseaux, le duc de Mortemar les galéres; mais tous deux étaient les courtisans du secrétaire d'état. On arrive
17 mars 1684. devant génes; les dix galiotes y jettent quatorze-mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donnèr à la ville le nom de génes *la superbe*. Quatre-mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le faubourg de saint-pierre d'aréne. Alors il

fallut

fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. Le roi éxigea, que le doge de génes & quatre principaux sénateurs vinssent implorer sa clémence dans son palais de versailles ; & de peur que les génois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le doge, qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de génes, qui ôte cette dignité à tout doge absent un moment de la ville.

Impérialé Lescaro doge de génes, avec les sénateurs Lomelino, Garebardi, Durazzo & Salvago, vinrent à versailles faire tout ce que le roi éxigeait d'eux. Le doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge, qu'il ôtoit souvent; son discours & ses marques de soumission étaient dictés par Seignelai. Le roi l'écouta assis & couvert; mais comme, dans toutes les actions de sa vie, il joignit la politesse à la dignité, il traita Lescaro & les sénateurs, avec autant de bonté que de faste. Les ministres Louvois, Croissi & Seignelai, leur firent sentir plus de fierté. Aussi

22 févr. 1685.

le doge disait : *le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit ; mais ses ministres nous la rendent.* Ce doge était un homme de beaucoup d'esprit. Tout le monde sait, que le marquis de Seignelai, lui aiant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à versailles, il répondit : *c'est de m'y voir.*

L'extrême goût que Louis XIV avait pour les choses d'éclat, fut encor bien plus flaté, par l'ambassade qu'il reçut de siam, pais où l'on avait ignoré jusqu'alors que la france éxistât. Il était arrivé, par une de ces singularités qui prouvent la supériorité des européans sur les autres nations, qu'un grec, fils d'un cabaretier de céphalonie, nommé Phalk Constance, était devenu *barcalon*, c'est-à-dire, prémier ministre ou grand-visir du roiaume de siam. Cet homme, dans le dessein de se faire roi, & dans le besoin qu'il avait de secours étrangers, n'avait osé se confier ni aux anglais ni aux hollandais ; ce sont des voisins trop dangereux dans les indes. Les français venaient d'établir des comptoirs sur les côtes de coromandel, & avaient porté dans ces extré-

mités de l'asie, la réputation de leur roi. Constance crut Louis XIV propre à être flaté par un hommage, qui viendrait de si loin sans être attendu. La religion, dont les ressorts font joüer la politique du monde depuis siam jusqu'à paris, servit encore à ses desseins. Il envoia, au nom du roi de siam 1684.
son maître, une solennelle ambassade, avec de grands présens, à Louis XIV, pour lui faire entendre que ce roi indien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation française, & qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. La grandeur du roi flatée & sa religion trompée, l'engagérent à envoièr au roi de siam deux ambassadeurs, six jésuites; & depuis il y joignit des officiers avec huit-cens soldats. Mais l'éclat de cette ambassade siamoise fut le seul fruit qu'on en retira. Constance périt victime de son ambition: quelque peu des français qui restérent auprès de lui, furent massacrés; d'autres obligés de fuir; & sa veuve, après avoir été sur le point d'être reine, fut condannée par le successeur du roi de siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Cette ſoif de gloire, qui portait Louis XIV à ſe diſtinguer en tout des autres rois, paraiſſoit encor dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de rome. Odescalchi, fils d'un banquier du milanais, était alors ſur le trône de l'égliſe, ſous le nom d'Innocent XI. C'était un homme vertueux, un pontiſe ſage, peu théologien; prince courageux, ferme & magnifique. Il ſecourut, contre les turcs, l'empire & la pologne de ſon argent, & les vénitiens de ſes galéres. Il condamnait avec hauteur la conduite de Louis XIV, uni contre des chrétiens avec les turcs. On s'étonnait, qu'un pape prît ſi vivement le parti des empereurs, qui ſe diſent rois des romains, & qui (s'ils le pouvaient) régneraient dans rome. Mais Odescalchi était né ſous la domination autrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du milanais. L'habitude & l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du roi, qui de ſon côté lui donnait toutes les mortifications, qu'un roi de france peut donner à un pape, ſans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis longtems dans rome

me un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé sur un point d'honneur, dont se piquaient tous les rois catholiques. Leurs ambassadeurs à rome étendaient le droit de franchise & d'asile affecté à leurs maisons, jusqu'à 1685.
une très grande distance, qu'on nom- 1686.
me *quartier*. Ces prétentions toûjours 1687. 1688.
soûtenuës, rendaient la moitié de rome un asile sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans rome sous le nom des ambassadeurs, ne païait jamais d'entrée. Le commerce en souffrait, & l'état en était appauvri.

Le pape Innocent XI obtint enfin de l'empereur, du roi d'espagne, de celui de pologne, & du nouveau roi d'angleterre Jacques second prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce Ranucci proposa à Louis XIV de concourir, comme les autres rois, à la tranquillité & au bon ordre de rome. Louis, très-mécontent du pape, répondit: « qu'il ne s'était » jamais réglé sur l'exemple d'autrui, » & que c'était à lui à servir d'exem- » ple ». Il envoia à rome le marquis de Lavardin en ambassade, pour bra-

ver

ver le pape. Lavardin entra dans rome, malgré les défenses du pontife, escorté de quatre-cens gardes de la marine, de quatre-cens officiers volontaires, & de deux cens hommes de livrée, tous armés. Il prit possession de son palais, de ses quartiers & de l'église de Saint-Louis, autour desquels il fit poster des sentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le pape est le seul souverain, à qui on pût envoièr une telle ambassade : car la supériorité, qu'il affecte sur les têtes couronnées, leur donne toûjours envie de l'humilier ; & la faiblesse de son état fait qu'on l'outrage toûjours impunément. Tout ce qu'Innocent XI put faire, fut de se servir, contre le marquis de Lavardin, des armes usées de l'excommunication ; armes dont on ne fait pas même plus de cas à rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laisse pas d'emploier comme une ancienne formule, ainsi que les soldats du pape sont armés seulement pour la forme.

Le cardinal d'Etrée, homme d'esprit, mais négociateur souvent malheureux, était alors chargé des affaires de france à rome. D'Etrée, aiant été obligé de

voir

voir souvent le marquis de Lavardin, ne put être ensuite admis à l'audience du pape, sans recevoir l'absolution : en vain il s'en défendit : Innocent XI s'obstina à la lui donner, pour conserver toûjours cette puissance imaginaire, par les usages sur lesquels elle est fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toûjours soûtenuë par les soûterrains de la politique, voulut donnèr un électeur à cologne. Occupé du soin de divisèr ou de combattre l'empire, il prétendait élevèr à cet électorat, le cardinal de Furstemberg évêque de strasbourg, sa créature & la victime de ses intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait emprisonner dans la derniere guerre, comme un allemand vendu à la france.

Le chapitre de cologne, comme tous les autres chapitres d'allemagne, a le droit de nommer son évêque, qui par-là devient électeur. Celui qui remplissait ce siége, était Ferdinand de baviére, autrefois l'allié & depuis l'ennemi du roi, comme tant d'autres princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues & les promesses,

firent

firent élire le cardinal de Furstemberg comme co-adjuteur; & après la mort du prince, il fut élu une seconde fois par la pluralité des suffrages. Le pape, par le concordat germanique, a le droit de conférer l'évéché à l'élu, & l'empereur a celui de confirmèr à l'électorat. L'empereur & le pape Innocent XI, persuadés que c'était presque la même chose, de laisser Furstemberg sur ce trône électoral & d'y mettre Louis XIV, s'unirent pour donner cette principauté au jeune baviére, frére du dernier mort. Le roi se vangea du pape en lui ôtant avignon, & prépara la guerre à l'empereur. Il inquiettait en même tems l'électeur palatin, au sujet des droits de la princesse palatine, *madame*, seconde femme de *monsieur*; droits ausquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La guerre, faite à l'espagne en 1667 pour les droits de Marie Thérése malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépoüilla, ou humilia presquê tous les princes; mais aussi, presque tous se réunissaient contre lui.

Oct. 1688.

CHA-

CHAPITRE QUATORZIÉME.

Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume III, & protégé par Louis XIV.

LE prince d'Orange, plus ambitieux que Louis XIV, avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un stadhouder de hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abaisser le roi de france, & détrôner le roi d'angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'europe contre la france. L'empereur, une partie de l'empire, la hollande, le duc de lorraine, s'étaient d'abord secrettement ligués à ausbourg; ensuite l'espagne & la savoie s'unirent à ces puissances. Le pape, sans être expressément un des confédérés, les animait tous par ses intrigues. Venise les favorisait, sans se déclarer ouvertement. Tous les princes d'italie étaient pour eux. Dans le nord, la suéde était alors du parti des impériaux, & le danemarck était un allié inutile de

en 1686.

de la france. Plus de cinq-cens-mille protestans, fuiant la persécution de Louis, & emportant avec eux hors de france leur industrie & leur haine contre le roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans toute l'europe exciter les puissances déja animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion.) Le roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le roi Jacques.

Jacques roi d'angleterre, successeur de Charles second son frére, était catholique comme lui; mais Charles n'avait bien voulu souffrir qu'on le fît catholique sur la fin de sa vie, que par complaisance pour ses maîtresses & pour son frére : il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déisme. Son extrême indifférence sur toutes les disputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paisiblement en angleterre. Jacques au contraire, attaché depuis sa jeunesse à la communion romaine par persuasion, joignait à sa créance l'esprit de parti & le zéle. S'il eût été mahométan, ou de la religion de Confucius, les anglais n'eussent jamais troublé son ré-

régne. Mais il avait formé le dessein d'établir dans son roiaume le catholicisme, regardé avec horreur par ces roialistes républicains, comme la religion de l'esclavage. C'est une entreprise quelquefois très-aisée, de rendre une religion dominante dans un païs. Constantin, Clovis, Gustave-Vaza, la reine Elisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moiens différens, une religion nouvelle : mais pour de pareils changemens, deux choses sont absolument nécessaires : une profonde politique, & des circonstances heureuses ; l'une & l'autre manquait à Jacques.

Il était indigné de voir, que tant de rois dans l'europe étaient déspotiques ; que ceux de suéde & de danemarck le devenaient alors ; qu'enfin il ne restait plus dans le monde que la pologne & l'angleterre, où la liberté des peuples subsistât avec la roiauté. Louis XIV l'encourageait à devenir absolu chez lui, & les jésuites à rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait en-

envie de faire ; aiant publiquement à sa cour un nonce du pape, des jésuites, des capucins ; mettant en prison sept évêques anglicans, qu'il eût fallu gagner ; ôtant les priviléges à la ville de londres, à laquelle il devait plûtôt en accorder de nouveaux ; renversant avec hauteur des loix qu'il falloit saper en silence ; enfin se conduisant avec si peu de ménagement, que les cardinaux de rome disaient en plaisantant : « qu'il » fallait l'excommunier, comme un » homme qui allait perdre le peu de » catholicisme qui restait en angle- » terre ». Le pape Innocent XI n'espérait rien des entreprises de Jacques, & refusait constamment un chapeau de cardinal, que ce roi demandait pour son confesseur le jésuite Peters. Ce jésuite était un intrigant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être cardinal & primat d'angleterre, poussait son maître au précipice. Les principales têtes de l'état se réunirent en secret contre les desseins du roi. Ils députérent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret, qui endormirent la confiance de la cour.

Le

Le prince d'Orange équipa une flote, qui devoit porter quatorze à quinze mille hommes. Ce prince n'était rien autre chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq-cens-mille livres de rente : mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flote, les cœurs des états-généraux, étaient à lui. Il était roi véritablement en hollande par sa conduite habile, & Jacques cessait de l'être en angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné contre la france. Le secret fut gardé par plus de deux cens personnes. Barillon ambassadeur de france à londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de Jacques que de celles de l'europe, fut trompé le premier. Louis XIV ne le fut pas ; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus tems & que la flote du prince son gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même. Il écrivit en vain à l'empereur Léopold, qui lui répondit : *il ne vous est arrivé que ce que nous vous avions prédit.* Il comptait sur

sa flote ; mais ses vaisseaux laissérent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre : il avait une armée de vingt-mille hommes ; & s'il les avait menés au combat, sans leur donner le tems de la réfléxion, il est à croire qu'ils eussent combattu;
1688. mais il leur laissa le loisir de se déterminer. Plusieurs officiers généraux l'abandonnérent ; entre autres, ce fameux Churchil, aussi fatal depuis à Louis qu'à Jacques, & si illustre sous le nom de duc de Marlborow. Il était favori de Jacques, sa créature, le frére de sa maîtresse, son lieutenant-général dans l'armée ; cependant il le quitta, & passa dans le camp du prince d'Orange. Le prince de danemarck, gendre de Jacques, enfin sa propre fille la princesse Anne, l'abandonnérent.

Alors se voiant attaqué & poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre ; aiant contre lui ses deux filles, ses propres amis ; haï des sujets mêmes qui étaint encor dans son parti, il desespéra de sa fortune. La fuite, derniére ressource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin après avoir été arrété dans sa fuite par

la populace, maltraité par elle, reconduit à londres ; après avoir reçu paisiblement les ordres du prince d'Orange dans son propre palais ; après avoir vu sa garde relevée sans coup férir par celle du prince ; chassé de sa maison, prisonnier à rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son roiaume ; il alla chercher un asile en france.

Ce fut là l'époque de la vraie liberté de l'angleterre. La nation, représentée par son parlement, fixa les bornes, si longtems contestées, des droits du roi & de ceux du peuple ; & aiant prescrit au prince d'Orange les conditions ausquelles il devait régner, elle le choisit pour son roi, conjointement avec sa femme Marie, fille du roi Jacques. Dès-lors ce prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'europe, que sous le nom de Guillaume III, roi légitime d'angleterre, & libérateur de la nation. Mais en france, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, usurpateur des états de son beau-pére.

Le roi fugitif vint, avec sa femme fille d'un duc de modéne, & le prince de galles encor enfant, implorer la pro- janv. 1689.

tection de Louis XIV. La reine d'angleterre, arrivée avant son mari, fut étonnée de la splendeur qui environnait le roi de france, de cette profusion de magnificence qu'on voiait à versailles, & sur-tout de la maniére dont elle fut reçuë. Le roi alla au-devant d'elle jusqu'à chatou. *Je vous rends, madame*, lui dit-il, *un triste service; mais j'espére vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux*. Ce furent ses propres paroles. Il la conduisit au château de saint-germain, où elle trouva le même service qu'aurait eu la reine de france; tout ce qui sert à la commodité & au luxe, des présens de toute espéce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait parmi tous ces présens, une bourse de dix-mille louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla six cens mille francs par an pour l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les officiers du roi, & ses gardes. Toute cette réception était bien peu de chose, auprès des préparatifs qu'on faisait

pour

pour le rétablir sur son trône. Jamais le roi ne parut si grand ; mais Jacques parut petit. Ceux qui à la cour & à la ville décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'estime. Il ne voiait guére que des jésuites. Il alla descendre chez eux à paris, dans la ruë saint antoine. Il leur dit, qu'il était jésuite lui-même ; & ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie. Il s'était fait associèr à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jésuites anglais, étant encore duc d'yorck. Cette pusillanimité dans un prince, jointe à la maniére dont il avait perdu sa couronne, l'avilit au point, que les courtisans s'égaïaient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'angleterre, on s'en moquait en france. On ne lui savait nul gré d'être catholique. L'archevêque de reims, frére de Louvois, dit tout haut à saint-germain dans son antichambre : *voilà un bon homme, qui a quitté trois roiaumes pour une messe.* Il ne recevait de rome que des indulgences & des pasquinades. Enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de services, que lorsque le prin-

ce d'Orange, le chef du calvinisme, avait mis à la voile pour aller détrôner le roi son beau-pére, l'ambassadeur du roi catholique à la haie, avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voiage.

Au milieu des humiliations de ce roi fugitif, & des libéralités de Louis XIV envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir Jacques toucher les écroüelles au petit couvent des anglaises; soit que les rois anglais se soient attribué ce singulier privilége, comme prétendans à la couronne de france; soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le tems du premièr Edouard.

Le roi le fit bientôt conduire en irlande, où les catholiques formaient encore un parti qui paraissait considérable. Une escadre, de treize vaisseaux du premier rang, était à la rade de brest pour le transport. Tous les officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venus trouver Jacques à saint-germain, furent défraïés jusqu'à brest aux dépens du roi de france. Un ambassadeur (c'était monsieur d'Avaux) était nommé auprès du roi détrôné, &

le

le suivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute espéce, furent embarquées sur la flote; on y porta jusqu'aux meubles les plus vils, & jusqu'aux plus recherchés. Le roi alla lui dire adieu à saint-germain. Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit en l'embrassant : *tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, est de ne vous jamais revoir.* A peine le roi Jacques était-il débarqué en irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaisseaux de guerre, sous 12
les ordres de Chateau-Renaud, & une mai
infinité de navires de transport, le sui- 1689.
virent. Cette flote, aiant mis en fuite & dispersé la flote anglaise qui s'opposait à son passage, débarqua heureusement, & aiant pris dans son retour sept vaisseaux marchands hollandais, revint à brest, victorieuse de l'angleterre, & chargée des dépouilles de la hollande.

Bientôt après, un troisiéme secours mars
partit encore de brest, de toulon, de 1690.
rochefort. Les ports d'irlande & la mèr de la manche étaient couverts de vaisseaux français. Enfin Tourville vice-amiral de france, avec soixante & dou-

ze grands vaiſſeaux, rencontra une flote anglaiſe & hollandaiſe d'environ ſoixante voiles. On ſe battit pendant dix heures ; Tourville, Chateau-Renaud, d'Etrée, Némond, y ſignalérent
juill. 1690. leur courage & une habileté, qui donnérent à la france un honneur, auquel elle n'était pas accoûtumée. Les anglais & les hollandais, juſqu'alors maîtres de l'océan, & de qui les français avaient appris depuis ſi peu de tems à donner des batailles rangées, furent entiérement vaincus. Dix-ſept de leurs vaiſſeaux briſés & dematés, allérent échouer & ſe brûler ſur les côtes. Le reſte alla ſe cacher vers la tamiſe, ou entre les bancs de la hollande. Il n'en coûta pas une ſeule chaloupe aux français. Alors, ce que Louis XIV ſouhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru ſi peu vraiſemblable, arriva ; il eut l'empire de la mèr : empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaiſſeaux de guerre ennemis ſe cachaient devant ſes flotes. Seignelai, qui oſait tout, fit venir les galéres de marſeille ſur l'océan. Les côtes d'angleterre virent des galéres pour la premiére fois. On fit, par leur moien, une deſcente aiſée à tin-

tingmouth. On brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les armateurs de saint-malo & du nouveau port de dunkerque s'enrichissaient, eux & l'état, de prises continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaissait plus sur les mèrs que les vaisseaux français.

Le roi Jacques ne seconda pas en irlande ces secours de Louis XIV. Il avait avec lui près de six-mille français & quinze-mille irlandais. La riviére de boine était entre son armée & celle du roi Guillaume. Cette riviére était guéable ; on n'avait de l'eau, que jusques sous les épaules. Mais, après l'avoir passée, pour venir attaquer l'armée irlandaise, il fallait encore traverser un marais : ensuite on trouvait un terrain escarpé, qui formait un retranchement naturel. Le roi Guillaume fit passer son armée en trois endroits, engagea la bataille. Les irlandais, que nous avons vu de si bons soldats en france & en espagne, ont toûjours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une semble faite pour être soumise à l'autre. Les anglais ont toûjours eû sur les irlandais la supériorité du génie, des richesses,

juillet 1690.

& des armes. Jamais l'irlande n'a pu secouer le joug de l'angleterre, depuis qu'un simple seigneur anglais la subjugua. Les français combattirent à la journée de la boine : les irlandais s'enfuirent. Leur roi Jacques, n'aiant paru dans l'engagement ni à la tête des français, ni à la tête des irlandais, se retira le premier. Il avait toûjours cependant montré beaucoup de valeur ; mais il y a des occasions où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage. Le roi Guillaume, qui avait eû l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, passa pour mort en france. Cette fausse nouvelle fut reçuë à paris avec une joie indécente & honteuse. Quelques magistrats subalternes encouragérent les bourgeois & le peuple à faire des illuminations : on sonna les cloches. On brûla dans plusieurs quartiers des figures d'osier qui représentaient le prince d'Orange, comme on brûle le pape dans londres. On tira le canon de la bastille, non point par ordre du roi, mais par le zéle inconsidéré d'un commandant. On croirait, sur ces marques d'allégresse, & sur la foi de tant d'écrivains, que cette

joie

joie effrénée, à la mort prétenduë d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inspirait. Tous ceux qui ont écrit, & français & étrangers, ont dit, que ces réjouissances étaient le plus grand éloge du roi Guillaume. Cependant, si on veut faire attention aux circonstances du tems & à l'esprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produisit pas ces transports de joie. Les bourgeois & le peuple ne savent guére craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de Guillaume, le commun des français avait alors l'injustice de le mépriser. Il avait presque toûjours été battu par les généraux français. Le vulgaire ignorait combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ses défaites. Guillaume, vainqueur de Jacques en irlande, ne paraissait pas encore aux yeux des français, un ennemi digne de Louis XIV. Paris, idolâtre de son roi, le croiait réellement invincible. Les réjouissances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plûpart des parisiens, nés sous le régne de Louis & façonnés au joug despotique, regar-

daient alors un roi comme une divinité, & un uſurpateur comme un ſacrilége. Le petit peuple, qui avait vû Jacques aller tous les jours à la meſſe, déteſtait Guillaume hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille aiant chaſſé leur pére, d'un proteſtant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de Louis XIV, tranſportaient les pariſiens d'une eſpéce de fureur; mais les gens ſages penſaient modérément.

Jacques revint en france, laiſſant ſon rival gagnèr en irlande de nouvelles batailles, & s'affermir ſur le trône. Les flotes françaiſes furent occupées alors à ramenèr les français, qui avaient inutilement combattu; & les familles irlandaiſes catholiques, qui étant très-pauvres dans leur patrie, voulurent aller ſubſiſtèr en france des libéralités du roi.

Il eſt à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin. Les caractéres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les cauſes des événemens, remarqueront, que le roi Guillaume après ſa victoire, fit publier un pardon général, & que le roi Jacques

ques vaincu, en paſſant par une petite ville nommée gallowai, fit pendre quelques citoiens, qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes, qui ſe conduiſaient ainſi, il était bien aiſé de voir, qui devait l'emporter.

Il reſtait à Jacques quelques villes en irlande, entre autres limerick, où il y avait plus de douze-mille ſoldats. Le roi de france, ſoûtenant toûjours la fortune de Jacques, fit paſſer encore trois-mille hommes de troupes réglées dans limerick. Pour ſurcroît de libéralité, il envoia tout ce qui peut ſervir aux beſoins d'un grand peuple, & à ceux des ſoldats. Quarante vaiſſeaux de tranſport, eſcortés de douze vaiſſeaux de guerre, apportérent tous les ſecours poſſibles en hommes, en uſtenſiles, en équipages; des ingénieurs, des canoniers, des bombardiers, deux-cens maçons; des ſelles, des brides, des houſſes, pour plus de vingt-mille chevaux; des canons avec leurs affuts; des fuſils, des piſtolets, des épées, pour armer vingt-ſix-mille hommes; des vivres, des habits, & juſqu'à vingt-ſix-mille paires de ſouliers. Limerick aſſié-

gée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son roi combattre pour sa défense. Jacques ne vint point: limerick se rendit: les vaisseaux français retournérent encore vers les côtes d'irlande, & ramenérent en france environ vingt-mille irlandais, tant soldats que citoïens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que Louis XIV ne se rebuta pas. Il soûtenait alors une guerre difficile contre presque toute l'europe. Cependant il tenta encore de changer la fortune de Jacques par une entreprise décisive, & de faire une descente en angleterre avec vingt-mille hommes. Ils étaient assemblés entre cherbourg & la hogue. Plus de trois-cens navires de transport étaient prêts à brest. Tourville, avec quarante-quatre grands
*29 juillet 1692. vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de normandie. D'Etrée arrivait du port de toulon avec trente autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'escadre de d'Etrée, changea; il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaisseaux

ſeaux furent attaqués par les flotes d'angleterre & de hollande, fortes de près de cent voiles. La ſupériorité du nombre l'emporta. Les français cédérent, après un combat de dix heures. Ruſſel amiral anglais les pourſuivit deux jours. Quatorze grands vaiſſeaux, dont deux portaient cent-quatre piéces de canon, échouérent ſur la côte ; & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laiſſer brûler par les ennemis. Le roi Jacques, qui du rivage avait vu ce deſaſtre, perdit toutes ſes eſpérances.

Ce fut le premièr échec, que reçut ſur la mèr la puiſſance de Louis XIV. Seignelai, qui après Colbert ſon pére avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. Pontchartrain, élevé de la premiére préſidence de bretagne à l'emploi de ſecrétaire d'état de la marine, ne la laiſſa point périr. Le même eſprit régnait toûjours dans le gouvernement. La france eut, dès l'année qui ſuivit la diſgrace de la hogue, des flotes auſſi nombreuſes qu'elle en avait eû déja ; car Tourville ſe trouva à la tête de ſoixante vaiſſeaux de ligne, & d'Etrée en avait trente, ſans compter ceux qui étaient dans les ports ; & même qua-

tre

tre ans après, le roi fit encore un ar-
1696. mement plus considérable que tous les précédens, pour conduire Jacques en angleterre à la tête de vingt-mille français. Mais cette flote ne fit que se montrer; les mesures du parti de Jacques, aiant été aussi mal concertées à londres que celles de son protecteur, avaient été bien prises en france.

Il ne resta de ressource au parti du du roi détrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramérent, périrent presque tous du dernier supplice; & il est à croire, que quand même elles eussent réussi, il n'eût jamais recouvré son roiaume. Il passa le reste de ses jours à saint-germain, où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une pension de soixante & dix-mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avait été détrôné. Il mourut en 1700 à saint-germain. Quelques jésuites irlandais prétendirent, qu'il se faisait des miracles à son tombeau. On parla même de faire canonizèr à rome, après sa mort, ce roi que rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu

Peu de princes furent plus malheureux que lui ; & il n'y a aucun éxemple dans l'histoire, d'une maison si longtems infortunée. Le premier des rois d'écosse ses ayeux, qui eut le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. Jacques II, son fils, fut tué à 29 ans en combattant contre les anglais. Jacques III, mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. Jacques IV périt dans un combat qu'il perdit. Marie Stuart sa petite-fille, chassée de son trône, fugitive en angleterre, aiant langui dix-huit ans en prison, se vit condamnée à mort par des juges anglais, & eut la tête tranchée. Charles premier, petit-fils de Marie, roi d'écosse & d'angleterre, vendu par les écossais, & jugé à mort par les anglais, mourut sur un échafaut dans la place publique. Jacques son fils, septiéme du nom & deuxiéme en angleterre, dont il est ici question, fut chassé de ses trois roiaumes ; & pour comble de malheur, on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le trô-

ne

ne de ſes péres, que pour faire périr ſes amis par des bourreaux; & nous avons vu le prince Charles-Edoüard, réuniſſant en vain les vertus de ſes péres & le courage du roi Jean Sobiesky ſon aieul maternel, éxécuter les exploits & eſſuier les malheurs les plus incroiables. Si quelque choſe juſtifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut ſe ſouſtraire, c'eſt cette ſuite continuelle de malheurs, qui a perſécuté la maiſon de Stuart pendant plus de trois-cens années.

CHAPITRE QUINZIÉME.

De ce qui ſe paſſait dans le continent, tandis que Guillaume trois envahiſſait l'écoſſe, l'angleterre, & l'irlande, juſqu'en 1697.

N'Aiant pas voulu rompre le fil des affaires d'angleterre, je me raméne à ce qui ſe paſſait dans le continent.

Le roi, en formant ainſi une puiſſance maritime, telle qu'aucun état n'en a jamais eû de ſupérieure, avait à combattre l'empereur & l'empire, l'eſpagne,

pagne, les deux puissances maritimes l'angleterre & la hollande, devenuës toutes deux plus terribles sous un seul chef, la savoie, & presque toute l'italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'anglais & l'espagnol, avait suffi autrefois pour desoler la france; & tous ensemble ne purent l'entamer. Louis XIV eut presque toûjours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en allemagne & en flandre se montérent plus d'une fois à cent-mille combattans. Les places frontiéres ne furent pas cependant dégarnies. Le roi avait quatre-cens-cinquante-mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. Ni l'empire turc si puissant en europe, en asie & en afrique, ni l'empire romain plus puissant encore, n'en eut jamais davantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à soûtenir à la fois. Ceux qui blâmaient Louis XIV de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encore ni entiérement déclarés, ni tous réunis: le prince d'O-

range

range n'était pas encore sorti du téxel, pour aller chasser le roi son beau-pére; & déja la france avait des armées sur les frontiéres de la hollande & sur le rhin. Le roi avait envoié en allemagne à la tête d'une armée de cent-mille hommes, son fils le dauphin, qu'on nommait *monseigneur*; prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de sa mére. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la premiére fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien assûré par son caractére, qu'il n'en abuserait pas. Le roi lui dit publiquement
12 sept. 1688. à son départ; *mon fils, en vous envoiant commander mes armées, je vous donne les occasions de faire connaître votre mérite: allez le montrer à toute l'europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le roi soit mort.*

Ce prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des généraux, que le roi eût choisi. Son pere lui écrivait: *à mon fils le dauphin, mon lieutenant-général, commandant mes armées en allemagne.*

On avait tout prévu & tout disposé

pour

pour que le fils de Louis XIV, contribuant à cette expédition de son nom & de sa présence, ne reçut pas un affront. Le maréchal deDuras commandait réellement l'armée. Bouflers avait un corps de troupes en deçà du rhin; le maréchal d'Humieres un autre vers cologne, pour observer les ennemis. Heidelberg, maience, étaient pris. Le siége de philipsbourg, préalable toûjours nécessaire quand la france fait la guerre à l'allemagne, était commencé. Vauban conduisit le siége. Tous les détails qui n'étaient point de son ressort, roulaient sur Catinat alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Monseigneur arriva, après six jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de son pére; s'exposant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire; affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Le roi goûtait une joie pure, d'avoir eu un fils qui l'imitait sans l'effacer, & qui se faisait aimer de tout le monde, sans se faire craindre de son pére.

Philipsbourg fut pris en dix-neuf 11
jours: on prit manheim en trois jours; nov. 1688.
franckendal en deux; spire, tréves, wormes

15 nov. 1688. wormes & oppenheim se rendirent dès que les français furent à leurs portes.

Le roi avait résolu de faire un désert du palatinat, dès que ces villes seraient prises. Il avait la vuë d'empêcher les ennemis d'y subsister, plus que celle de se vanger de l'électeur palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait son devoir, en s'unissant au reste de l'allemagne contre la france. Il vint à l'armée un ordre de Louis, signé Louvois, de tout réduire en cendres. Les généraux français, qui ne pouvaient qu'obéir, firent donc signifier dans le cœur de l'hivèr aux citoiens de toutes ces villes si florissantes & si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fer & par les flâmes. févr. 1689. Hommes, femmes, vieillards, enfans, sortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes; une autre se réfugia dans les païs voisins; pendant que le soldat qui passe toûjours les ordres de rigueur, & qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait & saccageait leur patrie. On commença par man-

manheim, séjour des électeurs : leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoiens ; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat, qui croiait y trouver des trésors ; leurs cendres furent dispersées. C'était pour la seconde fois que ce beau païs était desolé sous Louis XIV : mais les flâmes dont Turenne avait brûlé deux villes & vingt villages du palatinat, n'étaient que des étincelles en comparaison de ce dernièr incendie. L'europe en eut horreur. Les officiers qui l'éxécutérent étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On les rejettait sur le marquis de Louvois, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur que produit un long ministére. Il avait en effet donné ces conseils ; mais Louis avait été le maître de ne les pas suivre. Si le roi avait été témoin de ce spectacle, il aurait lui-même éteint les flâmes. Il signa, du fond de son palais de versailles & au milieu des plaisirs, la destruction de tout un païs, parce qu'il ne voiait dans cet ordre que son pouvoir & le malheureux droit de la guerre ; mais de plus près il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui jusque-là n'a-

n'avaient blâmé que son ambition en l'admirant, criérent alors contre sa dureté, & blâmérent même sa politique. Car si les ennemis avaient pénétré dans ses états, comme lui chez les ennemis, ils eûssent mis ses villes en cendres.

Ce danger était à craindre: Louis, en couvrant ses frontiéres de cent mille soldats, avait appris à l'allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée plus peuplée que la france, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les leve, on les assemble, on les paie plus difficilement: elles paraissent plus tard en campagne; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une campagne aussi redoutables que les français le sont au commencement. Le duc de lorraine, Charles V, les commandait. Ce prince toûjours dépouillé de son état par Louis XIV, ne pouvant y rentrer, avait conservé l'empire à l'empereur Léopold; il l'avait rendu vainqueur des turcs & des hongrois. Il vint, avec l'électeur de brandebourg, balancer la fortune du roi de france. Il reprit bonn & maience, villes très-mal fortifiées, mais défen-

fenduës d'une maniére qui fut regardée comme un modéle de défenſe de places. Bonn ne ſe rendit qu'au bout de trois mois & demi de ſiége, après que le baron d'Asfeld qui y comman- 12
dait eut été bleſſé à mort dans un aſſaut octob. 1689.
général.

Le marquis d'Uxelles depuis maréchal de france, l'un des hommes les plus ſages & les plus prévoians, fit, pour défendre maience, des diſpoſitions ſi bien entenduës, que ſa garniſon n'était preſque point fatiguée en ſervant beaucoup. Outre les ſoins qu'il eut au-dedans, il fit vingt & une ſorties ſur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes. Il fit même quelquefois deux ſorties en plein jour; enfin il fallut ſe rendre faute de poudre au bout de ſept ſemaines. Cette défenſe mérite place dans l'hiſtoire, & par elle-même, & par la maniére dont elle fut reçuë dans le public. Paris, cette ville immenſe, pleine d'un peuple oiſif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec ſi peu d'yeux, regarda d'Uxelles comme un homme timide & ſans jugement. Cet homme, à qui tous les

bons

bons officiers donnaient de justes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie sur le théatre, reçut des huées du public: on lui cria, *maience.* Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les loüanges.

juin 1689. Environ ce tems-là, le maréchal d'Humiéres fut battu à valcour sur la sambre aux païs-bas, par le prince de Waldeck; mais cet échec qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la france. Louvois, dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Le roi & Louvois qui n'aimaient pas le maréchal de Luxembourg, mais qui aimaient l'état, se servirent de lui malgré leur répugnance. Il commanda les armées aux païs-bas. Louvois, ou corrigeait des choix trop hazardés, ou en faisait de bons. Catinat alla commander en italie. On se défendit bien en allemagne sous le maréchal de Lorges. Le duc de Noailles avait quelques succès en catalogne; mais en flandre sous Luxembourg, & en italie sous

Ca-

Catinat, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. Ces deux généraux étaient alors les plus estimés en europe.

Le maréchal duc de Luxembourg avait dans le caractére des traits du grand Condé, dont il était l'éléve; un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juste, un esprit avide de connaissances, mais vaste & peu réglé; plongé dans les intrigues des femmes, toûjours amoureux, & même souvent aimé, quoique contrefait & d'un visage peu agréable, aiant plus de qualités d'un héros que d'un sage.

Catinat avait dans l'esprit une application & une agilité qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, & avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause qui était juste. Il prit le parti des armes, & fut d'abord enseigne aux gardes-françaises. En 1667 il fit aux yeux du roi, à l'attaque de la contrescarpe de lille, une action qui

demandait de la tête & du courage. Le roi la remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par degrés, sans aucune brigue : philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération : libre de tours préjugés, & n'aiant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui ; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête homme. Il vécut aussi ennemi de l'intérêt que du faste ; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Catinat commandait alors en Italie. Il avait en tête le duc de Savoie, Victor Amédée, prince alors sage, politique, & encore plus malheureux ; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés & montagneux, tels que son païs ; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme prince & comme général. Il en fit une à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant

celle

celle de Catinat. Le général français 18
en profita, & gagna une pleine victoi- août.
re à la vuë de saluces, auprès de l'ab- 1690.
baïe de stafarde, dont cette bataille a eû le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & presque point de l'autre, c'est une preuve incontestable que l'armée battuë était dans un terrain où elle devait être nécessairement accablée. L'armée française n'eut que trois cens hommes de tués; celle des alliés commandée par le duc de savoie, en eut quatre mille. Après cette bataille toute la savoie, excepté montmélian, fut soumise au roi. Catinat passe dans le piémont, force les lignes
des ennemis retranchés près de suze, 1691.
prend suze, ville-franche, montalban, nice réputée imprenable, veillane, carmagnole, & revient enfin à monmélian, dont il se rend maître par un siége opiniâtre.

Aprés tant de succès, le ministére diminua l'armée qu'il commandait; & le duc de savoie augmenta la sienne. Catinat, moins fort que l'ennemi vaincu, fut long-tems sur la défensive;
mais enfin aiant reçu des renforts, il 4 oct.
descendit des alpes vers la marsaille, 1693.

& là il gagna une ſeconde bataille rangée d'autant plus glorieuſe, que le prince eugéne de ſavoie était un des généraux ennemis.

A l'autre bout de la france, vers les païs-bas, le maréchal de Luxembourg gagnait la bataille de fleurus; & de l'aveu de tous les officiers, cette victoire était duë à la ſupériorité de génie que le général français avait ſur le prince de Waldeck, alors général de l'armée des alliés. Huit mille priſonniers, ſix mille morts, deux cens étendarts, le canon, les bagages, la fuite
30 juin des ennemis, furent les marques de la
1690. victoire.

Le roi Guillaume victorieux de ſon beau-pére, venait de repaſſer la mèr. Ce génie, fécond en reſſources, tirait plus d'avantage d'une défaite de ſon parti, que ſouvent les français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait emploier les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un roi qui n'avait qu'à dire, *je veux*. Cependant après la défaite de fleurus, il vint oppoſer au
19 ſept. maréchal de Luxembourg une armée
1691. auſſi forte que la françaiſe.

Elles

Elles étaient composées chacune d'environ quatre-vingt mille hommes : mais mons était déja investi par le maréchal de Luxembourg ; & le roi Guillaume ne croiait pas les troupes françaises sorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au siége. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée ennemie. Aussi-tôt il reprit le chemin de versailles, & il laissa Luxembourg disputer le terrain pendant toute la campagne, qui finit par le combat de leuze, action très-singuliére, où vingt-huit escadrons de la maison du roi & de la gendarmerie, défirent soixante & quinze escadrons de l'armée ennemie.

9 avril 1691.

19 sept. 1691.

Le roi reparut encore au siége de namur, la plus forte place des païs-bas, par sa situation au confluent de la sambre & de la meuse, & par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de Luxembourg empêchait le roi Guillaume de passer la méhaigne à la tête de quatre-vingt mille hommes, & de venir faire lever le siége. Louis retourna en-

juin 1692.

encore à verſailles après cette conquête; & Luxembourg tint encore tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que ſe donna la bataille de ſteinkerque, célébre par l'artifice & la valeur. Un eſpion que le général français avait auprès du roi Guillaume, eſt découvert. On le force avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis Luxembourg prend, avec raiſon, des meſures qui le devaient faire battre. Son armée endormie eſt attaquée à la pointe du jour: une brigade eſt déja miſe en fuite, & le général le ſait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas aſſez d'être grand général pour n'être pas mis en déroute: il fallait avoir des troupes aguerries, capables de ſe rallier; des officiers généraux, aſſez habiles pour rétablir le deſordre, & qui euſſent la bonne volonté de le faire; car un ſeul officier ſupérieur qui eût voulu profiter de la confuſion pour faire battre ſon général, le pouvait aiſément ſans ſe commettre.

3 août 1692. Luxembourg était malade; circonſtance funeſte, dans un moment qui demande

mande une activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces ; il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en desordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée le duc de Chartres, depuis régent du roianme, petit-fils de france, qui n'avait pas alors quinze ans : il ne pouvait être utile pour un coup décisif; mais c'était beaucoup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de france encore enfant, chargeant avec la maison du roi, blessé dans le combat, & revenant encore à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand Condé servaient tous deux de lieutenans généraux : l'un était Louis de Bourbon, nommé monsieur le duc ; l'autre, Armand prince de Conti ; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation : monsieur le duc, d'un naturel plus austére, aiant peut-être des qualités plus solides, & le

prince de Conti de plus brillantes : appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiraient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toûjours que le prince de Condé lui avait fait la guerre.

Le prince de Conti fut le premier qui rétablit le desordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était aussi lieutenant général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans ; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encore commandé en chef. Son frére le grand-prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la maison du roi, pour chasser un corps d'anglais qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du roi & les anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les fran-

français encouragés par cette foule de princes & de jeunes seigneurs qui combattaient autour du général, l'emportérent enfin; & quand les anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât.

Boufiers, depuis maréchal de france, accourait dans ce moment même de quelques lieuës du champ de bataille avec des dragons, & acheva la victoire. Le roi Guillaume aiant perdu environ sept mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué; & toûjours vaincu, mais toûjours à craindre, il tint encore la campagne. La victoire, duë à la valeur de tous ces jeunes princes & de la plus florissante noblesse du roïaume, fit à la cour, à paris, & dans les provinces, un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le duc, le prince de Conti, messieurs de Vendôme & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Leurs acclamations & la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de

dentelle, qu'on arrangeait avec assez de peine & de tems. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes portérent des ornemens faits sur ce modéle ; on les appella des *steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la steinkerque. Un jeune homme, qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par-tout autour des princes ; & on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Le même général, avec les mêmes princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi Guillaume par une marche de sept lieuës, & le battit à nerwinde. Nerwinde est un village près de la guette, à quelques lieuës de bruxelles. Guillaume eut le tems de se mettre en bataille. Luxembourg & les princes emportérent le village deux fois l'épée à la main, l'ennemi le reprenait, dès que Luxembourg tournait d'un autre côté ; enfin le général & les princes l'emportérent

térent une troisiéme fois, & la bataille fut gagnée. Peu de journées furent plus meurtriéres; il y eut environ vingt-mille morts, douze-mille des alliés & huit-mille français. C'est à cette occasion qu'on disait, qu'il fallait chanter plus de *de profundis*, que de *te deum*. 29 juillet 1693.

Toutes ces victoires produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliés, battus à fleurus, à steinkerque, à nerwinde, ne l'avaient jamais été d'une maniére complette. Le roi Guillaume fit toûjours de belles retraites; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrèr une autre, pour être le maître de la campagne. La cathédrale de paris était remplie des drapeaux ennemis. Le prince de Conti appellait le maréchal de Luxembourg, *le tapissier de notre-dame*. On ne parlait que de victoires. Cependant Louis XIV avait autrefois conquis la moitié de la hollande & de la flandre, toute la franche-comté, sans donnèr un seul combat; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les provinces-unies. On ne pouvait même faire le siége de bruxelles.

1 & 2 sept. 1692. Le maréchal de Lorges avait aussi, de son côté, gagné un grand combat près de spirebach: il avait même pris le vieux duc de Wirtemberg: il avait pénétré dans son païs; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. Monseigneur vint prendre une seconde fois & saccager heildelberg, que les ennemis avaient repris; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les impériaux.

Le maréchal de Catinat ne put, après sa victoire de stafarde & la conquête de la savoie, garantir le dauphiné d'une irruption de ce même duc de savoie; ni, après sa victoire de la marsaille, sauver l'importante ville de casal.

27 mai. 1694. En espagne, le maréchal de Noailles gagna aussi une bataille sur le bord du tèr. Il prit girone & quelques petites places: mais il n'avait qu'une armée faible; & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant barcelone. Les français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toûjours renaissante. Il commençait à devenir difficile en france de faire des re-

crites, encore plus de trouver de l'argent. La rigueur de la saison, qui dé- 1694. truisit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. On périssait de misére, au bruit des *te deum* & parmi les réjouissances. Cet esprit de confiance & de supériorité, l'ame des troupes françaises, diminuait déja un peu. Louis XIV cessa de paraître à leur tête. Louvois était mort : on était très-mé- 1691. content de Barbesieux son fils. Enfin la mort du maréchal de Luxembourg sous janv. qui les soldats se croiaient invincibles, 1695. sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la france.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaisseaux, retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale, avec laquelle les anglais voulurent brûler saint-malo, & qui échoua sans faire d'effet, dut son origine à l'industrie des français. Il y avait déja long-tems, qu'on avait hasardé de pareilles machines en europe. C'était l'art de faire partir les bombes, aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrain solide, que les juin. français avaient inventé ; & ce fut par 1694. & cet art que dieppe, le havre de grace, 1695.

saint-

saint-malo, dunkerque & calais, furent bombardés par les flotes anglaises. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons réguliéres & qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement au havre de grace furent écrasées & brûlées par les bombes; mais les fortifications du port furent renversées. C'est en ce sens, que la médaille frappée en hollande est vraie, quoique tant d'auteurs français se soient récriés sur sa fausseté. On lit dans l'éxergue en latin, *le port du havre brûlé & renversé, &c.* Cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée, ce qui eût été faux; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque tems après, la conquête de namur fut perdue. On avait en france prodigué des éloges à Louis XIV, pour l'avoir prise; & des railleries & des satires indécentes contre le roi Guillaume, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt-mille hommes. Guillaume s'en rendit maître, de

la

la même maniére qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encore plus forte, que n'avait été la sienne quand Louis XIV l'assiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications, que Vauban avait faites. La garnison française qui la défendit, était une armée; car dans le tems qu'il en forma l'investissement, le maréchal de Bouflers se jetta dans la place avec sept régimens de dragons. Ainsi namur était défenduë par seize-mille hommes, & prête à tout moment d'être secourue par près de cent mille. Le maréchal de Bouflers était un homme de beaucoup de mérite, un général actif & appliqué, un bon citoien, ne songeant qu'au bien du service, ne ménageant pas plus ses soins que sa vie.

Les mémoires du marquis de Feuquiéres lui reprochent plusieurs fautes, dans la défense de la place & de la citadelle; il lui en reproche encore dans la défense de lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'histoire de Louis XIV, ont copié servilement le marquis de Feuquiérès pour la guerre, ainsi que l'abbé de Choisi pour les anecdotes. Ils ne pouvaient pas sa-

voir que Feuquiéres, d'ailleurs excel-lent officier & connaiſſant la guerre par principes & par expérience, était un eſprit non moins chagrin qu'éclai-ré, l'ariſtarque des généraux, & quel-quefois le zoïle. Il altére des faits, pour avoir le plaiſir de cenſurer des fautes. Il ſe plaignait de tout le monde, & tout le monde ſe plaignait de lui. On diſait qu'il était le plus brave homme de l'eu-rope, parce qu'il dormait au milieu de cent-mille de ſes ennemis. Sa capacité n'aiant pas été récompenſée par le bâ-ton de maréchal de france; il emploia trop, contre ceux qui ſervaient l'état, des lumiéres qui euſſent été très-utiles, s'il eût eu l'eſprit auſſi conciliant, que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de Villeroi, plus de fautes & de plus eſſentielles, qu'à Bouflers. Villeroi, à la tête d'en-viron quatre-vingt-mille hommes, de-vait ſecourir namur : mais quand mê-me les maréchaux de Villeroi & de Bou-flers euſſent fait généralement tout ce qui ſe pouvait faire (ce qui eſt bien ra-re); il fallait, par la ſituation du ter-rain, que namur ne fût point ſecouruë & ſe rendît tôt ou tard. Les bords de

la méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrêté les secours du roi Guillaume, arrêtérent alors nécessairement ceux du maréchal de Villeroi.

Le maréchal de Boufiers, le comte de Guiscard gouverneur de la ville, le comte de Laumont du Châtelet commandant de l'infanterie, tous les officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les travaux sont bien conduits, & que la saison est favorable; on sait à-peu-près en combien de tems elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le roi Guillaume se rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtérent plus de tems qu'à Louis XIV.

Le roi, pendant qu'il perdait namur, fit bombarder bruxelles: vengeance inutile, qu'il prenait sur le roi d'espagne, de ses villes bombardées par les anglais. Tout cela faisait une guerre ruineuse & funeste aux deux partis. sept. 1695.

C'est, depuis deux siécles, un des effets

effets de l'induſtrie & de la fureur des hommes, que les deſolations de nos guerres ne ſe bornent pas à notre europe. Nous nous épuiſons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'aſie & de l'amérique. Les indiens, que nous avons obligés par force & par adreſſe à recevoir nos établiſſemens, & les américains dont nous avons enſanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger & pour ſe détruire enſuite eux-mêmes.

Les français n'avaient de colonies dans les grandes indes, que celle de pondichéri, formée par les ſoins de Colbert avec des dépenſes immenſes, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de pluſieurs années. Les hollandais s'en ſaiſirent aiſément, & ruinérent aux indes le commerce de la france à peine établi.

1695. Les anglais détruiſirent les plantations de la france à ſaint-domingue.
1696. Un armateur de breſt ravagea celles qu'ils avaient à gambie dans l'afrique. Les armateurs de ſaint-malo portérent

le

le fer & le feu à terre-neuve sur la côte orientale qu'ils possédent. Leur île de la jamaïque fut insultée par nos escadres, leurs vaisseaux pris & brûlés, leurs côtes saccagées.

Pointis chef d'escadre, à la tête de 1695. plusieurs vaisseaux du roi & de quelques corsaires de l'amérique, alla surprendre, auprès de la ligne, la ville de carthagéne, magazin & entrepôt des mai trésors que l'espagne tire du méxique. 1697. Le dommage qu'il y causa, fut estimé vingt-millions de nos livres, & le gain dix-millions. Il y a toûjours quelque chose à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrémes que causent ces expéditions glorieuses.

Les vaisseaux marchands de hollande & d'angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de france, & surtour de Dugué-Trouin, homme unique en son genre, auquel il ne manquait que de grandes flotes, pour avoir la réputation de Dragut ou de Barberousse. Les ennemis prenaient moins de vaisseaux marchands français, parce qu'il y en avait moins. La mort de Colbert & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le

Le résultat des expéditions de terre & de mèr, était donc le malheur universel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guerre Louis XIV était armé contre son neveu le roi d'espagne, contre l'électeur de baviére dont il avait donné la sœur à son fils le dauphin, contre l'électeur palatin dont il brûla les états après avoir marié Monsieur à la princesse palatine. Le roi Jacques fut chassé du trône par son gendre & par sa fille. Depuis même on a vû le duc de savoie ligué encore contre la france, où l'une de ses filles était dauphine, & contre l'espagne où l'autre était reine. La plûpart des guerres entre les princes chrétiens, sont des espéces de guerres civiles.

L'entreprise la plus criminelle de toute cette guerre, fut la seule véritablement heureuse. Guillaume réussit toûjours pleinement en angleterre & en irlande. Ailleurs les succès furent balancés. Quand j'appelle cette entreprise criminelle, je n'éxamine pas si la nation, après avoir répandu le sang du pére, avait tort ou raison de proscrire le fils, & de défendre sa religion & ses

droits;

droits : je dis seulement, que s'il y a quelque justice sur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du roi Jacques, de le chasser de sa maison.

CHAPITRE SEIZIÉME.

Paix de riswick : état de la france & de l'europe : mort & testament de Charles second, roi d'espagne.

LA france conservait encore sa supériorité sur tous ses ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la savoie & le palatinat. Elle faisait la guerre sur les frontiéres des autres. C'était un corps puissant & robuste, fatigué d'une longue résistance, & épuisé par ses victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a plusieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de salut que dans leur division ou dans la paix : Louis XIV obtint bientôt l'un & l'autre.

Victor-Amédée duc de savoie était celui de tous les princes, qui prenait le plûtôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagemens pour ses intérêts.

térêts. Ce fut à lui que la cour de france s'adressa. Le comte de Tessé, depuis maréchal de france, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des négociateurs, agit d'abord sourdement à turin. Le maréchal de Catinat, aussi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas nécessaire de deux hommes habiles, pour déterminer le duc de savoie à recevoir ses avantages. On lui rendait son païs : on lui donnait de l'argent : on proposait le mariage du jeune duc de bourgogne, fils de monseigneur héritier de la couronne de france, avec sa fille. On fut bientôt d'accord : le duc & Catinat conclûrent le traité à notre-dame de lorette, où ils allérent sous prétexte d'un pé-
juill. 1696. lerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. Le pape (c'était alors Innocent XII) entrait ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'italie, & des invasions des français, & des taxes continuelles que l'empereur exigeait pour paier ses armées. On voulait que les impériaux laissassent l'italie neutre. Le duc de savoie s'engageait par le
traité

gnité à obtenir cette neutralité. L'empereur répondit d'abord par des refus ; car la cour de vienne ne se déterminait guére qu'à l'extrémité. Alors le duc de savoie joignit ses troupes à l'armée française. Ce prince devint en moins d'un mois, de généralissime de l'empereur, généralissime de Louis XIV. On amena sa fille en france, pour épousér à onze ans le duc de bourgogne qui en avait treize. Après la défection du duc de savoie, il arriva, comme à la paix de nimégue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'empereur accepta d'abord la neutralité d'italie. Les hollandais proposérent le château de riswick près de la haie, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le roi avait sur pied, servirent à hâter les conclusions. Quatre-vingt-mille hommes étaient en flandre sous Villeroi. Le maréchal de Choiseul en avait quarante-mille sur les bords du rhin. Catinat en avait encore autant en piémont. Le duc de Vendôme, parvenu enfin au généralat, après avoir passé par tous les dégrés depuis celui de garde du roi comme un soldat de fortune, commandait en catalogne, où il

août 1697. il gagna un combat, & où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La cour de rome offrit encore son arbitrage, & fut refusée comme à nimégue. Le roi de suéde Charles

sept. oct. 1697. XI fut le médiateur. Enfin la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de Louis XIV; mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui étonnérent également les français & les alliés. On a crû longtems que cette paix avait été préparée par la plus profonde politique.

On prétendait que le grand projet du roi de france était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie de son grand-pére & du grand-pére de son fils, dans l'autre branche de la maison d'autriche. Il espérait, disait-on, que la maison de bourbon en arracherait au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entiére. Les renonciations autentiques de la femme & de la mére de Louis XIV ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles de-

devaient anéantir. Dans ce dessein qui aggrandissait ou la france ou la maison de bourbon, il était nécessaire de montrer quelque modération à l'europe, pour ne pas effaroucher tant de puissances toûjours soupçonneuses. La paix donnait le tems de se faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait besoin, & de laisser former dans l'état de nouvelles milices. Il fallait céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

On pensa que c'étaient là les motifs secrets de cette paix de riswick qui en effet procura par l'événement le trône d'espagne au petit-fils de Louis XIV. Cette idée si vraisemblable n'est pas vraie ; ni Louis XIV ni son ministre n'eurent ces vuës qui semblaient devoir se présenter à eux. C'est un grand éxemple de cet enchaînement de révolutions de ce monde, qui entraînent les hommes par lesquels elles semblent conduites. L'intérêt visible de posséder bientôt l'espagne ou une partie de cette monarchie, n'influa en rien dans la paix de riswick. Le marquis de Torci en fait l'aveu dans ses mémoires ma-

nuſcrits. On fit la paix par laſſitude de la guerre, & cette guerre avait été preſque ſans objet; du moins elle n'avait été du côté des alliés que le deſſein vague d'abaiſſer la grandeur de Louis XIV, & dans ce monarque que la ſuite de cette même grandeur qui n'avait pas voulu plier. Le roi Guillaume avait entraîné dans ſa cauſe l'empereur, l'empire, l'eſpagne, les provinces-unies, la ſavoie. Louis XIV s'était vû trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'europe avait été ravagée, parce que le roi de france avait uſé avec trop de hauteur de ſes avantages après la paix de nimégue. C'était contre ſa perſonne qu'on s'était ligué plutôt que contre la france. Le roi croiait avoir mis en ſureté la gloire que donnent les armes : il voulut avoir celle de la modération : & l'épuiſement qui ſe faiſait ſentir dans les finances ne lui rendit pas cette modération difficile.

Les affaires politiques ſe traitaient dans le conſeil : les réſolutions s'y prenaient; le marquis de Torci encore jeune n'était chargé que de l'éxécution. Tout le conſeil voulait la paix. Le duc de Beauvilliers, ſurtout, y repréſentait avec

avec force la misére des peuples. Madame de Maintenon en était touchée : le roi n'y était pas insensible. Cette misére faisait d'autant plus d'impression qu'on tombait de cet état florissant, où le ministre Colbert avait mis le roiaume. Les grands établissemens en tout genre avaient prodigieusement coûté, & l'œconomie ne réparait pas le dérangement de ces dépenses forcées. Ce mal intérieur étonnait parce qu'on ne l'avait jamais senti depuis que Louis XIV gouvernait par lui-même. Voilà les causes de la paix de riswick. Des sentimens vertueux y influérent certainement. Ceux qui pensent que les rois & leurs ministres sacrifient sans cesse & sans mesure à l'ambition, ne se trompent pas moins, que celui qui penserait qu'ils sacrifient toûjours au bonheur du monde.

Le roi rendit donc aux espagnols tout ce qu'il leur avait pris vers les pirénées, & ce qu'il venait de leur prendre en flandre dans cette derniére guerre ; luxembourg, mons, ath, courtrai. Il reconnut, pour roi légitime d'angleterre, le roi Guillaume, traité jusqu'alors de prince d'Orange, d'usurpateur,

& de tyran. Il promit de ne donnèr aucun ſecours à ſes ennemis. Le roi Jacques, dont le nom fut omis dans le traité, reſta dans ſaint-germain, avec le nom inutile de roi, & des penſions de Louis XIV. Il ne fit plus que des manifeſtes; ſacrifié par ſon protecteur à la néceſſité, & déja oublié de l'europe.

Les jugemens rendus par les chambres de briſac & de mètz contre tant de ſouverains, & les réunions faites à l'alſace, monumens d'une puiſſance & d'une fierté dangereuſe, furent abolis; & les baillages juridiquement ſaiſis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces déſiſtemens, on reſtitua à l'empire fribourg, briſac, kelh, philipsbourg. On ſe ſoumit à raſer les fortereſſes de ſtrasbourg ſur le rhin, le fort-louis, trarbach, le mont-roial; ouvrages où Vauban avait épuiſé ſon art, & le roi ſes finances. On fut étonné dans l'europe, & indigné en france, que Louis XIV eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. Harlai, Créci & Calliéres, qui avaient ſigné cette paix, n'oſaient ſe montrer, ni à la cour, ni à la ville; on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait

fait un seul pas qui n'eût été ordonné par le ministére. La cour de Louis XIV leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la france, & depuis on les loua d'avoir préparé par ce traité la succession à la monarchie espagnole. Mais ils ne méritérent ni les critiques ni les louanges.

Ce fut enfin par cette paix, que la france rendit la lorraine à la maison qui la possédait depuis sept cens années. Le duc Charles V, appui de l'empire & vainqueur des turcs, était mort. Son fils Léopold prit, à la paix de riswick, possession de sa souveraineté; dépouillé à la vérité de ses droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à sa capitale: mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets; droit, dont jamais aucun prince n'a si bien usé que lui.

Il est à souhaiter, que la derniére postérité apprenne, qu'un des plus petits souverains de l'europe, a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la lorraine desolée & deserte: il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toûjours en paix, pendant que

le reste de l'europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toûjours bien avec la france, & d'être aimé dans l'empire; tenant heureusement ce juste milieu, qu'un prince sans pouvoir n'a presque jamais pû garder entre deux grandes puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance, qu'ils ne connaissaient plus. Sa noblesse, réduite à la derniére misére, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voiait-il la maison d'un gentil-homme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens: il paiait leurs dettes; il mariait leurs filles; il prodiguait des présens, avec cet art de donner, qui est encor au-dessus des bienfaits; il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince & la politesse d'un ami. Les arts en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des états. Sa cour était formée sur le modéle de celle de france. On ne croiait presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de versailles à lunéville. A l'éxemple de Louis XIV, il faisait fleurir les belles-lettres. Il a établi dans lunéville une espéce d'université sans pédantisme, où la jeune

jeune noblesse d'allemagne venait se former. On y apprenait de véritables sciences, dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens jusque dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout son régne, il ne s'est occupé que du soin de procurèr à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances & des plaisirs. *Je quitterais demain ma souveraineté*, disait-il, *si je ne pouvais faire du bien.* Aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé; & j'ai vu, longtems après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé, en mourant, son éxemple à suivre aux plus grands rois; & il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'empire.

Dans le tems que Louis XIV ménageait la paix de riswick qui devait lui valoir la succession d'espagne, la couronne de pologne vint à vaquer. C'était la seule couronne roiale qui fût alors élective au monde. Citoiens & étrangers peuvent y prétendre. Il faut deux choses pour y parvenir; ou un mé-

mérite aſſez éclatant & aſſez ſoûtenu par les intrigues pour entraîner les ſuffrages (comme il était arrivé à Jean Sobieski dernier roi); ou bien des tréſors aſſez grands pour acheter ce roiaume, qui eſt preſque toûjours à l'enchére.

L'abbé de Polignac, depuis cardinal, eut d'abord l'habileté de diſpoſer les ſuffrages en faveur de ce prince de Conti, connu par les actions de valeur, qu'il avait faites à ſteinkerque & à nerwinde. Il n'avait jamais commandé en chef; il n'entrait point dans les conſeils du roi; monſieur le duc avait autant de réputation que lui à la guerre; monſieur de Vendôme en avait davantage: cependant ſa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire & de ſe faire valoir, que jamais on ne poſſéda mieux que lui. Polignac, qui avait celui de perſuader, détermina d'abord les eſprits en ſa faveur. Il balança, avec de l'éloquence & des promeſſes, l'argent qu'Auguſte
27 Juin 1697. électeur de ſaxe prodiguait. Le prince de Conti fut élu roi par le plus grand parti, & proclamé par le primat du roiaume. Auguſte fut élu deux heures

après,

après, par un parti beaucoup moins nombreux : mais il était prince souverain & puissant ; il avait des troupes prêtes sur les frontiéres de pologne. Le prince de Conti était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir ; il n'avait pour lui, que son nom & le cardinal de Polignac. Il fallait, ou que Louis XIV l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât dequoi l'emporter sur son rival. Le ministére français passa pour en avoir fait trop, en envoiant le prince de Conti ; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de dantzig. Le ministére français s'est quelquefois conduit avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de Conti ne fut pas seulement reçu à dantzig. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du pape, celles de l'empereur, l'argent & les troupes de saxe, assûraient déja la couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La france eut la mortification de faire voir, qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de pologne.

 Cette

Cette disgrace du prince de Conti ne troubla point la paix du nord entre les chrétiens. Le midi de l'europe fut tranquille bientôt après par la paix de riswick. Il ne restait plus de guerre que celle que les turcs faisaient à l'allemagne, à la pologne, à venise & à la russie. Les chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entre eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La ba-
1697. taille de zanta, où le prince Eugéne battit le grand-seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-visir, de dix-sept bachas, & de plus de vingt mille turcs, abaïssa l'orgueil ottoman, & procura la paix de carlowitz, où les turcs reçurent la loi. Les vénitiens eu-
1699. rent la morée, les moscovites asoph, les polonais caminiek, l'empereur la transilvanie. La chrétienté fut alors tranquille & heureuse, on n'entendait parler de guerre, ni en asie, ni en afrique. Toute la terre était en paix vers les deux derniéres années du dix-septiéme siécle, époque singulière & d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencérent bientôt. Le nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus

fin-

ſinguliers qui fuſſent ſur la terre. L'un était le czar Pierre Aléxiovitz, empereur de ruſſie; & l'autre le jeune Charles XII, roi de ſuéde. Le czar Pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plûtôt le fondateur de ſon empire. Charles XII plus vertueux que le czar, & cependant moins utile à ſes ſujets, fait pour commander à des ſoldats & non à des peuples, a été le premier des héros de ſon tems; mais il eſt mort avec la réputation d'un roi imprudent. La deſolation du nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû ſon origine à la politique ambitieuſe du czar, du roi de danemarck, & du roi de pologne, qui voulurent profiter de la jeuneſſe de Charles XII, pour lui ravir une partie de ſes états. Le roi Charles, à l'âge de ſeize ans, les vainquit 1700.
tous trois. Il fut la terreur du nord, & paſſa déja pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encor toute leur éducation. Il fut neuf ans le roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'europe ont

eu une autre origine. Il s'agiſſait de recüeillir les dépouilles du roi d'eſpagne, dont la mort s'approchait. Les puiſſances qui dévoraient déja en idée cette ſucceſſion immenſe, faiſaient ce que nous voions ſouvent dans la maladie d'un riche vieillard ſans enfans : ſa femme, ſes parens, des prêtres, des officiers prépoſés pour recevoir les derniéres volontés des mourans, l'aſſiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable. Quelques héritiers conſentent à partager ſes dépouilles ; d'autres s'apprêtent à les diſputer.

Louis XIV & l'empereur Léopold étaient au même dégré : tous deux petits-fils de Philippe III ; tous deux avaient épouſé des filles de Philippe IV : ainſi *monſeigneur* fils du roi, & Joſeph roi des romains, fils de l'empereur, étaient encor doublement au même dégré. Le droit d'aîneſſe était dans la maiſon de france, puiſque le roi & monſeigneur avaient les aînées pour méres : mais la maiſon de l'empereur comptait pour ſes droits, premiérement les renonciations autentiques & ratifiées de Louis XIII & de Louis XIV à la couronne d'eſpagne ; enſuite le nom d'au-

triche,

triche ; le sang de Maximilien, dont Léopold & Charles II descendaient ; l'union presque toujours constante des deux branches autrichiennes ; la haine encor plus constante de ces deux branches contre les bourbons ; l'aversion, que la nation espagnole avait alors pour la nation française ; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le conseil d'espagne.

Non seulement ces deux concurrens se craignaient mutuellement, mais ils avaient encor l'europe à craindre. Les puissances, & surtout l'angleterre & la hollande, dont l'intérêt est de tenir la balance entre les souverains, ne pouvaient souffrir que la même tête pût portèr avec la couronne d'espagne, ou celle de l'empire, ou celle de france. Guillaume, roi d'angleterre, imagina de faire, du vivant même du roi Charles II, un partage de la monarchie espagnole, & d'en donner la principale partie à un prince qui ne serait ni du sang de bourbon, ni du sang d'autriche. Il y avait un jeune prince de baviére, enfant de huit ans, descendant d'une fille cadette de Philippe IV, femme de l'empereur Léopold. Une fille de ce

Léo-

Léopold & de cette cadette, mariée à l'électeur de baviére Maximilien, avait été mére de cet enfant. Ce fut sur lui qu'on jetta les yeux. Le roi de france y consentit; il donnait à son fils *monseigneur* par ce partage, la sicile, naples, la province de guipuscoa, & beaucoup de villes. L'archiduc Charles devait avoir milan. Tout le reste de la monarchie était abandonné à ce jeune prince de baviére, qui de longtems ne serait à craindre. La france, l'angle-
11 oct. 1698. terre & la hollande firent ce traité. La france croiait gagner des états; l'angleterre & la hollande croiaient affermir le repos d'une partie de l'europe; toute cette politique fut vaine. Le roi moribond, apprenant qu'on déchirait sa monarchie de son vivant, fut indigné. On s'attendait, qu'à cette nouvelle, il déclarerait pour son successeur, ou l'empereur, ou un fils de l'empereur; qu'il lui donnerait cette récompense, de n'avoir point trempé dans ce partage; que la grandeur & l'intérêt de la maison d'autriche lui dic-
nov. 1698. teraient un testament. Il en fit un en effet; mais il déclara ce même prince de baviére unique héritier de tous ses états.

états. La nation espagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de sa monarchie, applaudissait à cette disposition. La paix semblait devoir en être le fruit. Cette espérance fut encore aussi vaine que le traité de partage. Le février prince de baviére, désigné roi, mou- 1598. rut à bruxelles.

On accusa injustement de cette mort précipitée la maison d'autriche, sur cette seule vraisemblance, que ceux-là commettent le crime, à qui le crime est utile. Alors recommencérent les intrigues à la cour de madrid, à vienne, à versailles, à londres, à la haie, & à rome.

Louis XIV, le roi Guillaume & les états-généraux, disposérent encore une fois en idée de la monarchie espagnole. Ils assignaient à l'archiduc Charles, fils puîné de l'empereur, la part qu'ils mars avaient auparavant donnée à l'enfant 1700. qui venait de mourir.

On donnait milan au duc de lorraine; & la lorraine, si souvent envahie & si souvent rendue par la france, devait y être annéxée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes pour le tra-

verser

verser ou pour le soûtenir, fut tout aussi inutile que le premier. L'europe fut encore trompée dans son attente, comme il arrive presque toûjours.

L'empereur, à qui l'on proposait ce traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le roi de france, qui en avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude.

Alors le roi d'espagne, qui se voiait mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses états à l'archiduc Charles, neveu de sa femme, second fils de l'empereur Léopold. Il n'osait les laissèr au fils aîné; tant le sistéme de l'équilibre prévalait dans les esprits, & tant il était sûr que la crainte de voir l'espagne, les indes, l'empire, la hongrie, la bohéme, la lombardie, dans les mêmes mains, armerait le reste de l'europe. Il demandait que l'empereur Léopold envoiât son second fils Charles à madrid, à la tête de dix-mille hommes; mais ni la france, ni l'angleterre, ni la hollande, ni l'italie, ne l'auraient alors souffert: toutes voulaient le partage. L'empereur ne voulait point envoier son fils seul à la mer-
ci

ci du conseil d'espagne, & ne pouvait y faire passer dix-mille hommes. Il voulait seulement faire marcher des troupes en italie, pour s'assurer de cette partie des états de la monarchie autrichienne-espagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires legéres. On disputa, on s'aigrit : la fierté allemande révoltait la hauteur castillane. La comtesse de Perlipz, qui gouvernait la femme du roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagnèr à madrid ; & le conseil de vienne les éloignait encor davantage par ses hauteurs.

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'empereur Charles VI, appellait toûjours les espagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les princes doivent peser leurs paroles. Un évêque de lérida ambassadeur de madrid à vienne, mécontent des allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'autriche, que l'archiduc n'en avait prononcées contre les espagnols. « Les

» minis-

» miniſtres de Léopold, écrivait-il, ont
» l'eſprit fait comme les cornes des
» chévres de mon païs, petit, dur &
» tortu ». Cette lettre devint publique. L'évêque de lérida fut rappellé, & à ſon retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'averſion des eſpagnols contre les allemans.

Autant le parti autrichien révoltait la cour de madrid, autant le marquis depuis maréchal duc d'Harcourt ambaſſadeur de france ſe conciliait tous les cœurs par la profuſion de ſa magnificence, par ſa dextérité, & par le grand art de plaire. Il fut le premier qui fit changer en bienveillance cette antipathie que la nation eſpagnole nourriſſait contre la françaiſe depuis Ferdinand le catholique; & ſa prudence prépara les tems où la france & l'eſpagne ont renoué les anciens nœuds qui les avaient unis depuis Ferdinand *de couronne à couronne, de peuple à peuple, & d'homme à homme.* Il accoûtuma la cour eſpagnole à aimer la maiſon de france, ſes miniſtres à ne plus s'effraier des renonciations de Marie Thérèſe & d'Anne d'autriche, & Charles ſecond lui même à balancer entre ſa propre maiſon

son & celle de bourbon. Il fut ainsi le premier mobile de la plus grande révolution dans le gouvernement & dans les esprits. Cependant ce changement était encore éloigné.

L'empereur priait, menaçait. Le roi de france représentait ses droits, mais sans oser demander pour un de ses petits-fils la succession entiére.

On ne savait encore quel parti prendre dans le conseil de madrid; & Charles second approchait du tombeau, plus incertain que jamais. L'empereur Léopold piqué rappella son ambassadeur le comte de Harac; mais bientôt après il le renvoia à madrid, & les espérances en faveur de la maison d'autriche se rétablirent. Le roi d'espagne écrivit à l'empereur, qu'il choisirait l'archiduc pour son successeur. Alors le roi de france, menaçant à son tour, assembla une armée vers les frontiéres d'espagne, & ce même marquis d'Harcourt fut rappellé de son ambassade pour commander cette armée. Il ne resta à madrid que le secrétaire de l'ambassade, qui fut chargé des affaires, & qui eut ensuite le titre d'envoié. Ainsi le roi moribond menacé tour à

tour par ceux qui prétendaient à sa succession, voiant que le jour de sa mort serait celui de la guerre, que ses états allaient être déchirés, tendait à sa fin sans consolation, sans résolution, & au milieu des inquiétudes.

Dans cette crise violente le cardinal Portocarrero, archévêque de tolède, le comte de Monterey, & d'autres grands d'espagne voulurent sauver la patrie. Ils se réunirent pour prévenir le démembrement de la monarchie. Leur haine contre le gouvernement allemand fortifia dans leurs esprits la raison d'état, & servit la cour de france sans qu'elle le sût. Ils persuadérent à Charles second de préférer un petit-fils de Louis XIV à un prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solennelles de la mére & de la femme de Louis XIV à la couronne d'espagne, puisqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les aînés de leurs descendans de réunir sous leur domination les deux roiaumes, & qu'on ne choisissait point un aîné. C'était en même tems rendre justice aux droits du sang; c'était conserver la monarchie

chie espagnole sans partage. Le roi scrupuleux, fit consulter des théologiens, qui furent de l'avis de son conseil ; ensuite tout malade qu'il était, il écrivit de sa main au pape Innnocent XII, & lui fit la même consultation.

Le pape, qui croiait voir dans l'affaiblissement de la maison d'autriche la liberté de l'italie, écrivit au roi : « que les loix d'espa-» gne & le bien de la chrétienté » exigeaient de lui qu'il donnât la » préférence à la maison de fran-» ce ». La lettre du pape était du 16 juillet 1700. Il traita ce cas de conscience d'un souverain, comme une affaire d'état, tandis que le roi d'espagne faisait de cette grande affaire d'état, un cas de conscience.

Louis XIV en fut informé : c'est toute la part que le cabinet de versailles eut à cet événement. On n'avait pas même alors d'ambassadeur à madrid ; & le maréchal d'Harcourt avait été rappellé depuis six mois de cette cour ; parce que le

 trai-

traité de partage, que la france voulait soûtenir par les armes, n'y rendait plus son ministére agréable.

Toute l'europe a pensé que le testament de Charles second avait été dicté à versailles. Le roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son royaume, les vœux de ses sujets, & même leurs craintes; car le roi de france faisait avancer des troupes sur la frontiére: c'était même le maréchal d'Harcourt qui les devait commander. Rien n'est plus vrai, que la réputation de Louis XIV, & l'idée de sa puissance, furent les seuls négociateurs qui opérérent cette révolution.

Charles d'autriche, après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de france, languit encore un mois, & acheva enfin à
1 oct. 1700. l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire que quelques mois avant sa mort, ce monarque fit ouvrir à l'escurial les tombeaux de son pére, de sa mére

mére & de sa premiére femme, Marie-Louise d'Orléans, dont il était soupçonné d'avoir permis l'empoisonnement. * Il baisa ce qui restait de ces cadavres; soit qu'en cela il suivît l'exemple de quelques anciens rois d'espagne; soit qu'il voulût s'accoûtumèr aux horreurs de la mort; soit qu'une secrette superstition lui fit croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la sienne.

Son testament fut si secret, que le comte de Harac, ambassadeur de l'empereur, se flattait encore que l'archiduc était reconnu successeur. Il attendit long-tems l'issuë d'un grand conseil, qui se tint immédiatement après la mort du roi. Le duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts: l'ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'archiduc ne fût roi; quand le duc d'Abrantes lui dit en l'embrassant, *vengo ad despedir me de la casa de austria. Je viens prendre congé de la maison d'autriche.*

Ainsi, après deux-cens ans de guerres & de négociations pour quelques fron-

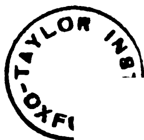
* Voiez le chapitre des anecdotes.

frontiéres des états espagnols, la maison de france eut d'un trait de plume la monarchie entiére, sans traités, sans intrigues, & sans même avoir eû l'espérance de cette succession. On s'est cru obligé de faire connaître la simple vérité d'un fait jusqu'à présent obscurci par tant de ministres & d'historiens, séduits par leurs préjugés & par les apparences qui séduisent presque toûjours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'Harcourt, & des ministres espagnols gagnés pour parvenir à ce testament, est au rang des mensonges politiques, & des erreurs populaires. Le marquis de Torci, qui gouvernait alors les affaires étrangéres en france, a rendu un témoignage autentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de sa main. Mais le roi d'espagne, en choisissant pour son héritier le petit-fils d'un roi si long-tems son ennemi, pensait toûjours aux suites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'anjou, petit-fils de Louis XIV, n'était appellé à la succession d'espagne, que parce qu'il ne devait pas espérer celle de france; & le même testament,

tament, qui au défaut des puînés du ſang de Louis XIV, rappellait l'archiduc Charles (depuis l'empereur Charles VI), portait expreſſément que l'empire & l'eſpagne ne ſeraient jamais réunis ſous un même ſouverain.

Louis XIV pouvait s'en tenir encore au traité de partage, qui était un gain pour la france. Il pouvait accepter le teſtament qui était un avantage pour ſa maiſon. Il eſt certain que la matiére fut miſe en délibération dans un conſeil extraordinaire. Le chancelier de Pontchartrain & le duc de Beauvilliers furent d'avis de s'en tenir au traité. Ils voiaient les dangers d'une nouvelle guerre à ſoûtenir. Louis les voiait auſſi; mais il était accoûtumé à ne les pas craindre. Il accepta le teſtament; & rencontrant, au ſortir du conſeil, les princeſſes de Conti avec madame la ducheſſe : *eh bien*, leur dit-il en ſouriant, *quel parti prendriez-vous ?* Puis ſans attendre leur réponſe : *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je ſai bien que je ſerai blâmé.*

Les actions des rois, tout flattés qu'ils ſont, éprouvent toûjours tant de critiques, que le roi d'angleterre lui-



même essuia des reproches dans son parlement; & ses ministres furent poursuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les anglais, qui raisonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'esprit de parti éteint quelquefois la raison, criaient à la fois, & contre Guillaume qui avait fait le traité, & contre Louis XIV qui le rompait.

L'europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'espagne soûmise à la france, dont elle avait été trois-cens ans la rivale. Louis XIV semblait le monarque le plus heureux & le plus puissant de la terre. Il se voiait à soixante & deux ans, entouré d'une nombreuse postérité; un de ses petits-fils allait gouverner sous ses ordres l'espagne, l'amérique, la moitié de l'italie, & les païs-bas. L'empereur n'osait encore que se plaindre.

Le roi Guillaume, à l'âge de cinquante & deux ans devenu infirme & faible, ne paraissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le consentement de son parlement, pour faire la guerre; & Louis avait fait passer de l'argent en angleterre, avec lequel il

espérait disposer de plusieurs voix de ce parlement. Guillaume & la hollande, n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent à Philippe v comme au roi légitime d'espagne. Louis xiv était assuré de l'électeur de bavière, pére du jeune prince qui était mort désigné roi. Cet électeur, gouverneur des païs-bas au nom du dernier roi Charles II, assurait tout d'un coup à Philippe v la possession de la flandre, & ouvrait dans son électorat le chemin de vienne aux armées françaises, en cas que l'empereur osât faire la guerre. L'électeur de cologne, frére de l'électeur de baviére, était aussi intimement lié à la france que son frére; & ces deux princes semblaient avoir raison, le parti de la maison de bourbon étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de savoie, déja beau-pére du duc de bourgogne, allait l'être encore du roi d'espagne; il devait commander les armées françaises en italie. On ne s'attendait pas que le pére de la duchesse de bourgogne & de la reine d'espagne, dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Février 1701.

Le duc de mantoue, vendu à la fran-

ce par son ministre, se vendit aussi lui-même, & reçut garnison française dans mantouë. Le milanais reconnut le petit-fils de Louis XIV sans balancer. Le portugal même, ennemi naturel de l'espagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de lisbonne à anvers, & du danube à naples, tout paraissait être aux bourbons. Le roi était si fièr de sa prospérité, qu'en parlant au duc de la Rochefoucault au sujet des propositions que l'empereur lui faisait alors, il se servit de ces termes : *vous les trouverez encore plus insolentes qu'on ne vous l'a dit.*

Le roi Guillaume, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV, promit à l'empereur d'armer pour lui l'angleterre & la hollande : il mit encore le danemarck dans ses intérêts : enfin il signa à la haie la ligue déja tramée contre la maison de france. Mais
sept. 1701. le roi s'en étonna peu ; & comptant sur les divisions que son argent devait jetter dans le parlement anglais, & plus encore sur les forces réunies de la france & de l'espagne, il sembla mépriser ses ennemis.

16 sept. 1701. Jacques mourut alors à saint-germain. Louis pouvait accorder ce qui

paraissait

paraiſſait être de la bienſéance & de la politique, en ne ſe hâtant pas de reconnaître le prince de Galles pour roi d'angleterre, d'écoſſe & d'irlande, après avoir reconnu Guillaume par le traité de riswick. Un pur ſentiment de générosité le porta d'abord à donner au fils du roi Jacques la conſolation d'un honneur & d'un titre que ſon malheureux pére avait eû juſqu'à ſa mort, & que ce traité de riſwick ne lui ôtait pas. Toutes les têtes du conſeil furent d'une opinion contraire. Le duc de Beauvilliers ſur-tout fit voir avec une éloquence forte tous les fléaux de la guerre, qui devaient être le fruit de cette magnanimité dangereuſe. Il était gouverneur du duc de Bourgogne, & penſait en tout comme le précepteur de ce prince, ce célébre archevêque de cambrai, ſi connu par ſes maximes humaines de gouvernement, & par la préférence qu'il donnait aux intérêts des peuples ſur la grandeur des rois. Le marquis de Torci appuia par des principes de politique ce que le duc de Beauvilliers avait dit comme citoien. Il repréſenta qu'il ne convenait pas d'irriter la nation anglaiſe par une démar-

 che

che précipitée. Louis ſe rendit à l'avis unanime de ſon conſeil ; & il fut réſolu de ne point reconnaître le fils de Jacques ſecond pour roi. Le jour même Marie de Modéne, veuve de Jacques, vient parler à Louis XIV dans l'appartement de madame de Maintenon. Elle le conjure en larmes de ne point faire à ſon fils, à elle, à la mémoire d'un roi qu'il a protégé, l'outrage de refuſer un titre, ſeul reſte de tant de grandeurs : on a toûjours rendu à ſon fils les honneurs d'un prince de Galles : on le doit donc traiter en roi après la mort de ſon pére : le roi Guillaume ne peut s'en plaindre pourvû qu'on le laiſſe jouir de ſon uſurpation. Elle fortifie ces raiſons par l'intérêt de la gloire de Louis XIV ; qu'il reconnaiſſe ou non le fils de Jacques ſecond, les anglais ne prendront pas moins parti contre la france, & il aura ſeulement la douleur d'avoir ſacrifié la grandeur de ſes ſentimens à des ménagemens inutiles. Ces repréſentations & ces larmes furent appuiées par madame de Maintenon. Le roi revint à ſon premier ſentiment, & à la gloire de ſoûtenir autant qu'il pouvait des rois

rois opprimés. Enfin Jacques trois fut reconnu le même jour qu'il avait été arrêté dans le conseil qu'on ne le reconnaîtrait pas.

Le marquis de Torci a fait souvent l'aveu de cette anecdote singuliére. Il ne l'a pas insérée dans ses mémoires manuscrits, parcequ'il pensait (disait-il) qu'il n'était pas honorable à son maître que deux femmes lui eussent fait changer une résolution prise dans son conseil. Quelques anglais m'ont dit que peut-être sans cette démarche le parlement anglais n'eut point pris de parti entre les maisons de bourbon & d'autriche; mais que reconnaître ainsi pour leur roi un prince proscrit par eux, leur parut une injure à la nation, & un despotisme qu'on voulait éxercer dans l'europe. Cet esprit de liberté qui régnait en angleterre, nourri par la haine du pouvoir de Louis XIV, disposa la nation à donner tous les subsides que demandait Guillaume.

Il paraît plus vraisemblable que l'angleterre se serait toûjours déclarée contre Louis XIV, quand même il eût refusé le vain titre de roi au fils de Jacques second. La monarchie d'espa-

gne entre les mains de ſon petit-fils, ſemblait devoir armer néceſſairement contre lui les puiſſances maritimes. Quelques membres du parlement gagnés, n'auraient pas arrêté le torrent de la nation. C'eſt un problême à réſoudre, ſi madame de Maintenon ne penſa pas mieux que tout le conſeil, & ſi Louis XIV n'eut pas raiſon de laiſſer agir la hauteur & la ſenſibilité de ſon ame.

L'empereur Léopold commença d'abord cette guerre en italie, dès le printems de l'année 1701. L'italie a toûjours été le païs le plus cher à l'ambition des empereurs. C'était celui où ſes armes pouvaient le plus aiſément pénétrer par le tirol & par l'état de veniſe; car veniſe, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maiſon d'autriche, que pour celle de france. Obligée d'ailleurs par des traités de donner paſſage aux troupes allemandes, elle accompliſſait ces traités ſans peine.

L'empereur, pour attaquer Louis XIV du côté de l'allemagne, attendait que le corps germanique ſe fût ébranlé en ſa faveur. Il avait des intelligences

&

& un parti en espagne : mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, si l'un des fils de l'empereur ne se présentait pour les recueillir ; & ce fils de l'empereur ne pouvait s'y rendre, qu'à l'aide des flotes d'angleterre & de hollande. Le roi Guillaume hâtait les préparatifs. Son esprit, plus agissant que jamais dans un corps sans force & presque sans vie, remuait tout, moins pour servir la maison d'autriche, que pour abaisser Louis XIV.

Il devait au commencent de 1702 se mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce dessein. Une chûte de cheval acheva de déranger ses organes affaiblis ; une petite fiévre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que des prêtres anglais, qui étaient auprès de son lit, lui dirent sur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude que celle que lui donnaient les affaires de l'europe. 19 mars 1702.

Il laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire ; & d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toûjours mesuré dans sa conduite, & jamais vif que dans un jour

de combat, il ne régna paiſiblement en angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être abſolu. On l'appellait, comme on ſait, le ſtathouder des anglais, & le roi des hollandais. Il ſavait toutes les langues de l'europe, & n'en parlait aucune avec agrément, aiant beaucoup plus de réflexion dans l'eſprit que d'imagination. Il affectait de fuir les éloges & les flatteries, peut-être parce que Louis XIV ſemblait trop les aimer. Sa gloire fut d'un autre genre que celle du monarque français. Ceux qui eſtiment plus l'avantage d'avoir acquis un roiaume ſans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu ſans être aimé, d'avoir gouverné deſpotiquement la hollande ſans la ſubjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'europe, d'avoir eû les reſſources d'un général & la valeur d'un ſoldat, de n'avoir jamais perſécuté perſonne pour la religion, d'avoir mépriſé toutes les ſuperſtitions des hommes, d'avoir été ſimple & modeſte dans ſes mœurs; ceux-là ſans doute donneront le nom de grand à Guillaume plûtôt qu'à Louis. Ceux qui ſont plus touchés des plaiſirs d'une cour brillante,

brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zéle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des ministres & des généraux ont ajoûté des provinces à la france sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vû un seul état résistèr à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de france qui sait donner l'espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-pére; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques; ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

A Guillaume trois succéda la princesse Anne, fille du roi Jacques & de la fille d'Hide avocat devenu chancelier, & l'un des grands hommes de l'angleterre. Elle était mariée au prince de danemarck, qui ne fut que son premier sujet. Dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du roi Guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étaient les voeux de la nation. Un roi fait ailleurs entrèr aveu-

glément ſes peuples dans toutes ſes vuës; mais à londres un roi doit entrer dans celles de ſon peuple.

Ces diſpoſitions de l'angleterre & de la hollande, pour mettre, s'il ſe pouvait, ſur le trône d'eſpagne l'archiduc Charles fils de l'empereur, ou du moins pour réſiſtèr aux bourbons, méritent peut-être l'attention de tous les ſiécles. La hollande devait pour ſa part entretenir cent deux milles hommes de troupes, ſoit dans les garniſons ſoit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vaſte monarchie eſpagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de marchands, preſque toute ſubjuguée en deux mois trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'eſpagne, de naples, de la flandre, du pérou, & du méxique. L'angleterre promettait quarante mille hommes. Il arrive dans toutes les alliances que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'angleterre au contraire donna cinquante mille hommes dans la ſeconde année, au lieu de quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ſes troupes que de cel-

les

les des alliés, sur les frontiéres de france, en espagne, en italie, en irlande, en amérique, & sur ses flotes, deux cens vingt mille soldats & matelots combattans; dépense presqu'incroiable pour qui considérera que l'angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la france, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoié; mais dépense vrai-semblable aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les anglais ont porté toûjours le plus grand fardeau de cette alliance; les hollandais ont insensiblement diminué le leur: car après tout, la république des états-généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce; & l'angleterre est un païs fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix mille hommes, sans compter les secours de l'empire & des alliés qu'il espérait détacher de la maison de bourbon: & cependant le petit-fils de Louis XIV régnait déja paisiblement dans madrid; & Louis au commencement du siécle était au comble de sa puissance & de sa gloire. Mais ceux qui pénétraient dans les ressorts des

cours

cours de l'europe, & sur-tout dans celle de france, commençaient à craindre quelques revers. L'espagne, affaiblie sous les derniers rois du sang de Charles-quint, l'était encore davantage dans les premiers jours du régne d'un bourbon. La maison d'autriche avait des partisans dans plus d'une province de cette monarchie. La catalogne semblait prête à secoüer le nouveau joug, & à se donner à l'archiduc Charles. Il était impossible que le portugal ne se rangeât tôt ou tard du côté de la maison d'autriche. Son intérêt visible était de nourrir chez les espagnols, ses ennemis naturels, une guerre civile, dont lisbonne ne pouvait que profiter. Le duc de savoie, à peine beau-pére du nouveau roi d'espagne, & lié aux bourbons par le sang & par les traités, paraissait déja mécontent de ses gendres. Cinquante mille écus par mois, poussés depuis jusqu'à deux cens mille francs, ne paraissaient pas un avantage assez grand pour le retenir dans leur parti. Il lui fallait au moins le montferrat-mantouan, & une partie du milanais. Les hauteurs qu'il essuiait des généraux français & du

du ministére de versailles, lui faisaient craindre avec raison d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenaient resserrés ses états de tous côtés. Il avait déja quitté brusquement le parti de l'empire pour la france. Il était vraisemblable qu'étant si peu ménagé par la france, il s'en détacherait à la premiere occasion.

Quant à la cour de Louis XIV & à son roiaume, les esprits fins y appercevaient déja un changement, que les grossiers ne voient que quand la décadence est arrivée. Le roi âgé de plus de soixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus si bien connaître les hommes; il voiait les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués, & fascinés par une longue prospérité. Madame de Maintenon, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit nécessaires pour soûtenir la gloire d'un état. Elle contribua à faire donner le ministére des finances en 1698, & celui de la guerre en 1701, à sa créature Chamillard, plus honnête homme que ministre, & qui avait

plus

plû au roi par la modeſtie de ſa conduite lorſqu'il était chargé de ſaint-cyr. Malgré cette modeſtie extérieure, il eut le malheur de ſe croire la force de ſupporter ces deux fardeaux, que Colbert & Louvois avaient à peine ſoûtenus. Le roi comptant ſur ſa propre expérience, croiait pouvoir dirigèr heureuſement ſes miniſtres. Il avait dit, après la mort de Louvois, au roi Jacques: *j'ai perdu un bon miniſtre; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorſqu'il choiſit Barbéſieux pour ſuccédèr à Louvois dans le miniſtére de la guerre: *j'ai formé votre pére*, lui dit-il, *je vous formerai de même.* Il en dit à peu-près autant à Chamillard. Un roi, qui avait travaillé ſi long-tems & ſi heureuſement, ſemblait avoir droit de parlèr ainſi.

A l'égard des généraux qu'il emploiait, ils étaient ſouvent gênés par des ordres précis, comme des ambaſſadeurs qui ne devaient pas s'écarter de leurs inſtructions. Il dirigeait avec Chamillard, dans le cabinet de madame de Maintenon, les opérations de la campagne. Si le général voulait faire quelque grande entrepriſe, il fallait ſouvent

ſouvent qu'il en demandât la permiſſion par un courier, qui trouvait à ſon retour, ou l'occaſion manquée, ou le général battu.

Les dignités & les récompenſes militaires furent prodiguées ſous le miniſtére de Chamillard. On donna la permiſſion à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, preſque au ſortir de l'enfance; tandis que chez les ennemis un régiment était le prix de vingt ans de ſervice. Cette différence ne fut enſuite que trop ſenſible dans plus d'une occaſion, où un colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de chevaliers de ſaint Louis, récompenſe inventée par le roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, ſe vendirent dès le commencement du miniſtére de Chamillard. On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La diſcipline militaire, l'ame du ſervice, ſi rigidement ſoûtenuë par Louvois, tomba dans un relâchement funeſte: ni le nombre des ſoldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les commiſſaires,

missaires, & l'inattention du ministre, produisaient ce desordre. De-là naissait un inconvénient qui devait, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles. Car pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magasins ne furent plus ni assez grands, ni assez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc qui voiaient ces défauts du gouvernement, & qui savaient à quels généraux la france aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la france de plus grandes prospérités que jamais.



CHAPITRE

CHAPITRE DIX-SEPTIÉME.

Guerre de 1701 : conduite du prince Eugéne, du maréchal de Villeroi, du duc de Vendôme, du duc de Marlborow, du maréchal de Villars, jusqu'en 1703.

LE premier général, qui balança la supériorité de la france, fut un français ; car on doit appeller de ce nom le prince Eugéne, quoiqu'il fût petit-fils de Charles-Emanuel duc de savoie. Son pére, le comte de soissons, établi en france, lieutenant-général des armées & gouverneur de champagne, avait épousé Olimpe Mancini, l'une des niéces du cardinal Mazarin. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Oct.
paris ce prince si dangereux depuis à 1663.
Louis XIV, & si peu connu de lui dans sa jeunesse. On le nomma d'abord en france le chevalier de Carignan. Il prit ensuite le petit collet. On l'appellait l'abbé de savoie. On prétend qu'il demanda un régiment au roi, & qu'il fut refusé parce qu'il était trop lié avec les prin-

princes de Conti alors en disgrace. Ne pouvant réussir auprès de Louis XIV, il alla servir l'empereur contre les turcs en hongrie en 1684, avec les princes de Conti, qui y avaient déja fait une campagne glorieuse. Le roi fit ordonnèr aux princes de Conti, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voiage, de revenir. L'abbé de savoie fut le seul qui n'obéit point. Il continua sa route, déclarant qu'il renonçait à la france. Le roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans : *ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte?* & les courtisans assurérent, que l'abbé de Savoie serait toûjours un esprit dérangé, un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce prince, trop méprisé à la cour de france, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre & un grand homme dans la paix; un esprit plein de justesse & de hauteur, aiant le courage nécessaire, & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les généraux; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de Louis

XIV,

xiv, & la puissance ottomane, il a gouverné l'empire : & dans le cours de ses victoires & de son ministére, il a méprisé également le faste & les richesses. Il a même cultivé les lettres & les a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de vienne. Agé alors de trente-sept ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les turcs, & des fautes commises par les impériaux dans les derniéres guerres, où il avait servi contre la france. Il descendit en italie par le trentin sur les terres de venise avec trente mille hommes, & la liberté entiére de s'en servir comme il le voudrait. La cour défendit d'abord au maréchal de Catinat de s'opposèr au passage du prince Eugéne ; soit pour ne point commettre le premièr acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main ; soit pour ménager les vénitiens, qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée allemande. Cette faute de la cour en fit commettre d'autres à Catinat. Rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On sait d'ailleurs, combien il est difficile dans ce païs, tout coupé de riviéres & de

ruiſſeaux, d'empêchèr un ennemi ha-bile de les paſſer. Le prince Eugéne joignait à une grande profondeur de deſſeins, une vivacité prompte d'éxécution. La nature du terrain aux bords de l'adige faiſait encore que l'armée ennemie était plus ramaſſée, & la françaiſe plus étenduë. Catinat voulait allèr à l'ennemi; mais quelques lieutenans-généraux firent des difficultés, & formérent des cabales contre lui. Il eut la faibleſſe de ne ſe pas faire obéir. La modération de ſon eſprit lui fit faire cette grande faute. Eugéne força d'abord le poſte de carpi, auprès du canal blanc, défendu par Saint-Fremont, qui ne ſuivit pas en tout les ordres du général, & qui ſe fit battre. Après ce ſuccès, l'armée allemande fut maîtreſſe du païs entre l'adige & l'adda; elle pénétra dans le breſſan, & Catinat recula juſque derriére l'oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite qui leur paraiſſait ſage; & il faut encore ajoûter, que le défaut des munitions promiſes par le miniſtre, la rendait néceſſaire. Les courtiſans, & ſur-tout ceux qui eſpéraient de commandèr à la place de Catinat, firent re-

gar-

garder ſa conduite comme l'opprobre du nom français. Le maréchal de Villeroi perſuada, qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, & le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en italie. Le maréchal de Catinat, malgré les victoires de ſtafarde & de la marſaille, fut obligé de ſervir ſous lui.

Le maréchal duc de Villeroi, fils du gouverneur du roi, élevé avec lui, avait eû toûjours ſa faveur : il avait été de toutes ſes campagnes & de tous ſes plaiſirs : c'était un homme d'une figure agréable & impoſante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la ſociété, magnifique en tout. Mais ſes ennemis diſaient, qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur & du plaiſir de commander, que des deſſeins d'un grand capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ſes opinions, qui ne déférait aux avis de perſonne.

Il vint en italie donner des ordres au maréchal de Catinat, & des dégoûts au duc de ſavoie. Il faiſait ſentir, qu'il penſait en effet qu'un favori de Louis

XIV, à la tête d'une puiſſante armée, était fort au-deſſus d'un prince : il ne l'appellait que mons de Savoie : il le traitait comme un général à la ſolde de france, & non comme un ſouverain, maître des barriéres que la nature a miſes entre la france & l'italie. L'amitié de ce ſouverain ne fut pas auſſi ménagée, qu'elle était néceſſaire. La cour penſa que la crainte ſerait le ſeul nœud qui le retiendrait ; & qu'une armée françaiſe, dont environ ſix à ſept-mille ſoldats piémontais étaient ſans ceſſe environnés, répondrait de ſa fidélité. Le maréchal de Villeroi agit avec lui comme ſon égal dans le commerce ordinaire, & comme ſon ſupérieur dans le commandement. Le duc de ſavoie avait le vain titre de généraliſſime ; mais le maréchal de Villeroi l'était. Il ordonna d'abord, que l'on attaquât le prince Eugéne au poſte de chiari près de l'oglio. Les officiers généraux jugeaient, qu'il était contre toutes les régles de la guerre d'attaquer ce poſte, pour des raiſons déciſives ; c'eſt qu'il n'était d'aucune conſéquence, & que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que,

ſi

si on le manquait, on perdait la réputation de la campagne. Villeroi dit au duc de savoie qu'il fallait marcher, & envoia un aide de camp ordonner de sa part au maréchal de Catinat d'attaquer. Catinat se fit répéter l'ordre trois fois; & se tournant vers les officiers qu'il commandait: *allons donc*, dit-il, *messieurs, il faut obéir.* On marcha aux
retranchemens. Le duc de savoie, à la 11 sept.
tête de ses troupes, combattit comme 1701.
un homme qui aurait été content de la france. Catinat chercha à se faire tuer. Il fut blessé; mais tout blessé qu'il était, voiant les troupes du roi rebutées, & le maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite; après quoi il quitta l'armée, & vint à versailles rendre compte de sa conduite au roi, sans se plaindre de personne.

Le prince Eugéne conserva toûjours sa supériorité sur le maréchal de Villeroi. Enfin au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce maréchal dormait avec sécurité dans crémone, ville assez forte 2
& munie d'une très-grande garnison, févr. 1702.
il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se leve en hâte, monte à cheval; la premiére chose

qu'il rencontre, c'eſt un eſcadron ennemi. Le maréchal auſſitôt eſt fait priſonnier & conduit hors de la ville ſans ſavoir ce qui s'y paſſait, & ſans pouvoir imaginer la cauſe d'un événement ſi étrange. Le prince Eugéne était déja dans crémone. Un prêtre, nommé bozzoli, prevôt de ſainte-maric la neuve, avait introduit les troupes allemandes par un égoût. Quatre cens ſoldats entrés par cet égoût dans la maiſon du prêtre, avaient ſur le champ égorgé la garde des deux portes; les deux portes ouvertes, le prince Eugéne entre avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait avant que le gouverneur, qui était eſpagnol, s'en fût douté, & avant que le maréchal de Villeroi fût éveillé. Le ſecret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions poſſibles avaient préparé l'entrepriſe. Le gouverneur eſpagnol ſe montre d'abord dans les ruës avec quelques ſoldats; il eſt tué d'un coup de fuſil: tous les officiers généraux ſont ou tués ou pris, à la reſerve du comte de Revel lieutenant-général, & du marquis de Prâlin. Le haſard confondit la prudence du prince Eugéne.

Le chevalier d'Entragues devait faire

re ce jour-là dans la ville une revue du régiment des vaisseaux, dont il était colonel; & déja les soldats s'assemblaient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précisément dans le tems que le prince Eugéne entrait par l'autre. D'Entragues commence à courir par les rues avec ses soldats. Il résiste aux allemans qu'il rencontre. Il donne le tems au reste de la garnison d'accourir. Les officiers, les soldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres presque nuds, sans commandant, sans ordre, remplissent les rues, les places publiques. On combat en confusion; on se retranche de rue en rue, de place en place. Deux régimens irlandais, qui faisaient partie de la garnison, arrêtent les efforts des impériaux. Jamais ville n'avait été surprise avec plus de sagesse, ni défendue avec tant de valeur. La garnison était d'environ cinq mille hommes. Le prince Eugéne n'en avait pas encore introduit plus de quatre mille. Un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du pô: les mesures étaient bien prises. Un autre hasard les dérangea toutes. Ce pont du pô, mal gardé
 par

par environ cent ſoldats français, devait d'abord être ſaiſi par les cuiraſſiers allemans, qui dans l'inſtant que le prince Eugéne entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : il fallait pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du nord voiſine de l'égoût, ils ſortiſſent ſur le champ de crémone du côté du midi par la porte du pô, & qu'ils couruſſent au pont. Ils y allaient; le guide qui les conduiſait, eſt tué d'un coup de fuſil tiré d'une fenêtre : les cuiraſſiers prennent une rue pour une autre : ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de tems, les irlandais ſe jettent à la porte du pô; ils combattent & repouſſent les cuiraſſiers : le marquis de Prâlin profite du moment; il fait couper le pont : alors le ſecours que l'ennemi attendait, ne put arriver, & la ville eſt ſauvée.

Le prince Eugéne, après avoir combattu tout le jour, toûjours maître de la porte par laquelle il était entré, ſe retire enfin, emmenant le maréchal de Villeroi & pluſieurs officiers généraux priſonniers; mais aiant manqué crémone, que ſon activité & ſa prudence,

joint

jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, & que le hasard & la valeur des français & des irlandais lui ôtérent.

Le maréchal de Villeroi, extrémement malheureux en cette occasion, fut condamné à versailles par les courtisans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inspiraient sa faveur & son caractére, dont l'élévation leur paraissait approcher de la vanité. Le roi, qui le plaignait sans le condamner, irrité qu'on blâmât si hautement son choix, s'échappa à dire : *on se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori* : terme, dont il ne se servit pour personne, que cette seule fois en sa vie. Le duc de Vendôme fut aussitôt nommé pour aller commander en italie.

Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri quatre, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fièr qu'avec des princes : il se rendait l'égal de tout le reste. C'était le seul général, sous lequel le devoir du service, & cet instinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des offi-

 ciers,

ciers, ne menaſſent point les ſoldats au combat : ils combattaient pour le duc de Vendôme ; ils auraient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de ſon génie l'engageait quelquefois. Il ne paſſait pas pour méditer ſes deſſeins, avec la même profondeur que le prince Eugéne, & pour entendre comme lui l'art de faire ſubſiſter les armées. Il négligeait trop les détails ; il laiſſait périr la diſcipline militaire ; la table & le ſommeil lui dérobeaient trop de tems, auſſi bien qu'à ſon frére. Cette molleſſe le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action, il réparait tout par une préſence d'eſprit & par des lumiéres que le péril rendait plus vives ; & ces jours d'action il les cherchait toûjours, moins fait, à ce qu'on diſait, pour une guerre défenſive, & auſſi propre à l'offenſive que le prince Eugéne.

Ce deſordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès ſurprenant dans ſa maiſon, & même ſur ſa perſonne : à force de haïr le faſte, il en vint à une malpropreté cinique, dont il n'y a point d'exemple ;

ple ; & son desintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. On l'a vu manquer souvent du nécessaire. Son frére le grand prieur, qui commanda sous lui en italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il poussait encore plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux princes, petits-fils de Henri IV, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eû honte.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel Vendôme fit contre Eugéne une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de riviéres, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut celle de luzara, pour laquelle les *te deum* furent chantés à vienne & à paris. Vendôme était vainqueur, toutes les fois qu'il 15 août 1702.

 n'a-

n'avait pas à faire au prince Eugéne en personne ; mais dès qu'il le retrouvait en tête, la france n'avait plus aucun avantage.

5 janv. 1703. Au milieu de ces combats, & des siéges de tant de châteaux & de petites villes, des nouvelles secrettes arrivent à versailles, que le duc de savoie, petit-fils d'une sœur de Louis XIII, beau-pére du duc de bourgogne, beau-pére de Philippe V, va quitter les bourbons, & marchande l'appui de l'empereur. On s'indigne & on s'étonne qu'il abandonne à la fois ses deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ses véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettait tout ce que ses gendres lui avaient refusé, le montférat - mantouan, aléxandrie, valence, les païs entre le pô & le tanaro, & plus d'argent que la france ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'angleterre ; car l'empereur en avait à peine pour soudoier ses armées. L'angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous, pour la cause commune. Si le duc de savoie consulta peu les loix des nations & celles de la nature, c'est une question de morale, laquelle se mêle peu

de

de la conduite des souverains. L'événement seul a fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans son traité, aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien essentiel; ce fut en laissant ses troupes à la merci des français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. Le duc de Vendôme les fit desarmer. Elles n'étaient, à la vérité, que de cinq-mille hommes; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de savoie. 19 août 1703.

A peine la maison de bourbon a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend que le portugal est déclaré contre elle. Pierre, roi de portugal, reconnaît l'archiduc Charles pour roi d'espagne. Le conseil impérial, au nom de cet archiduc, démembrait, en faveur de Pierre second, une monarchie, dans laquelle il n'avait pas encore une ville: il lui cédait, par un de ces traités qui n'ont point eu d'éxécution, vigo, baionne, alcantara, badajox, une partie de l'estramadoure, tous les païs situés à l'occident de la riviére d'argent en amérique; en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourrait en espagne.

Le roi de portugal, le prince de darmſtadt miniſtre de l'archiduc, l'amirante de caſtille ſon partiſan, implorérent même le ſecours du roi de maroc. Non-ſeulement ils firent des traités avec ces barbares, pour avoir des chevaux & du bled; mais ils demandérent des troupes. L'empereur de maroc, Muley Iſmaël, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fût alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoier ſes troupes, qu'à des conditions dangereuſes pour la chrétienté, & honteuſes pour le roi de portugal: il demandait en ôtage un fils de ce roi, & des villes. Le traité n'eut point lieu. Les chrétiens ſe déchirérent de leurs propres mains, ſans y joindre les mains des barbares. Ce ſecours d'afrique ne valait pas, pour la maiſon d'autriche, celui d'angleterre & de hollande.

Churchil, comte & enſuite duc de Marlborow, déclaré général des troupes anglaiſes & hollandaiſes dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la france, qu'on eut vu depuis pluſieurs ſiécles. Il n'était pas comme ces généraux, auſquels un miniſtre donne par écrit le projet d'une cam-

campagne, & qui, après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de servir encore. Il gouvernait alors la reine d'angleterre, & par le besoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que sa femme avait sur l'esprit de cette reine. Il menait le parlement par son crédit, & par celui de Godolphin grand trésorier, dont le fils épousa sa fille. Ainsi maître de sa cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avait été Guillaume, aussi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les alliés n'osaient espérer. Il avait, par-dessus tous les généraux de son tems, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le péril, que les anglais appellent *cool head*, *tête froide*. C'est peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantage aux anglais sur les français, dans les plaines de poitiers, de créci & d'azincourt.

Marlborow, guerrier infatigable pendant la campagne, devenait un négociateur aussi agissant pendant l'hiver.

Il allait à la haie, & dans toutes les cours d'allemagne. Il persuadait les hollandais de s'épuiser, pour abaisser la france. Il excitait les ressentimens de l'électeur palatin. Il allait flatter la fierté de l'électeur de brandebourg, lorsque ce prince voulut être roi. Il lui présentait la serviette à table, pour en tirèr un secours de sept à huit mille soldats. Le prince Eugéne, de son côté, ne finissait une campagne, que pour aller faire lui-même à vienne les préparatifs de l'autre. On sait si les armées en sont mieux pourvuës, quand le général est le ministre. Ces deux hommes, tantôt commandant ensemble, tantôt séparément, furent toûjours d'intelligence : ils conféraient souvent à la haie avec le grand pensionnaire Heinsius & le greffier Fagel, qui gouvernaient les provinces-unies, avec autant de lumiéres que les Barnevelt & les de With, & avec plus de bonheur. Ils faisaient toûjours de concert mouvoir les ressorts de la moitié de l'europe, contre la maison de bourbon; & le ministére de france était alors bien faible, pour résister long-tems à ces forces réunies. Le secret de leur projet de cam-

campagne, fut toûjours gardé entre eux. Ils arrangeaient eux-mêmes leurs desseins, & ne les confiaient à ceux qui les devaient seconder, qu'au point de l'éxécution. Chamillard au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & joüant cependant le rôle d'un premier ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de plusieurs mains subalternes. Son secret était quelquefois divulgué, avant même qu'il fût précisément ce qu'on devait faire.

Dès que Marlborow eut le commandement des armées confédérées en flandre, il fit voir, qu'il avait appris l'art de la guerre sous Turenne. Il avait fait autrefois ses premiéres campagnes, volontaire sous ce général. On ne l'appelait dans l'armée, que le bel anglais. Mais le vicomte de Turenne avait jugé, que le bel anglais serait un jour un grand homme. Il commença par élever des officiers subalternes & jusqu'alors inconnus, dont il démélait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appellons en france l'ordre du tableau. Il savait que, quand les

les grades ne ſont que la ſuite de l'ancienneté, l'émulation périt; & qu'un officier, pour être plus ancien, n'eſt pas toûjours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain ſur les français ſans combattre. Le premier mois, le comte d'Atlone général hol-
1702. landais lui diſputa le commandement; & dès le ſecond, il fut obligé de lui déférèr en tout. Le roi de france avait envoié contre lui ſon petit-fils le duc de bourgogne, prince ſage & juſte, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de bouflers, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée ſous ce jeune prince. Mais le duc de bourgogne, après avoir vû prendre pluſieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches ſavantes de l'anglais, revint à verſailles au milieu
ſept. & oct. 1702. de la campagne. Bouflers reſta ſeul témoin des ſuccès de Marlborow, qui prit venlo, ruremonde, liége, avançant toûjours, & ne perdant pas un moment la ſupériorité.

Marlborow, de retour à londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut joüir dans une monarchie & dans une république; créé duc

duc par la reine, &, ce qui eſt plus flatteur, remercié par les deux chambres du parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans ſa maiſon.

Il s'élevait cependant un homme, qui ſemblait devoir raſſûrer la fortune de la france : c'était le maréchal duc de Villars, alors ſimple lieutenant-général, & que nous avons vu depuis généraliſſime des armées de france, d'eſpagne & de ſardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans : homme plein d'audace & de confiance : il avait été l'artiſan de ſa fortune, par ſon opiniâtreté à faire au-delà de ſon devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, &, ce qui était plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parlait avec la même hardieſſe qu'il ſervait. On lui reprochait de n'avoir pas une modeſtie digne de ſa valeur. Mais enfin on s'était apperçu, qu'il avait un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des français. On l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laiſſé languir longtems.

Il n'y a guére eu d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait

ait dû moins en faire. Il a été maréchal de france, duc & pair, gouverneur de provence. Mais aussi il a sauvé l'état ; & d'autres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtisans, ont eu à-peu-près les mêmes récompenses. On lui a reproché jusqu'à ses richesses, acquises par des contributions dans le païs ennemi, prix légitime & médiocre de sa valeur & de sa conduite ; pendant que ceux, qui ont élevé des fortunes dix fois plus considérables par des voies honteuses, les ont possédées avec l'approbation universelle. Il n'a guére commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de quatre-vingt ans. Il fallait qu'il survécût à toute la cour, pour goûter pleinement sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sache quelle a été la raison de cette injustice dans les hommes : c'est que le maréchal de Villars n'avait point d'art. Il n'avait, ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit, ni celui de se faire valoir en parlant de lui-même comme il méritait que les autres en parlassent.

Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée : *sire, je vais com-*

bat-

battre les ennemis de votre majesté, & je vous laisse au milieu des miens. Il dit aux courtisans du duc d'orléans, régent du roiaume, devenus riches par ce bouleversement de l'état appellé systéme : *pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déja assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux, qui commandaient des détachemens dans l'alsace. Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre landau, défenduë par Mélac pendant quatre mois. Ce prince faisait des progrès. Il avait les avantages du nombre, du terrain, & d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du brisgau, qui touchent à la forêt noire ; & cette forêt immense séparait les troupes bavaroises des françaises. Catinat commandait dans strasbourg. Sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'allèr attaquer le prince de Bade, avec tant de desavantage. L'armée de france eût été perduë sans ressource, & l'alsa-

ce eût été ouverte par un mauvais succès. Villars, qui avait résolu d'être maréchal de france ou de périr, hazarda ce que Catinat n'osait faire. Il en obtint permission de la cour. Il marcha aux impériaux avec une armée inférieure vers friedlingen, & donna la bataille qui porte ce nom.

14 oct. 1702. La cavalerie se battait dans la plaine : l'infanterie française gravit au haut de la montagne, & attaque l'infanterie allemande retranchée dans des bois.

J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de Villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *nous sommes coupés.* A ce mot, tous ses régimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie : *allons, mes amis, la victoire est à nous ; vive le roi.* Les soldats répondirent *vive le roi*, en tremblant, & recommencent à fuir encore. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les français étaient battus : tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Le

Le prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieues à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le fort de friedlingen capitulait, manda cependant à vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chantèr un *te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perduë.

Les français, remis de leur terreur panique, proclamérent Villars maréchal de france sur le champ de bataille; & le roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Le maréchal de Villars joint enfin l'électeur de baviére avec ses troupes victorieuses: il le trouve vainqueur de son côté, gagnant du terrain, & maître de la ville impériale de ratisbonne, où l'empire assemblé venait de conjurer sa perte. avril 1703.

Villars était plus fait pour bien servir l'état en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un prince. Il mena, ou plutôt il entraîna l'électeur au-delà du danube; & quand le fleuve fut passé, l'électeur se repentit,

tit, voiant que le moindre échec laiſſerait ſes états à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait ſe joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de donavert. *Il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince : *il faut tomber ſur Styrum, & marcher tout-à-l'heure.* L'électeur temporiſait : il répondait qu'il en devait conférèr avec ſes généraux & ſes miniſtres. *C'eſt moi, qui ſuis votre miniſtre & votre général*, lui répliquait Villars. *Vous faut-il d'autre conſeil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* Le prince, occupé du danger de ſes états, reculait encore; il ſe fâchait contre le général : *Hé bien*, lui dit Villars, *ſi votre alteſſe électorale ne veut pas ſaiſir l'occaſion avec ſes bavarois, je vais combattre avec les français;* & auſſi-tôt il donne ordre pour l'attaque. Le prince indigné, * & ne voiant dans ce français qu'un téméraire, fut obligé de combattre

* Tout ceci doit ſe trouver dans les mémoires du maréchal de Villars manuſcrits, j'y ai lû ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires eſt abſolument de lui; les deux autres ſont d'une main étrangére & un peu différente.

tre malgré lui. C'était dans les plaines d'hochstet auprès de donavert.

Après la premiére charge, on vit encore un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la françaife, faisies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le maréchal de Villars se vit presque seul, quelques minutes, sur le champ de bataille : il rallia les troupes, les remena au combat, & gagna la victoire. On tua trois mille impériaux : on en prit quatre mille : ils perdirent leur canon & leur bagage. L'électeur se rendit maître d'ausbourg. Le chemin de vienne était ouvert. Il fut agité dans le conseil de l'empereur, s'il sortirait de sa capitale.

20 sept. 1703.

La terreur de l'empereur était excusable : il était alors battu partout. Le duc de Bourgogne, aiant sous lui les maréchaux de Tallard & de Vauban, venait de prendre le vieux brisac. Tallard venait non seulement de reprendre landau, mais il avait encore défait auprès de spire, le prince de Hesse, depuis roi de suéde, qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le marquis de Feuquiéres (cet officier & ce juge si ins-

6 sept. 14 nov. 1703.

instruit dans l'art militaire ; mais si sévére dans ses jugemens) le maréchal de Tallard ne gagna cette bataille, que par une faute & par une méprise. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au roi : *sire, votre armée a pris plus d'étendarts & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

Cette action fut celle de toute la guerre où la baionnette fit le plus de carnage. Les français par leur impétuosité avaient un grand avantage en se servant de cette arme ; elle est devenue depuis plus menaçante que meurtriére. Le feu soutenu & roulant a prévalu. Les allemans & les anglais s'accoûtumérent à tirer par divisions avec plus d'ordre & de promptitude que les français. Les prussiens furent les premiers qui chargérent leurs fusils avec des baguettes de fer. Le second roi de prusse les disciplina de sorte qu'ils pouvaient tirer six coups par minute très-aisément. Trois rangs tirant à la fois & avançant ensuite rapidement décident aujourd'hui du sort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons que ce feu ébranle, n'attendent pas l'attaque des

baion-

baïonnettes, & la cavalerie acheve de les rompre ; ainsi la baionnette effraie plus qu'elle ne tuë, & l'épée est devenue absolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adresse, le courage d'un combattant ne lui servent plus de rien. Les bataillons sont devenus de grandes machines dont la mieux montée dérange nécessairement celle qui lui est opposée. C'est précisément par cette raison que le prince Eugene a gagné contre les turcs, les célebres batailles de temeswar & de belgrade, où les turcs auraient eu probablement l'avantage par leur nombre supérieur, s'il y avait eu ce qu'on appelle une mêlée. Ainsi l'art de se détruire est non-seulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention de la poudre, mais de ce qu'il était il y a cent ans.

Cependant la fortune de la france se soutenant d'abord si heureusement du côté de l'allemagne, on présumait que le maréchal de Villars la pousserait encore plus loin, avec cette impétuosité qui déconcertait la lenteur allemande. Mais ce même caractére, qui en faisait un chef redoutable, le rendait incompatible

patible avec l'électeur de baviére. Le roi voulait qu'un général ne fût fièr qu'avec l'ennemi ; & l'électeur de baviére fut assez malheureux, pour demandèr un autre maréchal de france.

Villars nécessaire en allemagne, où il avait gagné deux batailles, & où il pouvait accabler l'empereur, fut envoié alors dans les cévennes, faire la paix avec des païsans rebelles. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. Louis XIV avait en ce tems des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables, que ces habitans des cévennes.

CHAPITRE DIX-HUITIÉME.

Perte de la bataille de blenheim ou d'hochstet, & ses suites.

LE duc de Marlborow était revenu vers les païs-bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris bonn, résidence de l'électeur de cologne. De-là il avait repris la ville d'hui, limbourg, & s'était rendu maî-

tre

tre de tout le bas-rhin. Le maréchal de Villeroi, au sortir de sa prison, commandait en flandre, & n'était pas plus heureux contre Marlborow, qu'il l'avait été contre le prince Eugéne. En vain le maréchal de Boufflers venait de remportèr, avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'éckern, contre Obdam général hollandais. Un succès qui n'a point de suite, n'est rien.

Cependant, si le général anglais ne marchait pas au secours de l'empereur, la maison d'autriche semblait perduë. L'électeur de baviére était maître de passau. Trente-mille français, sous les ordres du maréchal de Marsin, qui avait succédé à Villars, inondaient le païs au-delà du danube. Des partis couraient dans l'autriche. Vienne était menacée d'un côté par les français & les bavarois ; de l'autre, par le prince Ragotski, à la tête des hongrois combattant pour leur liberté, & secourus de l'argent de la france & de celui des turcs. Alors le prince Eugéne accourt d'italie ; il vient prendre le commandement des armées d'allemagne : il voit à heilbron le duc de Marlborow ;

ce général anglais, que rien ne gênait dans sa conduite, & que sa reine & les hollandais laissaient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'empire. Il prend d'abord avec lui dix-mille anglais d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche : il arrive vers le danube auprès de donavert, vis-à-vis les lignes de l'électeur de baviére, dans lesquelles environ huit mille français & autant de bavarois retranchés, gardaient le païs conquis par eux. Après deux heures de combat, Marlborow perce à la tête de trois bataillons anglais, renverse les bavarois & les français. On dit qu'il tua six-mille hommes, & qu'il en perdit presque autant. Peu importe à un général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entreprise. Il
2 juill. 1704. prend donavert : il passe le danube : il met la baviére à contribution.

Le maréchal de Villeroi, qui l'avait voulu suivre dans ses premiéres marches, l'avait tout d'un coup perdu de vuë, & n'apprit où il était, qu'en apprenant cette victoire de donavert. Le maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente-mille hommes, vient pour

pour s'oppoſer à Marlborow par un autre chemin, & ſe joint à l'électeur.

Dans le même tems, le prince Eugéne arrive, & ſe joint à Marlborow. Enfin les deux armées ſe rencontrent aſſez près de ce même donavert, & à-peu-près dans les mêmes campagnes où le maréchal de Villars avait remporté une victoire un an auparavant. Il était alors dans les cévennes. Je ſai qu'aiant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la diſpoſition des deux armées, & la maniére dont le maréchal de Tallard voulait combattre, il écrivit au préſident de Maiſons ſon beaufrére, que, ſi le maréchal de Tallard donnait bataille en gardant cette poſition, il ſerait infailliblement défait. On montra la lettre à Louis XIV.

L'armée de france, en comptant les bavarois, était de 82 bataillons & de 160 eſcadrons; ce qui faiſait à-peu-près ſoixante-mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets. 64 bataillons & 152 eſcadrons compoſaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux-mille

hommes ; car on fait toûjours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & si décisive, mérite une attention particuliére. On a reproché bien des fautes aux généraux français ; la premiere était, de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consommer faute de fourrage, & de donnèr au maréchal de Villeroi le tems de tomber sur les païs-bas dégarnis, ou de s'avancer en allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée française, étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la défaire, & que la victoire eût détrôné l'empereur. Le marquis de Feuquiéres compte douze fautes capitales, que firent l'électeur, Marsin & Tallard, avant & après la bataille. Une des plus considérables était, de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de Villars, que cette disposition était inexcusable.

Le maréchal de Tallard était à l'aîle droite ; l'électeur avec Marsin à la gauche.

tre. Le maréchal de Tallard avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité française, un esprit actif, perçant, fécond en expédiens & en ressources. C'était lui qui avait fait les traités de partage. Il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit & de cœur ; la bataille de Spire lui avait fait un très-grand honneur, malgré les critiques de Feuquiéres ; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toûjours tort, quelque sage conduite qu'il ait euë.

Mais Tallard avait un malheur bien dangereux pour un général : sa vuë était si faible, qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu, m'ont dit encore que son courage ardent, tout contraire à celui de Marlborow, s'enflâmant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entiére. Ce défaut lui venait d'un sang sec & allumé. On sait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de Marsin n'avait jusque-là jamais commandé en chef ; &

avec beaucoup d'eſprit & un ſens droit, il avait, diſait-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de baviére, on le regardait moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ſes ſujets, aiant dans l'eſprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure : Marlborow & ſes anglais, aiant paſſé un ruiſſeau, chargeaient déja la cavalerie de Tallard. Ce général, un peu avant ce tems-là, venait de paſſer à la gauche, pour voir comment elle était diſpoſée. C'était déja un aſſez grand deſavantage, que l'armée de Tallard combattît, ſans que ſon général fût à ſa tête. L'armée de l'électeur & de Marſin n'était point encore attaquée par le prince Eugéne. Marlborow entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugéne eût pu arriver vers l'électeur à notre gauche.

Si-tôt que le maréchal de Tallard apprend que Marlborow attaque ſon aîle, il y court : il trouve une action furieu-

furieuse engagée ; la cavalerie françaiſe trois fois ralliée, & trois fois pouſſée. Il va vers le village de blenheim, où il avait poſté vingt-ſept bataillons & douze eſcadrons. C'était une petite armée ſéparée : elle faiſait un feu continuel ſur celle de Marlborow. De ce village, où il donne ſes ordres, il revole à l'endroit où Marlborow, avec de la cavalerie & des bataillons entre les eſcadrons, pouſſait la cavalerie françaiſe.

Monſieur de Feuquiéres ſe trompe aſſûrément, quand il dit que le maréchal de Tallard n'y était pas, & qu'il fut pris priſonnier en revenant de l'aîle de Marſin à la ſienne. Toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était préſent. Il y fut bleſſé : ſon fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute ſa cavalerie eſt miſe en déroute en ſa préſence. Marlborow vainqueur perce d'un côté entre les deux armées françaiſes ; de l'autre, ſes officiers généraux percent auſſi entre ce village de blenheim & l'armée de Tallard, ſéparée encore de la petite armée qui eſt dans blenheim.

Le maréchal de Tallard, dans cette cruelle situation, court pour rallier quelques escadrons. La faiblesse de sa vuë lui fait prendre un escadron ennemi pour un français. Il est fait prisonnier par les troupes de hesse, qui étaient à la solde de l'angleterre. Au moment que le général était pris, le prince Eugéne, trois fois repoussé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déja totale & la fuite précipitée dans le corps d'armée du maréchal de Tallard. La consternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'officiers & soldats se jettaient dans le danube, sans savoir où ils allaient. Aucun officier général ne donnait d'ordre pour la retraite; aucun ne pensait ou à sauver ces vingt-sept bataillons & ces douze escadrons des meilleures troupes de france, enfermés si malheureusement dans blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de Marsin fit alors la retraite, le comte du Bourg, depuis maréchal de france, sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'hochstet; mais ni lui, ni Marsin, ni personne, ne songea à cette armée,

qui restait encore dans blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze-mille hommes effectifs ; c'étaient les plus anciens corps. Il y a vingt éxemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante-mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuses ; mais l'endroit, où on se trouve posté, décide de tout. Ils ne pouvaient sortir des ruës étroites d'un village, pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille devant une armée victorieuse qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front, par son artillerie, & par les canons même de l'armée vaincuë, qui étaient déja au pouvoir du vainqueur. L'officier général qui devait les commander, le marquis de Clérambaut fils du maréchal de Clérambaut, courut demander les ordres au maréchal de Tallard : il apprend qu'il est pris : il ne voit que des fuiards : il fuit avec eux, & va se noier dans le danube.

Siviéres, brigadier qui était posté dans ce village, tente alors un coup hardi : il crie aux officiers d'artois & de provence, de marcher avec lui : plu-

ſieurs officiers, même des autres régimens, y accoururent : ils fondent ſur l'ennemi, comme on fait une ſortie d'une place aſſiégée ; mais après la ſortie, il faut rentrer dans la place. Un de leurs officiers, nommé Deſnonvilles, revint à cheval un moment après dans le village avec mylord Orknay d'Hamilton. *Eſt-ce un anglais priſonnier que vous nous amenez ?* lui dirent les officiers en l'entourant. *Non, meſſieurs, je ſuis priſonnier moi-même, & je viens vous dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre priſonniers de guerre. Voilà le comte d'Orknay, qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémirent : navarre déchira & enterra ſes drapeaux. Mais enfin il fallut plier ſous la néceſſité ; & cette armée ſe rendit ſans combattre. Mylord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans ſa ſituation gênée. L'europe fut étonnée que les meilleures troupes françaiſes eûſſent ſubi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté : mais quelques années après, quatorze-mille ſuédois, ſe rendant à diſcrétion aux moſcovites en raſe cam-

pagne,

pagne, ont justifié les français.

Telle fut la célébre bataille, qui en france a le nom d'*kochstet*, en allemagne & en angleterre, de *blenheim*. Les vainqueurs y eûrent près de cinq mille morts, & près de huit mille blessés, & le plus grand nombre du côté du prince Eugéne. L'armée française y fut presque entiérement détruite. De soixante mille hommes si longtems victorieux, on n'en rassembla pas plus de vingt mille effectifs.

Environ douze mille morts, quatorze mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts, de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze cens officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalérent cette journée. Les fuiards se dispersérent; près de cent lieuës de païs furent perduës en moins d'un mois. La baviére entiere, passée sous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement autrichien irrité avait de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'électeur se réfugiant à bruxelles, rencontra sur le chemin son frére l'électeur de colo-

 gne,

gne, chaſſé comme lui de ſes états : ils s'embraſſérent en verſant des larmes. L'étonnement & la conſternation ſaiſirent la cour de verſailles, accoûtumée à la proſpérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouiſſances pour la naiſſance d'un arriére-petit-fils de Louis XIV. Perſonne n'oſait apprendre au roi une vérité ſi cruelle. Il fallut que madame de Maintenon ſe chargeât de lui dire qu'il n'était plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les hiſtoires ont répété, que l'empereur fit ériger dans les plaines de blenheim, un monument de cette défaite, avec une inſcription flétriſſante pour le roi de france ; mais ce monument n'éxiſta jamais : il n'y a eû que l'angleterre qui en ait érigé un à la gloire du duc de Marleborow. La reine & le parlement lui ont fait bâtir dans ſa principale terre un palais immenſe, qui porte le nom de *blenheim*. Cette bataille y eſt repréſentée dans les tableaux & ſur les tapiſſeries. Les remercimens des chambres du parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'angleterre, furent le premier prix qu'il reçut de ſa

vic-

victoire. Le poëme du célébre Adiſſon, monument plus durable que le palais de blenheim, eſt compté par cette nation guerriére & ſavante, parmi les récompenſes les plus honorables du duc de Marlborow. L'empereur le fit prince de l'empire, en lui donnant la principauté de mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu ſous ce titre, le nom de Marlborow, étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de france diſperſée, laiſſe aux alliés une carriére ouverte du danube au rhin. Ils paſſent le rhin; ils entrent en alſace. Le prince Louis de Bade, général célébre pour les campemens & pour les marches, inveſtit landau. Le roi des romains Joſeph, fils aîné de l'empereur Léopold, vient à ce ſiége. On prend landau: on prend trarbach. 19 & 23 nov.

Cent lieuës de païs perduës n'empêchaient pas que les frontiéres de la france ne fuſſent encore reculées. Louis XIV ſoûtenait ſon petit-fils en eſpagne, & était victorieux en italie. Il fallait de grands efforts en allemagne pour réſiſter à Marlborow victo-

rieux,

rieux; & on le fit. On rassembla les débris de l'armée: on épuisa les garnisons: on fit marcher des milices. Le ministére emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée, & on rappella du fond des cévennes le maréchal de Villars pour la commander. Il vint, & se trouva près de tréves, avec des forces inférieures, vis-à-vis le général anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille: mais le prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux anglais, Villars eut au moins l'hon-
mai. 1705. neur de faire décamper Marlborow. C'était beaucoup alors. Le duc de Marlborow, qui estimait assez Villars pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant: « rendez-moi la justice de croire que ma retraite est la faute du prince de Bade, & que je vous estime encore plus que je ne suis fâché contre lui ».

Les français avaient donc encore des barriéres en allemagne. La flandre, où commandait le maréchal de Villeroi délivré de sa prison, n'était pas entamée. En espagne, le roi Philippe V & l'archiduc Charles attendaient tous

deux

deux la couronne : le premier, de la puissance de son grand-pére, & de la bonne volonté de la plûpart des espagnols ; le second, du secours des anglais, & des partisans qu'il avait en catalogne & en arragon. Cet archiduc, depuis empereur, & alors second fils de l'empereur Léopold, n'aiant rien que ce titre, alla presque sans suite à londres implorer l'appui de la reine Anne.

Alors parut toute la puissance anglaise. Cette nation, si étrangére dans cette querelle, fournit au prince autrichien deux cens vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux hollandais, neuf mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un roiaume. Mais cette supériorité que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empêchait pas que l'empereur dans sa lettre à la reine Anne, présentée par l'archiduc, ne refusât à cette souveraine sa bienfaictrice le titre de majesté : on ne la traitait que de sérénité, selon le stile de la cour de vienne, que l'usage seul pouvait justifier, & que la raison a fait changer depuis, quand la fierté a plié sous la nécessité.

CHA-

CHAPITRE DIX-NEUVIÉME.

Pertes en espagne. Pertes des batailles de ramillies & de turin, & leurs suites.

UN des premiers exploits de ces troupes anglaises, fut de prendre gibraltar, qui passait, avec raison, pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre: l'entrée de la mèr est inaccessible aux grands navires. Une baye longue, mal sûre & orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole: les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille vaisseaux & cent mille hommes. Mais cette force même fut la cause de sa prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison; c'en était assez: mais ils négligeaient un service qu'ils croïaient inutile. Le prince de Hesse avait débarqué avec dix-huit cens soldats dans l'isthme qui est au nord derrière la ville; mais de ce côté-là un rocher escarpé rend la ville inattaquable:

La

La flote tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchérent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devait les foudroïer; elle ne joua point. Ils montent sur le mole; ils s'en rendent les maîtres; les troupes y accourent: il fallut que cette ville imprenable se rendît. Elle est encore aux anglais dans le tems que j'écris. L'espagne, redevenuë une puissance sous le gouvernement de la princesse de Parme, seconde femme de Philippe cinq, & victorieuse depuis en afrique & en italie, voit encore, avec une douleur impuissante, gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentaient à peine, il y a deux siécles, la mèr méditerranée.

4 août 1704.

Immédiatement après la prise de gibraltar, les anglais, maîtres de cette mèr, donnérent, à la vuë de malaga, une bataille navale au comte de Toulouse amiral de france: bataille indécise à la vérité, mais derniére époque de la puissance maritime de Louis XIV. Son fils naturel le comte de Toulouse, amiral du roiaume, y comman-

26 août 1704.

dait cinquante vaiſſeaux de ligne & vingt-quatre galéres. Il ſe retira avec gloire, & ſans perte. Mais depuis, le roi aiant envoié treize vaiſſeaux pour attaquer gibraltar, tandis que le maréchal de Teſſé l'aſſiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flote. Une partie des vaiſſeaux fut briſée par la tempête; une autre priſe par les anglais à l'abordage, après une réſiſtance admirable; une autre brûlée ſur les côtes d'eſpagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flotes françaiſes, ni dans l'océan, ni dans la méditerranée. La marine rentra preſque dans l'état dont Louis XIV l'avait tirée, ainſi que tant d'autres choſes éclatantes, qui ont eû ſous lui leur orient & leur couchant.

mars 1705.

Ces mêmes anglais, qui avaient pris pour eux gibraltar, conquirent en ſix ſemaines le roiaume de valence & de catalogne pour l'archiduc Charles. Ils prirent barcelone, par un haſard qui fut l'effet de la témérité des aſſiégeans.

Les anglais étaient ſous les ordres d'un des plus ſinguliers hommes qu'ait ja-

jamais porté ce païs si fertile en esprits fiers, courageux, & bisarres. C'était le comte de Péterborough, homme qui ressemblait en tout à ces héros dont l'imagination des espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans il était parti de londres pour aller faire la guerre aux mores en afrique. Il avait à vingt ans commencé la révolution d'angleterre, & s'était rendu le premier en hollande auprès du prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voiage, il s'était embarqué pour l'amérique ; & delà il était allé à la haie sur un vaisseau hollandais. Il donna tout son bien plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'archiduc & toute sa maison. C'était lui qui assiégeait barcelone avec le prince de * Darmstadt. Il lui propose une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le fort mont-joui & la ville. Ces retranchemens, où le prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une

* L'histoire de Reboulet appelle ce prince chef des factieux, comme s'il eût été un espagnol révolté contre Philippe V.

bombe

bombe créve dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter : le fort est pris : la ville capitule. Le vice-roi parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encore signés, quand on entend tout-à-coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le vice-roi à Péterborough : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent, & ils violent.* « Vous » vous méprenez, répondit mylord » Péterborough ; il faut que ce soit des » troupes du prince de Darmstadt. Il » n'y a qu'un moien de sauver votre » ville : c'est de me laisser entrer sur le » champ avec mes anglais : j'appaise- » rai tout, & je reviendrai à la porte » achever la capitulation ». Il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger présent, persuada le gouverneur. On le laissa entrer. Il court avec ses officiers : il trouve des allemans & des catalans qui saccageaient les maisons des principaux citoiens ; il les chasse ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la duchesse de Popoli entre les mains

des

des soldats, prète à être deshonorée; il la rend à son mari. Enfin aiant tout appaisé, il retourne à cette porte, & signe la capitulation. Les espagnols étaient confondus de voir tant de magnanimité dans des anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoiables parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de barcelone se joignit encore l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. Philippe v, qui avait pour lui la plus grande partie de l'espagne, n'avait ni généraux ni ingénieurs, ni presque de soldats. La france fournissait tout. Le comte de Toulouse revint bloquer le port avec vingt-cinq vaisseaux qui restaient à la france. Le maréchal de Tessé forme le siége, avec trente & un escadrons & trente-sept bataillons. Mais la flote anglaise arrive; la française se retire. Le maréchal de Tessé leve le siége avec précipitation: il laisse dans son camp 12 mai 1706. des provisions immenses: il fuit & abandonne quinze cens blessés à l'humanité du comte Péterborough. Toutes ces pertes étaient grandes: on ne savait s'il en avait plus coûté auparavant à la france pour vaincre l'espagne, qu'il lui

lui en coûtait alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de Louis XIV se soûtenait, par l'affection de la nation castillane, qui met son orgueil à être fidéle, & qui persistait dans son choix.

Les affaires allaient bien en italie: Louis XIV était vangé du duc de savoie. Le duc de Vendôme avait d'abord repoussé avec gloire le prince Eugéne, à la journée de cassano près de l'adda; journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles on chante des deux côtés des *te deum*; mais qui ne servent qu'à la destruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de cassano, il avait gagné pleinement celle de cassinato, en l'absence du prince Eugéne; & ce prince étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encore un détachement de ses troupes entiérement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au duc de Vendôme. Il ne restait plus guére que turin à prendre. On allait l'investir: il ne paraissait pas possible qu'on le secourût. Le maréchal de Villars, vers l'allemagne, poussait le prince de Bade. Villeroi commandait

16 août 1705.

19 avril 1706.

en

en flandre une armée de quatre-vingt-mille hommes ; & il se flattait de réparer contre Marlborow le malheur qu'il avait essuié en combattant le prince Eugéne. Son trop de confiance en ses propres lumiéres, fut plus que jamais funeste à la france.

Près de la méhaigne & vers les sources de la petite ghette, le maréchal de Villeroi avait campé son armée. Le centre était à ramillies, village devenu aussi fameux qu'hochstet. Il eût pu éviter la bataille. Les officiers généraux lui conseillaient ce parti ; mais le desir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition de maniére qu'il n'y avait pas un homme d'expérience qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recruë, ni disciplinées ni complettes, étaient au centre : il laissa les bagages entre les lignes de son armée ; il posta sa gauche derriére un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'allèr à l'ennemi.

Marlborow, qui remarquait toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée françaife ne peut allèr attaquer

sa

sa droite : il dégarnit aussitôt cette droite, pour fondre vers ramillies avec un nombre supérieur. Monsieur de Gassion lieutenant-général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au maréchal : « vous êtes perdu, si vous ne » changez votre ordre de bataille : dé» garnissez votre gauche, pour vous » opposer à l'ennemi à nombre égal : » faites rapprocher vos lignes davan» tage : si vous tardez un moment, il » n'y a plus de ressource ». Plusieurs officiers appuiérent ce conseil salutaire. Le maréchal ne les crut pas. Marlborow attaque. Il avait à faire à des ennemis, rangés en bataille comme s'il les eût voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la france a dit ; & l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes : mais ne devait-on pas dire aussi, que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées ; que leur confiance en leurs chefs & en leurs succès passés, leur inspirait plus d'audace ? n'y eut-il pas des régimens français qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la destinée des états ? L'armée française ne résista pas

une

une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à hochstet, & on avait tué près de huit mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de ramillies, on ne leur en tua pas deux mille cinq cens : ce fut une déroute totale : les français y perdirent vingt mille hommes, & la gloire de la nation, & l'espérance de reprendre l'avantage. La baviére, cologne, avaient été perduës par la bataille d'hochstet : toute la flandre espagnole le fut par celle de ramillies. Marlborow entra victorieux dans anvers, dans bruxelles : il prit ostende : menin se rendit à lui.

Le maréchal de Villeroi, au desespoir, n'osait écrire au roi cette défaite. Il resta cinq jours sans envoier de courier. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternait déja la cour de france. Et quand il reparut devant le roi ; ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre-âge.*

Le roi tire aussitôt le duc de Vendôme d'italie, où il ne le croiait pas nécessaire, pour l'envoièr en flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il es-

espérait du moins avec apparence de raison, que la prise du turin le consolerait de tant de pertes. Le prince Eugéne n'était pas à portée de paraître, pour secourir cette ville. Il était au-delà de l'adige ; & ce fleuve, bordé en deçà d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le duc de la Feuillade, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus aimable du roiaume : & quoique gendre du ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de la Feuillade, qui érigea la statuë de Louis XIV dans la place des victoires. On voiait en lui le courage de son pére, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la conquête de turin, le bâton de maréchal de france. Chamillard son beau-pére, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour lui assûrer le succès. L'imagination est effraiée du détail des préparatifs de ce siége. Les lecteurs qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions,

ſions, ſeront peut-être bien-aiſes de trouvèr ici quel fut cet immenſe & inutile appareil.

On avait fait venir cent quarante piéces de canon, & il eſt à remarquer que chaque canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets, cent ſix mille cartouches d'une façon & trois cens mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-ſept mille ſept cens grenades, quinze mille ſacs à terre, trente mille inſtrumens pour le pionnage, douze cens mille livres de poudre : ajoûtez à ces munitions, le plomb, le fèr, & le fèr-blanc, les cordages, tout ce qui ſert aux mineurs, le ſoufre, le ſalpêtre, les oûtils de toute eſpéce. Il eſt certain, que les frais de tous ces préparatifs de deſtruction, ſuffiraient pour fondèr & pour faire fleurir la plus nombreuſe colonie.

Le duc de la Feuillade, plein d'ardeur & d'activité, plus capable que perſonne des entrepriſes qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui demandaient de l'art, de la méditation & du tems, preſſait ce ſiége contre toutes les régles. Le ma-

réchal de Vauban, le ſeul général peut-être qui aimât mieux l'état que ſoi-même, avait propoſé au duc de la Feuillade, de venir diriger le ſiége comme un ingénieur, & de ſervir dans ſon armée comme volontaire; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban, pour de l'orgueil caché ſous de la modeſtie. Il fut piqué, que le meilleur ingénieur de l'europe lui voulût donner des avis. Il manda, dans une lettre que j'ai vuë: *j'eſpére prendre turin à la Cohorn.* Ce Cohorn était le Vauban des alliés, bon ingénieur, bon général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il fallait prendre turin: mais l'aiant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'aiant pas même entouré toute la ville; des ſecours, des vivres, pouvaient y entrer: le duc de ſavoie pouvait en ſortir: & plus le duc de la Feuillade mettait ſon impétuoſité dans des attaques réitérées & infructueuſes, plus le ſiége traînait en longueur.

Le duc de ſavoie ſortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de la

Feuil-

Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le prince, qui connaissant mieux le terrain, échappe à ses poursuites. La Feuillade manque le duc de savoie, & la conduite du siége en souffre.

Presque tous les historiens ont assûré, que le duc de la Feuillade ne voulait point prendre turin; ils prétendent qu'il avait juré à madame la duchesse de bourgogne, de respecter la capitale de son pére. Ils débitent que cette princesse engagea madame de Maintenon à faire prendre toutes les mesures qui furent le salut de cette ville. Il est vrai, que presque tous les officiers de cette armée, en ont été long-tems persuadés: mais c'était un de ces bruits populaires, qui décréditent le jugement des nouvelistes, & qui deshonorent les histoires. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire, que le même général eût voulu manquer turin, & prendre le duc de savoie.

Depuis le treize mai jusqu'au vingt juin, le duc de Vendôme au bord de l'adige favorisait ce siége; & il comptait, avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons, fermer tous les

paſſages au prince Eugéne.

Le général des impériaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de londres lui prétérent environ ſix millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des cercles de l'empire. La lenteur de ces ſecours eût pû perdre l'italie ; mais la lenteur du ſiége de turin était encore plus grande.

Vendôme était déja nommé pour aller réparer les pertes de la flandre. Mais avant de quitter l'italie, il ſouffre que le prince Eugéne paſſe l'adige : il lui laiſſe traverſer le canal blanc, enfin le pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le rhône. Le général français ne quitta les bords du pô, qu'après avoir vu le prince Eugéne en état de pénétrer juſqu'auprès de turin. Ainſi il laiſſa les affaires dans une grande criſe en italie ; tandis qu'elles paraiſſaient deſeſpérées en flandre, en allemagne & en eſpagne.

Le duc de Vendôme va donc raſſembler vers mons les débris de l'armée de Villeroi ; & le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, vient commander vers le pô les troupes du duc de Vendôme. Ces troupes étaient en deſordre,

dre, comme si elles avaient été battuës. Eugéne avait passé le pô à la vuë de Vendôme : il passe le tanaro aux yeux du duc d'Orléans ; il prend carpi, correggio, reggio ; il dérobe une marche aux français ; enfin il joint le duc de savoie auprès d'asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de la Feuillade au camp devant turin. Le prince Eugéne le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince Eugéne dans les lignes de circonvallation ; ou celui de marcher à lui, lorsqu'il était encore auprès de veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre : ceux qui le composaient, étaient le maréchal de Marsin, celui-là même qui avait perdu la bataille d'hochstet, le duc de la Feuillade, Albergoti, Saint-Fremont, & d'autres lieutenans-généraux. « Messieurs, leur » dit le duc d'Orléans, si nous restons » dans nos lignes, nous perdons la ba- » taille. Notre circonvallation est de » cinq lieuës d'étenduë, nous ne pou- » vons border tous ces retranchemens. » Vous voiez ici le régiment de la ma- » rine, qui n'est que sur deux hommes

» de hauteur : là, vous voiez des en-
» droits entiérement dégarnis. La doi-
» re, qui passe dans notre camp, em-
» péchera nos troupes de se porter
» mutuellement de prompts secours.
» Quand le français attend qu'on l'at-
» taque, il perd le plus grand de ses
» avantages, cette impétuosité & ces
» premiers momens d'ardeur, qui dé-
» cident si souvent du gain des batail-
» les. Croiez-moi, il faut marchèr à
» l'ennemi ». Tous les lieutenans-gé-
néraux répondirent, *il faut marcher.*
Alors le maréchal de Marsin tire de sa
poche un ordre du roi, par lequel on
devait déférèr à son avis en cas d'ac-
tion ; & son avis fut de rester dans les
lignes.

Le duc d'Orléans indigné vit qu'on
ne l'avait envoié à l'armée, que com-
me un prince du sang, & non comme
un général ; & forcé de suivre le con-
seil du maréchal de Marsin, il se prépa-
ra à ce combat si desavantageux.

Les ennemis paraissaient vouloir for-
mèr à la fois plusieurs attaques. Leurs
mouvemens jettaient l'incertitude dans
le camp des français. Monsieur le duc
d'Orléans voulait une chose : Marsin &
la

la Feuillade une autre : on disputait ; on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la doire. Ils avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée sur la montagne des capucins, avait avec lui vingt mille hommes, & n'avait en tête que des milices, qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir : il donne des raisons spécieuses. On les écoute : le tems se perd. Le prince Eugéne attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. A peine était-il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu ; que les ennemis sont maîtres du camp ; & que la déroute est générale. Aussitôt il faut fuir : les lignes, les tranchées sont abandonnées ; l'armée dispersée. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le maréchal de Marsin blessé à

7 sept. 1706.

la cuisse est fait prisonnier. Un chirurgien du duc de savoie lui coupa la cuisse ; & le maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier Méthuen, ambassadeur d'angleterre auprès du duc de savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son païs, qu'on ait jamais emploié dans les ambassades, avait toûjours combattu à côté de ce souverain. Il avait vu prendre le maréchal de Marsin, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que Marsin lui dit ces propres mots : *croiez au moins, monsieur, que ç'a été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes*. Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'est que le maréchal de Marsin, en prenant congé à versailles, avait représenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir turin : mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non présenter la bataille ; & cet ordre donné dans versailles, fut cause que soixante mille hommes

mes furent dispersés. Les français n'avaient pas eû plus de deux mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déja vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirèr une armée après la victoire, ramena vers le dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en desordre, que le comte de Médavy-Grancey, qui était alors dans le mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à castiglione les impériaux, commandés par le landgrave de hesse, depuis roi de suéde, ne remporta qu'une victoire inutile, quoique complette. On perdit en peu de tems le milanais, le mantouan, le piémont, & enfin le roiaume de naples. 9 sept. 1706.



CHAPITRE VINGTIÉME.

Suite des disgraces de la france & de l'espagne : humiliation, constance & ressources de Louis XIV : bataille de malplaquet.

LA bataille de hochstet avait coûté à Louis XIV la plus florissante armée, & tout le païs du danube au rhin; elle avait coûté à la maison de baviére tous ses états. La journée de ramillies avait fait perdre toute la flandre jusqu'aux portes de lille. La déroute de turin avait chassé les français d'italie, ainsi qu'ils l'ont toûjours été dans toutes les guerres depuis Charlemagne. Il restait des troupes dans le milanais, & cette petite armée victorieuse sous le comte de Médavy. On occupait encore quelques places. On proposa de céder tout à l'empereur, pourvû qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze mille hommes. L'empereur accepta cette capitulation. Le duc de savoie y consentit. Ainsi l'empereur, d'un trait de plume, devint le maître

pai-

paisible en italie ; la conquête du roiaume de naples & de sicile lui fut assûrée. Tout ce qu'on avait regardé en italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la toscane à cent cinquante mille pistoles, mantouë à quarante mille ; parme, modéne, luques, génes, malgré leur liberté, furent comprises dans ces impositions.

L'empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce Léopold, ancien rival de Louis XIV, qui, sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde ; c'était son fils aîné Joseph, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son pére. Si jamais empereur parut fait pour asservir l'allemagne & l'italie, c'était Joseph. Il domina de-là les monts : il rançonna le pape : il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les électeurs de baviére & de cologne au ban de l'empire : il les dépouilla de leur électorat : il retint en prison les enfans du bavarois & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur pére n'eut d'autre ressource que d'aller traîner sa disgrace en france & dans les païs-bas. Philippe V lui céda depuis toute

toute la flandre espagnole en 1712. *
S'il avait gardé cette province, c'était un établissement qui valait mieux que la baviére, & qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'autriche : mais il ne put jouir que des villes de luxembourg, de namur & de charleroi; le reste était aux vainqueurs. Tout semblait déja menacer ce Louis XIV, qui avait auparavant menacé l'europe. Le duc de savoie pouvait entrèr en france. L'angleterre & l'écosse se réunissaient pour ne plus composer qu'un seul roiaume ; ou plûtôt l'écosse devenuë province de l'angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la france semblaient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la france touchèr à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur mèr & sur terre. De ces flotes formidables que Louis XIV avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En allemagne, strasbourg était

* Dans l'histoire de Réboulet, il est dit qu'il eut cette souveraineté dès l'an 1700 ; mais alors il n'avait que la viceroiauté.

était encore frontiére ; mais landau perdu laiſſait toûjours l'alſace expoſée. La provence était menacée d'une invaſion par terre & par mèr. Ce qu'on avait perdu en flandre faiſait craindre pour le reſte. Cependant, malgré tant de deſaſtres, le corps de la france n'était point encore entamé ; & dans une guerre ſi malheureuſe, elle n'avait encore perdu que des conquêtes.

Louis XIV fit face partout. Quoique partout affaibli, il réſiſtait, ou protégeait, ou attaquait encore de tous côtés. Mais on fut auſſi malheureux en eſpagne qu'en italie, en allemagne & en flandre. On prétend que le ſiége de barcelone avait été encore plus mal conduit que celui de turin.

Le comte de toulouſe n'avait paru que pour ramener ſa flote à Toulon. Barcelone ſecouruë, le ſiége abandonné, l'armée françaiſe diminuée de moitié s'était retirée ſans munitions dans la navarre, petit roiaume qu'on conſervait aux eſpagnols, & dont nos rois ajoûtent encore le titre à celui de france, par un uſage qui ſemble audeſſous de leur grandeur.

A ces deſaſtres s'en joignait un au-

tre, qui parut décisif. Les portugais, avec quelques anglais, prirent toutes les places devant lesquelles ils se présentérent, & s'avancérent jusques dans l'estramadoure. C'était un français devénu pair d'angleterre, qui les commandait; mylord Galowai autrefois comte de ruvigni; tandis que le duc de Berwick anglais était à la tête des troupes de france & d'espagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe v, incertain de sa destinée, était dans pampelune. Charles, son compétiteur, grossissait son parti & ses forces en catalogne.

Il était maître de l'arragon, de la province de valence, de carthagéne, d'une partie de la province de grenade. Les anglais avaient pris gibraltar pour eux, & lui avaient donné minorque, ivica & alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à madrid. Gallowai y entra sans résistan-
26 juin 1706. ce, & fit proclamer roi l'archiduc Charles. Un simple détachement le fit aussi proclamer à tolède. Tout parut alors si desespéré pour Philippe v, que le maréchal de Vauban, le premier des ingénieurs, le meilleur des citoiens, homme

homme toûjours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la cour de france d'envoier Philippe v régnèr en amérique. On l'eût fait embarquèr avec les espagnols attachés à son parti. L'espagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du pérou & du méxique n'eût plus été que pour les français; & dans ce revers de la famille de Louis XIV, la france eût encore trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à versailles; mais la constance des castillans & les fautes des ennemis conservérent la couronne à Philippe v. Les peuples aimaient dans Philippe le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du duc de savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au-dessus de son séxe, & une constance agissante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zéle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux-cens-mille écus en trois semaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fidéles, ne fut traître. Quand

Gal-

Gallowai fit proclamer l'archiduc dans madrid, on cria *vive Philippe* ; & à tolède, le peuple émû chassa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

Les espagnols avaient jusques-là fait peu d'efforts pour soûtenir leur roi ; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrérent en cette occasion une espéce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. Il est difficile de donnèr un roi à une nation malgré elle. Les portugais, les anglais, les autrichiens, qui étaient en espagne, furent harcelés partout, manquérent de vivres, firent des fautes presque toûjours inévitables dans un païs étranger, & furent battus en détail. Enfin Philippe V, trois mois après être sorti de madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur & de répugnance.

22 sept. 1706.

Louis XIV redoubla ses efforts quand il vit que les espagnols en faisaient ; & tandis qu'il veillait à la sûreté de toutes les côtes sur l'océan & sur la méditerranée, en y plaçant des milices ; tandis

tandis qu'il avait une armée en flandre, une auprès de strasbourg, un corps dans la navarre, un dans le roussillon; il envoiait encore de nouvelles troupes au maréchal de Barwick dans la castille.

Ce fut avec ces troupes, secondées des espagnols, que Barwick gagna la bataille importante d'almanza, sur Gallowai. Ni Philippe V, ni l'archiduc ne furent présens à cette journée; & c'est surquoi le fameux comte de Petersborough, singulier en tout, s'écria, *qu'on était bien bon de se battre pour eux.* Le duc d'Orléans, qui voulait y être, & qui devait commander en espagne, n'arriva que le lendemain. Mais il profita de la victoire: il prit plusieurs places; & entre autres, lérida, l'écueil du grand Condé. 25 avril 1707.

D'un autre côté, le maréchal de Villars, remis à la tête des armées uniquement parce qu'on avait besoin de lui, réparait en allemagne le malheur de la journée d'hochstet. Il avait forcé les lignes de stolhoffen au-delà du rhin, dissipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieuës à la ronde, pénétré jusqu'au 22 mai 1707.

qu'au danube. Ce ſuccès paſſager faiſait reſpirer ſur les frontiéres de l'allemagne. Mais en italie tout était perdu. Le roiaume de naples, ſans défenſe & accoûtumé à changer de maître, était ſous le joug des victorieux; & le pape, qui n'avait pû empêcher que les troupes allemandes paſſaſſent par ſon territoire, voiait, ſans oſer murmurer, que l'empereur ſe fît ſon vaſſal malgré lui. C'eſt un grand éxemple de la force des opinions reçuës & du pouvoir de la coutume, qu'on puiſſe toûjours s'emparer de naples ſans conſulter le pape, & qu'on n'oſe jamais lui en refuſer l'hommage.

Pendant que le petit-fils de Louis XIV perdait naples, l'aieul était ſur le point de perdre la provence & le dauphiné. Déja le duc de ſavoie & le prince Eugéne y étaient entrés par le col de tende. Ces frontiéres n'étaient pas défenduës comme le ſont la flandre & l'alſace, théatre éternel de la guerre, hériſſé de citadelles que le danger avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le var, point de ces fortes places qui arrêtent l'ennemi, & qui donnent le tems d'aſſembler des armées

mées. Cette frontiére a été négligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alléguer d'autre raison, sinon que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les côtés. Le roi de france voiait, avec une indignation douloureuse, que ce même duc de savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le prince Eugéne, qui avait été élevé dans sa cour, fussent prêts de lui enlever toulon & marseille.

Toulon était assiégé & pressé : une flote anglaise, maîtresse de la mèr, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précaution & de concert auraient fait tomber toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu ; & il était vraisemblable que la france allait perdre deux provinces. Mais rarement le vraisemblable arrive. On eut le tems d'envoier des secours. On avait détaché des troupes de l'armée du maréchal de Villars, dès que ces provinces avaient été menacées ; & on sacrifia les avantages qu'on avait en allemagne, pour sauvèr une partie de la france. Le païs, par où les ennemis pénétraient, est sec, stéri-

août 1707.

ſtérile, hériſſé de montagnes; les vivres rares, la retraite difficile. Les maladies, qui déſolérent l'armée ennemie, combattirent encore pour Louis XIV. Le ſiége de toulon fut levé, & bien-tôt la provence délivrée, & le
22 août 1707. dauphiné hors de danger. Tant le ſuccès d'une invaſion eſt rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le païs. Charles-quint y avait échoué; & de nos jours les troupes de la reine de hongrie y échouérent encore.

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux français : elle avait ravagé une grande étenduë de terrein, & diviſé les forces.

L'europe ne s'attendait pas que dans un tems d'épuiſement, & lorſque la france comptait pour un grand ſuccès d'être échappée à une invaſion, Louis XIV aurait aſſez de grandeur & de reſſources pour tenter lui-même une invaſion dans la grande-bretagne, malgré le dépériſſement de ſes forces maritimes, & malgré les flotes des anglais qui couvraient la mèr. Ce projet fut propoſé par des écoſſais attachés au fils de Jacques II. Le ſuccès était douteux;

douteux ; mais Louis XIV envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la grande-bretagne, tandis qu'on en soûtenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'écosse le fils de Jacques II, pendant qu'on pouvait à peine maintenir Philippe V sur celui d'espagne ; c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas destituée de vraisemblance.

Parmi les écossais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de londres, gémissaient d'être dans la dépendance des anglais, leurs vœux secrets appellaient unanimement le descendant de leurs anciens rois, chassé au berceau des trônes d'angleterre, d'écosse & d'irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit qu'il trouverait trente-mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers édimbourg avec quelque secours de la france.

Louis

Louis XIV qui, dans ſes proſpérités paſſées, avait fait tant d'efforts pour le pere, en fit autant pour le fils dans le tems même de ſes revers. Huit vaiſſeaux de guerre, ſoixante & dix bâtimens de tranſport furent préparés à
mars 1708. dunkerque. Six-mille hommes furent embarqués. Le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon, commandait les troupes. Le chevalier de Forbin-Janſon, l'un des plus grands hommes de mèr, conduiſait la flote. La conjoncture paraiſſait favorable; il n'y avait en écoſſe que trois-mille hommes de troupes réglées. L'angleterre était dégarnie. Ses ſoldats étaient occupés en flandre ſous le duc de Marlborow. Mais il fallait arriver; & les anglais avaient en mèr une flotte de près de cinquante vaiſſeaux de guerre. Cette entrepriſe fut entiérement ſemblable à celle que nous avons vûë en 1744, en faveur du petit-fils de jacques ſecond. Elle fut prévenuë par les anglais, des contre-tems la dérangérent. Le miniſtére de londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de flandre. On ſe ſaiſit dans édimbourg des hommes les plus ſuſpects. Enfin, le pré-

tendant

tendant s'étant présenté aux côtes d'écosse, & n'aiant point vu les signaux convenus; tout ce que put faire le chevalier de Forbin, ce fut de le ramenèr à dunkerque. Il sauva la flote; mais tout le fruit de l'entreprise fut perdu. Il n'y eut que Matignon qui gagna à cette entreprise. Aiant ouvert les ordres de la cour en plaine mèr, il y vit les provisions de maréchal de france; récompense de ce qu'il voulut & de ce qu'il ne put faire.

Si jamais il y eut une vision absurde, c'est celle de quelques historiens, qui ont prétendu que la reine Anne était d'intelligence avec son frére. Il y a de l'imbécillité à supposer qu'elle invitât son compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems. On a cru qu'elle le favorisait alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur?

Tandis que les affaires de la france devenaient de jour en jour plus mauvaises, le roi crut qu'en faisant paraître le duc de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de flandre, la présence de l'héritier présomptif de la cou-

ronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce prince d'un esprit ferme & intrépide, était pieux, juste & philosophe. Il était fait pour commandèr à des sages. Eléve de l'archevêque de cambrai, il aimait ses devoirs : il aimait les hommes ; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plûtôt comme le fléau du genre humain & comme une nécessité malheureuse, que comme une source de véritable gloire. On opposa ce prince philosophe au duc de Marlborow : on lui donna pour l'aider le duc de Vendôme. Il arriva ce qu'on ne voit que trop souvent : le grand capitaine ne fut pas assez écouté, & le conseil du prince balança souvent les raisons du général. Il se forma deux partis : & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un ; celui de la cause commune. Le prince Eugéne était alors sur le rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec Marlborow, ils n'eûrent jamais qu'un sentiment.

Le duc de Bourgogne était supérieur en forces : la france, que l'europe croiait épuisée, lui avait fourni une

armée

armée de près de cent-mille hommes ; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt-mille. Il avait encore l'avantage des négociations, dans un païs si long-tems espagnol, fatigué de garnisons hollandaises, & où beaucoup de citoiens penchaient pour Philippe v. Des intelligences lui ouvrirent les portes de gand & d'ypres ; mais les manœuvres de guerre firent évanoüir le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettait de l'incertitude dans le conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la dendre, & que deux heures après on rebroussa vers l'escaut, à oudenarde. Ainsi on perdit du tems. On trouva le prince Eugéne & Marlborow qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On fut mis en déroute vers oudenarde. Ce n'était pas une grande bataille ; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multipliérent. Les régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre-mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

11 juill. 1708.

L'armée découragée se retira sans

ordre ſous gand, ſous tournai, ſous ypres, & laiſſa tranquillement le prince Eugéne, revenu du rhin, aſſiéger lille avec une armée moins nombreuſe. Mettre le ſiége devant une ville auſſi grande & auſſi fortifiée que lille, ſans être maître de gand, ſans pouvoir tirer ſes convois que d'oſtende, ſans les pouvoir conduire que par une chauſſée étroite, au haſard d'être à tout moment ſurpris; c'eſt ce que l'europe appella une action téméraire, mais que la meſintelligence & l'eſprit d'incertitude qui régnaient dans l'armée françaiſe, rendirent excuſable. C'eſt enfin ce que le ſuccès juſtifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les eſcortaient, & qui devaient être battuës par un nombre ſupérieur, furent victorieuſes. L'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encore imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut priſe, au grand étonnement de toute l'europe, qui croiait le duc de Bourgogne plus en état d'aſſiégèr Eugéne & Marlborow, que ces généraux en

état

état d'assiéger lille. Le maréchal de Boufiers la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoûtumérent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix; & qu'une bombe qui tomba près de la sale de la comédie n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de Boufiers avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoiens, & les récompenses du roi. * Les historiens, ou plûtôt les écrivains de hollande, qui ont affecté de le blâmer, auraient dû se souvenir que quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin, & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée qui avait regar-

* Telle est l'histoire qu'un libraire nommé Vanduren fit écrire par le jésuite la Motte, réfugié en hollande sous le nom de la Hode, continuée par la Martiniére, le tout sur les prétendus mémoires d'un comte de . . . secrétaire d'état.

dé faire le siége de lille, se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite gand, bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les officiers attachés au duc de Vendôme, reprochaient toutes ces fautes au conseil du duc de Bourgogne; & ce conseil rejettait tout sur le duc de Vendôme. Les esprits s'aigrissaient par le malheur. Un courtisan du duc de Bourgogne dit un jour au duc de Vendôme: *voilà ce que c'est que de n'aller jamais à la messe; aussi vous voyez quelles sont nos disgraces.* «Croiez-» vous, lui répondit le duc de Ven-» dôme, que Marlborow y aille » plus souvent que moi»? Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur Joseph. Despotique dans l'empire, maître de landau, il voiait le chemin de paris presque ouvert par la prise de lille: déja même un parti hollandais avait eu la hardiesse de pénétrer de courtrai jusqu'à versailles, & avait, presque sous les fenêtres du château, enlevé le premier écuier du roi, croiant se saisir de la personne du dauphin, pére du duc de Bourgogne. La terreur était dans paris. L'empe-

reur

reur avait autant d'espérance au moins d'établir son frére Charles en espagne, que Louis XIV d'y conserver son petit-fils.

Déja cette succession, que les espagnols avaient voulu rendre indivisible, était partagée entre trois têtes. L'empereur avait pris pour lui la lombardie & le roiaume de naples. Charles son frére avait encore la catalogne & une partie de l'arragon. L'empereur força alors le pape Clément XI à reconnaître l'archiduc pour roi d'espagne. Ce pape, dont on disait qu'il ressemblait à saint Pierre, parce qu'il affirmait, niait, se repentait, & pleurait, avait toûjours reconnu Philippe V, à l'éxemple de son prédécesseur; & il était attaché à la maison de Bourbon. L'empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'empire beaucoup de fiefs qui relevaient jusque alors des papes, & sur-tout parme & plaisance; en ravageant quelques terres ecclésiastiques; en se saisissant de la ville de comacchio. Autrefois un pape eût excommunié tout empereur qui lui aurait disputé le droit le plus léger; & cette excommunication eût fait tomber l'em-

pereur du trône. Mais la puissance des clés étant réduite au point où elle doit l'être, Clément XI animé par la france, avait osé un moment se servir de la puissance du glaive. Il arma, & s'en repentit bientôt. Il vit que les romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il desarma; il laissa comacchio en dépôt à l'empereur : il consentit à écrire à l'archiduc, *à notre très-cher fils roi catholique, en espagne.* Une flote anglaise dans la méditerranée, & les troupes allemandes sur ses terres, le forcérent bientôt d'écrire, *à notre très-cher fils Charles, roi des espagnes.* Ce suffrage du pape, qui n'était rien dans l'empire d'allemagne, pouvait quelque chose sur le peuple espagnol, à qui on avait fait accroire que l'archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de gibraltar.

Restait à la monarchie espagnole, au-delà du continent, l'île de sardaigne avec celle de sicile. Une flote anglaise donna la sardaigne à l'empereur; car les anglais voulaient que l'archiduc n'eût que l'espagne. Leurs ar-

Août 1708.

armes faisaient alors les traités de partage. Ils réservérent la conquête de la sicile pour un autre tems, & aimérent mieux emploier leurs vaisseaux à chercher sur les mèrs les galions de l'amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donnèr à l'empereur de nouvelles terres.

La france était aussi humiliée que rome, & plus en danger : les ressources s'épuisaient ; le crédit était anéanti ; les peuples, qui avaient idolâtré leur roi dans ses prospérités, murmuraient contre Louis XIV malheureux.

Des partisans, à qui le ministére avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ses besoins pressans, s'engraissaient du malheur public, & insultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, & sur-tout de ceux de saint-malo, qui allérent au pérou, & rapportérent trente millions dont ils prêtérent la moitié à l'état, Louis XIV n'aurait pas eû dequoi païer ses troupes. La guerre avait ruiné l'état, & des marchands le sauvérent. Il en fut de même en espagne : les galions qui

ne furent pas pris par les anglais ; servirent à défendre Philippe. Mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recruës de soldats plus faciles. Chamillard, élevé au ministére des finances & de la guerre, se démit en 1708 des finances, qu'il laissa dans un desordre que rien ne put réparer sous ce régne ; & en 1709 il quitta le ministére de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public, d'autant plus sévére qu'il souffrait, ne songeait pas qu'il y a des tems malheureux où les fautes sont inévitables. * Monsieur Voisin, qui après lui gouverna l'état militaire, & monsieur Desmarêts qui administra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hivèr de 1709 acheva de desespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la france, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelérent. Il n'y eut

* L'histoire de l'exjésuite la Motte, rédigée par la Martiniére, dit que monsieur de Chamillard fut destitué du ministére des finances en 1703, & que la voix publique y appella le maréchal d'Harcourt. Les fautes de cet historien sont sans nombre.

point

point d'espérance de récolte. On avait très-peu de magasins. Les grains qu'on pouvait faire venir à grands frais des échelles du levant & de l'afrique, pouvaient être pris par les flotes ennemies, ausquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hivèr cruel était général dans l'europe : mais les ennemis avaient plus de ressources. Les hollandais sur-tout, qui ont été si long-tems les facteurs des nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance ; tandis que les troupes de france, diminuées & découragées, semblaient devoir périr de misére.

Louis XIV, qui avait déja fait quelques avances pour la paix, se détermina, dans ces circonstances funestes, à envoier à la haie son principal ministre le marquis de Torci-Colbert, assisté du président Rouillé. La démarche était humiliante. Ils virent d'abord à anvers deux magistrats hollandais, l'un nommé Buis, l'autre Venderdussen, qui parlérent en vainqueurs, & qui rendirent au ministre du plus fièr de tous les rois, toutes les hauteurs dont ils

avaient été accablés en 1672.

Les états généraux n'avaient plus de stathouder depuis la mort du roi Guillaume ; & les magistrats hollandais, qui appellaient déja leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de rois. Les quatre commissaires hollandais députés à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'allemagne à leur solde. * *Qu'on fasse venir Holstein*, disaient-ils : *qu'on dise à Hesse de nous venir parler.* Ainsi s'expliquaient des marchands, qui dans la simplicité de leurs vêtemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écraser à la fois l'orgueil allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand roi autrefois leur vainqueur. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonstrations de supériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puissance : ils voulaient que leur état eût en souveraineté dix villes en flandre, entre autres lille, qui était entre leurs mains, & tournai qui n'y

* C'est ce que je tiens de la bouche de vingt personnes qui les entendirent parler ainsi à lille après la prise de cette ville. Cependant il se peut que ces expressions fussent moins l'effet d'une fierté grossiére, que d'un style laconique assez en usage dans les armées.

était

était pas encore. Ainsi les hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non-seulement aux dépens de la france, mais encore aux dépens de l'autriche, pour laquelle ils combattaient ; comme venise avait autrefois augmenté son territoire des terres de tous ses voisins. L'esprit républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après ; car lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui, lorsque les armes des alliés eurent encore de nouveaux avantages, le duc de Marlborow, plus maître alors que sa souveraine en angleterre, & gagné par la hollande, fit conclure avec les états généraux en 1709 un traité, par lequel ils resteraient maîtres de toutes les villes frontiéres qu'on prendrait sur la france, auraient garnison dans vingt places de la flandre aux dépens du païs, dans hui, dans liége & dans bonn, & auraient en toute souveraineté la haute gueldre. Ils seraient devenus en effet souverains des dix-sept provinces des païs-bas ; ils auraient dominé dans liége & dans cologne. C'est ainsi qu'ils

voulaient s'aggrandir sur les ruines même de leurs alliés. Ils nourrissaient déja ces projets élevés, quand le principal ministre de france vint leur demander la paix. Il ne faut pas être surpris s'il fut reçu avec dédain.

Après ces préliminaires d'abaissement, le ministre de Louis XIV alla à la haie recevoir, au nom de son maître, le comble de l'outrage. Il y vit le prince Eugéne, le duc de Marlborow, & le pensionnaire Heinsius. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le prince y trouvait sa grandeur & sa vengeance; le second, sa gloire & une fortune immense, qu'il aimait également; le troisieme, gouverné par les deux autres, se regardait comme un Spartiate qui abaissait un roi de perse. Ils proposérent, non pas une paix, mais une tréve; & pendant cette tréve, une satisfaction entiére pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du roi; à condition que le roi se joindrait à ses ennemis pour chasser d'espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois; & que pour sûreté il commencerait par cédèr à jamais dix villes aux hollandais dans la flan-

flandre, par rendre strasbourg & bri- 22
sac, & par renoncèr à la souveraineté mai
de l'alsace. Louis XIV ne s'était pas 1709.
attendu, quand il refusait autrefois un régiment au prince Eugéne, quand Churchil n'était pas encore colonel en angleterre, & qu'à peine le nom de Heinsius lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. Le marquis de Torci repartit sans avoir même négocié, & rapporta au roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux; il adressa une lettre circulaire, par laquelle en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encore soûtenir, il excitait leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. Les politiques dirent que Torci n'était allé s'humilièr à la haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux yeux de l'europe, & pour animer les françois par un juste ressentiment; mais le fait est qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encore quelques jours le président Rouil-

lé à la haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes; & pour toute réponse, les états ordonnérent à Rouillé de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponses si dures, dit à Rouillé : *puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il se prépara donc à tentèr encore la fortune en flandre. La famine qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain se firent soldats. Beaucoup de terres restérent en friche; mais on eut une armée. Le maréchal de Villars qu'on avait envoié commander l'année précédente en savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eu quelques petits succès, fut rappellé en flandre, comme celui en qui l'état mettait son espérance.

Déja Marlborow avait pris tournai, dont Eugéne avait couvert le siége. Déja ces deux généraux marchaient pour investir mons. Le maréchal de Villars s'avança pour les en empêcher. Il avait avec lui le maréchal de Boufflers

flers son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. Bouflers aimait véritablement le roi & la patrie. Il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un état monarchique, & surtout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les français s'avancérent pour s'opposer à l'investissement de mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de blangies & du village de malplaquet.

Les deux armées étaient chacune d'environ quatre-vingt mille combattans; mais celle des alliés était supérieure de quarante-deux bataillons. Les français traînaient avec eux quatre-vingt piéces de canon; les alliés cent-quarante. Le duc de Marlborow commandait l'aîle droite, où étaient les anglais & les troupes allemandes à la solde d'angleterre. Le prince Eugéne était au centre; Tilli & un comte de Nassau, à la gauche avec les hollandais.

Le

11 sept. 1709. Le maréchal de Villars prit pour lui la gauche, & laissa la droite au maréchal de Boufiers. Il avait retranché son armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, longtems malheureuses, dont la moitié était composée de nouvelles recruës, & convenable encore à la situation de la france, qu'une défaite entiére eût mise aux derniers abois. Quelques historiens ont blâmé le général dans sa disposition; *il devoit*, disaient-ils, *passer une large trouée, au lieu de la laisser devant lui.* Ceux qui de leur cabinet jugent ainsi de ce qui se passe sur un champ de bataille, ne sont-ils pas trop habiles?

Tout ce que je sai, c'est ce que le maréchal dit lui-même, que les soldats, qui aiant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jettérent une partie pour courir plus legérement au combat. Il y a eu depuis plusieurs siécles peu de batailles plus disputées & plus longues; aucune plus meurtriere. Je ne dirai autre chose de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les hollandais, fut

fut presque toute détruite & même poursuivie la baionnette au bout du fusil. Marlborow, à la droite, faisait & soûtenait les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu son centre, pour s'opposer à Marlborow; & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. Le régiment des gardes, qui les défendait, ne résista pas. Le maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, & la bataille fut perduë. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés surtout au quartier des hollandais. La france ne perdit guére plus de huit mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laisserent environ vingt & un mille tués ou blessés. Mais le centre étant forcé, les deux aîles coupées; ceux, qui avaient fait le plus grand carnage, furent les vaincus.

Le maréchal de Bouflers * fit la retraite

* Dans le livre intitulé, *Mémoires du maréchal de Barwick*, il est dit que le maréchal de Barwick fit cette retraite. C'est ainsi que tant de mémoires sont écrits.

traite en bon ordre, aidé du prince de Tingri-Montmorenci, depuis maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ses péres. L'armée se retira entre le quênoi & valenciennes, emportant plusieurs drapeaux & étendarts pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolérent Louis XIV : & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir disputée si longtems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de Villars, en revenant à la cour, assûra le roi, que sans sa blessure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce général persuadé; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'essaiât pas d'empêcher, que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de couchèr au milieu de leurs morts, allassent faire le siége de mons. Les hollandais craignirent pour cette entreprise. Ils hésitérent. Mais le nom de bataille perduë impose aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire; & le soldat, à qui on dit qu'il

qu'il a été battu, craint de l'être encore. Ainsi mons fut assiégé & pris, & toûjours pour les hollandais qui le gardérent, ainsi que tournai & lille. 11 oct. 1709.

CHAPITRE VINGT-UNIÉME.

Louis XIV continuë à demander la paix & à se défendre : le duc de Vendôme affermit le roi d'espagne sur le trône.

NOn seulement les ennemis avançaient ainsi pié-à-pié, & faisaient tomber de ce côté toutes les barriéres de la france; mais ils prétendaient, aidés du duc de savoie, aller surprendre la franche-comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du roiaume. Le général Merci, chargé de faciliter cette entreprise en entrant dans la haute-alsace par bâle, fut heureusement arrêté près de l'île de neubourg sur le rhin, par le comte, depuis maréchal du Bourg. Je ne sai par quelle fatalité 26 août 1709. ceux qui ont porté le nom de Merci, ont toûjours été aussi malheureux qu'estimés. Celui-ci fut vaincu de la maniére la plus complette. Rien ne fut

entrepris

entrepris du côté de la ſavoie : mais on n'en craignait pas moins du çôté de la flandre ; & l'intérieur du roiaume était dans un état ſi languiſſant, que le roi demanda encore la paix en ſuppliant. Il offrait de reconnaître l'archiduc pour roi d'eſpagne, de ne donnèr aucun ſecours à ſon petit-fils, & de l'abandonnèr à ſa fortune ; de donner quatre places en ôtage ; de rendre ſtrasbourg & briſac ; de renoncèr à la ſouveraineté de l'alſace, & de n'en garder que la préfecture ; de raſer toutes ces places depuis bâle juſqu'à philipsbourg ; de combler le port, ſi longtems redoutable, de dunkerque, & d'en raſer les fortifications ; de laiſſèr aux états-généraux lille, tournai, ypres, menin, furnes, condé, maubeuge. Voilà, en partie, les points qui devaient ſervir de fondemens à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encore avoir le triomphe de diſcuter les ſoumiſſions de Louis XIV. On permit à ſes plénipotentiaires de venir au commencement de 1710, porter dans la petite ville de gertrudenberg, les priéres de ce monarque. Il choiſit le maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne ; d'un eſprit

plus

plus sage qu'élevé & hardi; & l'abbé, depuis cardinal de Polignac, l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siécle, qui imposait par sa figure & par ses graces. L'esprit, la sagesse, l'éloquence, ne sont rien dans des ministres, lorsque le prince n'est pas heureux. Ce sont les victoires qui font les traités. Les ambassadeurs de Louis XIV furent plûtôt confinés qu'admis à gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres & les rapportaient à la haie au prince Eugéne, au duc de Marlborow, au comte de Zinzendorf ambassadeur de l'empereur; & ces offres étaiènt toûjours reçuës avec mépris. On leur insultait par des libelles outrageans, tous composés par des réfugiés français, devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV, que Marlborow & Eugéne.

Les plénipotentiaires de france poussérent l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner Philippe V, & ne furent point écoutés. On éxigea que Louis XIV, pour préliminaires, s'engageât seul à chasser d'espagne son petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette

inhumanité abſurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inſpirée par de nouveaux ſuccès.

Tandis que les alliés parlaient ainſi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV, ils prenaient la ville de douai. Ils s'emparérent bientôt après de béthune, d'aire, de ſaint-venant; & le lord Stairs propoſa d'envoier des partis juſqu'à paris.

Preſque dans le même tems, l'armée de l'archiduc commandée par Gui de Staremberg, le général allemand qui avait le plus de réputation après le prince Eugéne, remporta près de ſaragoſſe une victoire complette, ſur l'armée en qui le parti de Philippe V avait mis ſon eſpérance, & à la tête de laquelle était le marquis de Bay, général malheureux. On remarqua encore, que les deux princes qui ſe diſputaient l'eſpagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne ſe trouvérent pas à cette bataille. De tous les princes, pour qui on combattait en europe, il n'y avait alors que le duc de ſavoie qui fît la guerre par lui-même. Il était triſte, qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ſes deux filles,

20 août 1710.

dont il voulait détrôner l'une pour acquérir en lombardie un peu de terrain, sur lequel l'empereur Joseph lui faisait déja des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la premiere occasion.

Cet empereur était heureux partout, & n'était nulle part modéré dans son bonheur. Il démembrait de sa seule autorité la baviére; il en donnait les fiefs à ses parens & à ses créatures. Il dépouillait le jeune duc de la mirandole en italie; & les princes de l'empire lui entretenaient une armée vers le rhin, sans penser qu'ils travaillaient à cimentèr un pouvoir qu'ils craignaient: tant était encore dominante dans les esprits, la vieille haine contre le nom de Louis XIV, qui semblait le premier des intérêts. La fortune de Joseph le fit encore triompher des mécontens de hongrie. La france avait suscité contre lui le prince Ragotski, armé pour ses prétensions & pour celles de son païs. Ragotski fut battu; ses villes prises; son parti ruiné. Ainsi Louis XIV était également malheureux au-dehors, au-dedans, sur mèr & sur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues secrettes.

Toute l'europe croiait alors, que l'archiduc Charles frére de l'heureux Joseph, régnerait sans concurrent en espagne. L'europe était menacée d'une puissance plus terrible que celle de Charles-quint ; & c'était l'angleterre longtems ennemie de la branche d'autriche-espagnole, & la hollande son esclave révoltée, qui s'épuisaient pour l'établir. Philippe v, réfugié à madrid, en sortit encore, & se retira à valladolid ; tandis que l'archiduc Charles fit son entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de france ne pouvait plus secourir son petit-fils ; il avait été obligé de faire en partie ce que ses ennemis exigeaient à gertrudenberg ; d'abandonner la cause de Philippe, en faisant revenir, pour sa propre défense, quelques troupes demeurées en espagne. Lui-même à peine pouvait résister vers la savoie, vers le rhin, & sur-tout en flandre, où se portaient les plus grands coups.

L'espagne était encore bien plus à plaindre que la france. Presque toutes ses provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenseurs.

Elle

Elle était attaquée par le portugal. Son commerce périssait. La disette etait générale. Mais cette disette fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étenduë de païs l'affection des peuples refusait tout aux autrichiens, & donnait tout à Philippe. Ce monarque n'avait plus ni troupes, ni général de la part de la france. Le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était regardé alors comme son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de madrid pour Philippe, malgré la fidélité de beaucoup de grands & de toute la castille, il y avait contre Philippe v un grand parti en espagne. Tous les catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'aragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement: une autre haïssait plus l'archiduc, qu'elle n'aimait Philippe. Le duc d'Orléans, du même nom de Philippe, mécontent d'ailleurs des ministres espagnols, & plus mécontent de la princesse des Ursins qui

gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le païs qu'il était venu défendre ; & lorsque Louis XIV avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déja en espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place, que Philippe V semblait devoir quitter. Il avait à cette place des droits, que le testament du feu roi d'espagne avait négligés, & que son pére avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques grands d'espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône, en cas que Philippe V en descendit. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'espagnols, empressés à se ranger sous les drapeaux d'un prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'espagne & la france réunies dans une même main ; & elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à versailles. Ses agens furent emprisonnés

fonnés en espagne. Philippe v ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eu la pensée de lui succéder. La france cria contre le duc d'Orléans. Monseigneur, pére de Philippe v, opina dans le conseil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le tems qu'il voiait son petit-fils touchèr à sa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de saragosse, le conseil du roi d'espagne & la plûpart des grands, voiant qu'ils n'avaient aucun capitaine à opposer à Staremberg qu'on regardait comme un autre Eugéne, écrivirent en corps à Louis XIV, pour lui demander le duc de Vendôme. Ce prince, retiré dans anet, partit alors; & sa présence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en italie, & que la malheureuse campagne de lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les espagnols. Sa popularité, sa libéralité qui allait jusqu'à la profusion, sa franchise, son amour pour les soldats, lui gagnaient

les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en espagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à Bertrand du Gueſclin. Son nom ſeul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent; les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnérent. Un esprit d'enthouſiaſme ſaiſit la nation. Les
août 1710. débris de la bataille de ſaragoſſe ſe rejoignirent ſous lui à valladolid. Tout s'empreſſa de fournir des recruës. Le duc de Vendôme, ſans laiſſer ralentir un moment cette nouvelle ardeur, pourſuit les vainqueurs, ramene le roi à madrid, oblige l'ennemi de ſe retirer vers le portugal, le ſuit, paſſe le tage à la nage, fait priſonnier dans brihuega
9 déc. 1710. Stanhope avec cinq mille anglais, atteint le général Staremberg, & le lendemain lui livre la bataille de villaviciosa. Philippe v, qui n'avait point encore combattu avec ſes autres généraux, animé de l'eſprit du duc de Vendôme, ſe met à la tête de l'aîle droite. Le général prend la gauche. Il remporte une victoire entiére; de ſorte qu'en quatre mois de tems, ce prince, qui était arrivé quand tout était deſeſpéré, rétablit tout, & affermit pour jamais
la

la couronne d'espagne sur la tête de Philippe.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus sourde, & non moins décisive, se préparait en angleterre. Une allemande avait par sa mauvaise conduite fait perdre à la maison d'autriche toute la succession de Charles quint, & avait été ainsi le premier mobile de la guerre : une anglaise par ses imprudences procura la paix. Sara Jennings, duchesse de Marlborow, gouvernait la reine Anne; & le duc gouvernait l'état. Il avait en ses mains les finances, par le grand trésorier Godolphin, beau-pére d'une de ses filles. Sunderland secrétaire d'état, son gendre, lui soûmettait le cabinet. Toute la maison de la reine, où commandait sa femme, était à ses ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les Whigs & les Toris, divisaient l'angleterre; les Whigs, à la tête desquels il était, faisaient tout pour sa grandeur; & les Toris avaient été forcés à l'admirèr & à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire, d'ajoûter que le duc & la duchesse étaient les plus belles personnes de leur tems; & que cet avantage séduit encore la multitude, quand il est joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la haie que le grand pensionnaire ; & il influait beaucoup en allemagne. Négociateur & général toûjours heureux ; nul particulier n'eut jamais une puissance & une gloire si étenduës. Il pouvoit encore affermir son pouvoir par ses richesses immenses, acquises dans le commandement. J'ai entendu dire à sa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui restait sans aucune grace de la cour, soixante & dix mille piéces de revenu, qui font environ quinze cens mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'œconomie que de grandeur, il pouvait se faire un parti que la reine Anne n'aurait pu détruire ; & si sa femme avait eu plus de complaisance, jamais la reine n'eut brisé ses liens. Mais le duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la duchesse de son humeur. La reine l'avait aimée avec une tendresse, qui allait jusqu'à la soûmission & à l'abandonnement de toute volonté. Dans de pareilles liaisons, c'est d'ordinaire du côté des souverains que vient le dégoût. Le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité ; ce sont eux qui font sentir le joug, & c'était la duchesse de

Marlbo-

Marlborow qui l'appesantissait. Il fallait une favorite à la reine Anne ; elle se tourna du côté de myladi Masham, sa dame d'atour. Les jalousies de la duchesse éclatérent. Quelques paires de gants d'une façon singuliére qu'elle refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence par une méprise affectée sur la robe de madame Masham, changérent la face de l'europe. Les esprits s'aigrirent. Le frére de la nouvelle favorite demanda au duc un régiment ; le duc le refusa, & la reine le donna. Les Toris saisirent cette conjoncture, pour tirer la reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du duc de Marlborow, changer le ministére, faire la paix, & rappeller, s'il se pouvait, la maison de Stuart sur le trône d'angleterre. Si le caractére de la duchesse eût pû admettre quelque souplesse, elle eût régné encore. La reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce mystére & cette familiarité laissaient toûjours la voie ouverte à la réconciliation ; mais la duchesse n'emploia cette ressource, que pour tout gâter.

Elle écrivit impérieusement. Elle disait dans sa lettre : *rendez-moi justice, & ne me faites point de réponse.* Elle s'en repentit ensuite : elle vint demander pardon ; elle pleura : & la reine ne lui répondit autre chose, sinon ; *vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La duchesse ne parut plus à la cour ; & quelque tems après, on commença par ôter le ministére au gendre de Marlborow Sunderland, pour déposséder ensuite Godolphin, & le duc lui-même. Dans d'autres états, cela s'appelle une disgrace : en angleterre, c'est une révolution dans les affaires ; & la révolution était encore très-difficile à opérer. Les Toris, maîtres alors de la reine, ne l'étaient pas du roiaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guére aujourd'hui dans la grande-bretagne, que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions. Les Whigs penchaient pour le presbitérianisme. C'était la faction qui avait détrôné Jacques second, persécuté charles deux & immolé charles prémier. Les Toris étaient pour les épiscopaux, qui favorisaient la maison de

de Stuart, & qui voulaient établir l'obéissance passive envers les rois, parce que les évêques en espéraient plus d'obéissance pour eux-mêmes. Ils excitérent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de saint paul cette doctrine, & à désigner d'une maniére odieuse l'administration de Marlborow, & le parti qui avait donné la couronne au roi Guillaume. Mais la reine, qui favorisait ce prêtte, ne fut pas assez puissante pour empêcher, qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la sale de westminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encore plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrettes inclinations pour son sang, r'ouvrir le chemin du trône, fermé à son frére par le parti des Whigs. Les écrivains, qui disent que Marlborow & son parti tombérent quand la faveur de la reine ne les soûtint plus, ne connaissent pas l'angleterre. La reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à Marlborow le commandement des armées; & au printems de 1711, Marlborow pressait encore la france, tandis qu'il était disgracié dans sa cour. Un agent secret

de la france proposait sous-main des conditions de paix à londres ; mais le ministére nouveau de la reine n'osait encore les accepter.

Un nouvel événement, aussi imprévu que les autres, acheva ce grand ouvrage. L'empereur Joseph mourut, &
17 avril 1711. laissa les états de la maison d'autriche, l'empire d'allemagne, & les prétentions sur l'espagne & sur l'amérique, à son frére charles, qui fut élu empereur quelques mois après.

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de nations, commencérent à se dissipèr en angleterre, par les soins du nouveau ministére. On avait voulu empêcher que Louis XIV ne gouvernât l'espagne, l'amérique, la lombardie, le roiaume de naples & la sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'états dans la maison de Charles VI ? Pourquoi la nation anglaise aurait-elle épuisé ses trésors ? Elle paiait plus que l'allemagne & la hollande ensemble. Les frais de la présente année allaient à sept millions de livres sterling. Fallait-il qu'elle se ruinât, pour une cause qui lui était étrangére, & pour donnèr

donner une partie de la flandre aux provinces-unies rivales de son commerce ? Toutes ces raisons, qui enhardissaient la reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation ; & un nouveau parlement étant convoqué, la reine eut la liberté de préparer la paix de l'europe.

Mais, en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encore se séparer publiquement de ses alliés ; & quand le cabinet négociait, Marlborow était en campagne. Il avançait toûjours en flandre ; il forçait les lignes, que le maréchal de Villars avait tirées de montreüil jusqu'à valenciennes ; il prenait bouchain ; il s'avançait au quênoi, & de-là vers paris. Il y avait à peine un rempart à lui opposer. sept. 1711.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célébre du Gué-Trouin, aidé de son courage & de l'argent de quelques marchands, n'aiant encore aucun grade dans la marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flote, & alla prendre une des principales villes du brésil, saint sébastien de rio-janéiro. Son équipage revint chargé de richesses ; & les portugais perdirent beau- sept. & oct. 1711.

coup

coup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on faisait au brésil, ne soulageait pas les maux de la france.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÉME.

Victoire du maréchal de Villars à denain ; rétablissement des affaires : paix générale.

LEs négocations, qu'on entama enfin ouvertement à londres, furent plus salutaires. La reine envoia le comte de Strafford, ambassadeur en hollande, communiquer les propositions de Louis XIV. Ce n'était plus alors à Marlborow qu'on demandait grace. Le comte de Strafford obligea les hollandais à nommer des plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la france.

Trois particuliers s'opposaient toûjours à cette paix. Marlborow, le prince Eugéne, & Heinsius, persistaient à vouloir accabler Louis XIV. Mais quaud le général anglais retourna dans londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois. Il trouva une nouvelle chambre basse, & n'eut pas pour lui la pluralité.

lité de la haute. La reine, en créant de nouveaux pairs, avait affaibli le parti du duc, & fortifié celui de la couronne. Il fut accusé, comme scipion, d'avoir malversé; mais il se tira d'affaire, à-peu-près de même, par sa gloire & par sa retraite. Il était encore puissant dans sa disgrace. Le prince Eugéne n'hésita pas à passer à londres, pour seconder sa faction. Ce prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom & à sa renommée, & les refus qu'on devait à ses propositions. La cour prévalut: le prince Eugéne retourna seul achever la guerre; & c'était encore un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemble à utrecht; tandis que les ministres de france, tant maltraités à gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité; le maréchal de Villars, retiré derriére des lignes, couvrait encore arras & cambrai. Le prince Eugéne prenait la ville du quênoi, & il étendait dans le païs une armée d'environ cent mille combattans. Les hollandais avaient fait un effort; & n'aiant jamais encore fourni à

toutes

toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au-delà de leur contingent cette année. La reine Anne ne pouvait encore se dégager ouvertement ; elle avait envoié à l'armée du prince Eugéne le duc d'Ormond avec douze mille anglais, & païait encore beaucoup de troupes allemandes. Le prince Eugéne, aiant brûlé le faubourg d'arras, s'avançait sur l'armée française. Il proposa au duc d'Ormond de livrer bataille. Le général anglais avait été envoié pour ne point combattre. Les négociations particuliéres entre l'angleterre & la france avançaient. Une suspension d'armes fut publiée entre les deux couronnes.
17 juill. 1712. Louis XIV fit remettre aux anglais la ville de dunkerque, pour sûreté de ses engagemens. Le duc d'Ormond se retira vers gand. Il voulut emmenèr avec les troupes de sa nation, celles qui étaient à la solde de sa reine ; mais il ne put se faire suivre, que de quatre escadrons de holstein & d'un régiment liégeois. Les troupes du brandebourg, du palatinat, de saxe, de hesse, de danemarck, restérent sous les drapeaux du prince Eugéne, & furent païes par les

lés hollandais. L'électeur de hanovre même, qui devait succéder à la reine Anne, laissa malgré elle ses troupes aux alliés, & fit voir que si sa famille attendait la couronne d'angleterre, ce n'était pas sur la faveur de la reine Anne qu'elle comptait.

Le prince Eugéne, privé des anglais, était encore supérieur de vingt mille hommes à l'armée française; il l'était par sa position, par l'abondance de ses magasins, & par neuf ans de victoires.

Le maréchal de Villars ne put l'empécher de faire le siége de Landrecy. La france, épuisée d'hommes & d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassûraient point par les conférences d'utrecht, que les succès du prince Eugéne pouvaient rendre infructueuses. Déja même des détachemens considérables avaient ravagé une partie de la champagne, & pénétré jusqu'aux portes de reims.

Déja l'allarme était à versailles comme dans le reste du roiaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de bourgogne, la duchesse de bourgogne, leur fils aîné, en-

levés

levés rapidement depuis quelques mois & portés dans le même tombeau ; le dernier de leurs enfans moribond ; toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangéres & à la misére publique, faisaient regarder la fin du régne de Louis XIV, comme un tems marqué pour la calamité ; & l'on s'attendait à plus de desastres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Précisément dans ce tems-là, mourut en espagne le duc de Vendôme. L'esprit de découragement, généralement répandu en france & que je me souviens d'avoir vu, faisait encore redouter que l'espagne, soûtenuë par le duc de Vendôme, ne retombât par sa perte.

Landrecy ne pouvait pas tenir longtems. Il fut agité dans versailles, si le roi se retirerait à chambort. Il dit au maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la noblesse de son roiaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute, que fit le prince Eugéne, délivra le roi & la france de tant d'inquié-

quiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étenduës; que le dépôt de ses magasins dans marchiennes était trop éloigné; que le général Albemarle, posté à dénain entre marchiennes & le camp du prince, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assûré qu'une italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la haie, & qui était alors entretenuë par le prince Eugéne, était dans marchiennes; & qu'elle avait été cause, qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre justice au prince Eugéne, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre. Ceux qui savent qu'un curé, & un conseiller de douai nommé le Févre d'Orval, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginérent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer dénain & marchiennes, serviront mieux à prouver, par quels secrets & faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Le Févre donna son avis à l'intendant de la province; celui-ci au maréchal de Montesquiou qui commandait sous le maréchal de Villars; le général l'approu-

prouva, & l'éxécuta. Cette action fut en effet le salut de la france, plus encore que la paix avec l'angleterre. Le maréchal de Villars donna le change au prince Eugéne. Un corps de dragons s'avança à la vuë du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons se retirent
24 juillet 1712. ensuite vers guise, le maréchal marche à dénain avec son armée sur cinq colonnes. On force les retranchemens du général Albemarle, défendus par dix-sept bataillons: tout est tué, ou pris. Le général se rend prisonnier avec deux princes de Nassau, un prince de Holstein, un prince d'Anhalt, & tous les officiers. Le prince Eugéne arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont, qui conduisait à dénain, & dont les français étaient maîtres; il y perd du monde & retourne à son camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les postes, vers marchiennes le long de la scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pousse à marchiennes défenduë par quatre mille hommes; on en presse le siége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois

trois jours on les fait prisonniers, & qu'on se rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la supériorité est du côté du maréchal de Villars. L'ennemi déconcerté léve le siége de landrecy, & voit reprendre douai, le quênoi, bouchain. Les frontiéres sont en sûreté. L'armée du prince Eugéne se retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de dénain jusqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

30 juillet 1712.

sept. & oct. 1712.

Si le maréchal de Villars avait eû cette faveur populaire qu'ont eû quelques autres généraux, on l'eût appellé à haute voix le restaurateur de la france : mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait ; & dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore.

Chaque progrès du maréchal de Villars hâtait la paix d'utrecht. Le ministére de la reine Anne, responsable à sa patrie & à l'europe, ne négligea ni les intérêts de l'angleterre, ni ceux des alliés,

alliés, ni la sûreté publique. Il éxigea d'abord, que Philippe v, affermi en espagne, renonçât à ses droits sur la couronne de france, qu'il avait toûjours conservés; & que le duc de berri son frére, héritier présomptif de la france, après l'unique arriére-petit-fils presque mourant encore qui restait à Louis XIV, renonçât aussi à la couronne d'espagne, en cas qu'il devînt roi de france. On voulut que le duc d'Orléans fît la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encore de loi reconnuë, qui oblige les descendans à se priver du droit de régner, auquel auront renoncé les péres. Ces renonciations ne sont efficaces, que lorsque l'intérêt commun continuë de s'accordèr avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment présent une tempête de douze années: & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie soûtiendrait ces renonciations, devenuës la base de l'équilibre & de la tranquillité de l'europe.

On donnait par ce traité au duc de savoie l'île de sicile avec le titre de roi;

&

& dans le continent, fénestrelles, éxilles, & la vallée de pragelas. Ainsi on prenait, pour l'aggrandir, sur la maison de bourbon.

On donnait aux hollandais une barriére considérable, qu'ils avaient toûjours desirée; & si l'on dépouillait la maison de bourbon de quelques domaines en faveur du duc de savoie, on prenait en effet sur la maison d'autriche dequoi satisfaire les hollandais, qui devaient devenir, à ses dépens, les conservateurs & les maîtres des plus fortes villes de la flandre. On avait égard aux intérêts de la hollande dans le commerce. On stipulait ceux de portugal.

On réservait à l'empereur la souveraineté des dix provinces de la flandre espagnole, & le domaine utile des villes de la barriére. On lui assûrait le roiaume de naples & la sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en lombardie, les quatre ports sur les côtes de la toscane. Mais le conseil de vienne se croiait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sûreté. Elle fai-

faifait démolir & combler le port de dunkerque, objet de tant de jaloufies. L'efpagne la laiffait en poffeffion de gibraltar & de l'île de minorque. La france lui abandonnait la baïe d'hudfon, l'île de terre-neuve, & l'acadie. Elle obtenait, pour le commerce en amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux français, qui avaient placé Philippe v fur le trône. Il faut encore compter, parmi les articles glorieux au miniftére anglais, d'avoir fait confentir Louis XIV à faire fortir de prifon ceux de fes propres fujets, qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien refpectables.

Enfin la reine Anne, facrifiant à fa patrie les droits de fon fang & les fecrettes inclinations de fon cœur, faifait affûrèr & garantir fa fucceffion à la maifon de hanovre.

Quant aux électeurs de baviére & de cologne, le duc de baviére devait retenir le duché de luxembourg & le comté de namur, jufqu'à ce que fon frére & lui fuffent rétablis dans leurs électorats; car l'efpagne avait cédé ces deux fouverainetés au bavarois, en dé-

dédommagement de ses pertes ; & les alliés n'avaient pris ni namur ni luxembourg.

Pour la france, qui démolissait dunkerque, & qui abandonnait tant de places en flandre, autrefois conquises par ses armes, & assûrées par les traités de nimégue & de riswick, on lui rendait lille, aire, béthune, & saint-venant.

Ainsi il paraissait que le ministére anglais rendait justice à tout le monde : mais les Whigs ne la lui rendirent pas ; & la moitié de la nation persécuta bientôt la mémoire de la reine Anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'un souverain puisse jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la france, & de ne l'avoir pas fait.

Tous ces traités furent signés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince Eugéne, soit mauvaise politique du conseil de l'empereur ; ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eû certainement landau, & peut-être strasbourg, s'il s'était prété d'abord aux vuës de la reine Anne. Il s'obstina à la guerre, & il n'eut rien.

Le maréchal de Villars, aiant mis ce qui restait de la flandre française en sûreté, passa vers le rhin; & après s'être rendu maître de spire, de worms, de tous les païs d'alentour, il prend ce
20 même landau que l'empereur eût pu
août conserver par la paix; il force les li-
1713. gnes que le prince Eugéne avait fait ti-
20 rer dans le brisgau; défait dans ses li-
sept. gnes le maréchal Vaubonne; assiége &
30 prend fribourg, la capitale de l'autri-
oct. che antérieure.

Le conseil de vienne pressait de tous côtés les secours qu'avaient promis les cercles de l'empire, & ces secours ne venaient point. Il comprit alors que l'empereur, sans l'angleterre & la hollande, ne pouvait prévaloir contre la france; & il se résolut trop tard à la paix.

Le maréchal de Villars, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encore la gloire de conclure cette paix à rastat avec le prince Eugéne. C'était peut-être la premiére fois, qu'on avait vu deux généraux opposés, au sortir d'une campagne, traitèr au nom de leurs maîtres. Ils y portérent tous deux la franchise de leur caractére. J'ai oui con-

tèr

tèr au maréchal de Villars, qu'un des premiers discours qu'il tint au prince Eugéne, fut celui-ci : *monsieur, nous ne sommes point ennemis ; vos ennemis sont à vienne, & les miens à versailles.* En effet, l'un & l'autre eûrent toûjours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question dans ce traité, des droits que l'empereur réclamait toûjours sur la monarchie d'espagne, ni du vain titre de roi catholique, que Charles VI prit toûjours, tandis que le roiaume restait assûré à Philippe V. Louis XIV garda strasbourg & landau, qu'il avait offert de céder auparavant, huningue & le nouveau brisac qu'il avait proposé lui-même de raser, la souveraineté de l'alsace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable ; il fit rétablir dans leurs états & dans leurs rangs, les électeurs de cologne & de baviére.

C'est une chose très-remarquable, que la france dans tous ses traités avec les empereurs, a toûjours protégé les droits des princes & des états de l'empire. Elle posa les fondemens de la liberté germanique à munster, & fit éri-

ger un huitiéme électorat pour cette même maison de baviére. Le traité de nimégue confirma celui de westphalie. Elle fit rendre par le traité de riswick, tous les biens du cardinal de furstemberg. Enfin par la paix d'utrecht, elle rétablit deux électeurs. Il faut avoüer que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la france reçut la loi de l'angleterre, & la fit à l'empire.

Les mémoires historiques du tems, sur lesquels on a formé les compilations de tant d'histoires de Louis XIV, disent que le prince Eugéne, en finissant les conférences, pria le duc de Villars d'embrasser pour lui les genoux de Louis XIV, & de présenter à ce monarque les assûrances du plus profond respect *d'un sujet envers son souverain.* Premiérement, il n'est pas vrai, qu'un prince, petit-fils d'un souverain, demeure le sujet d'un autre prince, pour être né dans ses états. Secondement, il est encore moins vrai, que le prince Eugéne, vicaire-général de l'empire, pût se dire sujet du roi de france.

Cependant chaque état se mit en possession de ses nouveaux droits. Le duc

de savoie se fit reconnaître en sicile, sans consulter l'empereur qui s'en plaignit en vain. Louis XIV fit recevoir ses troupes dans lille. Les hollandais se saisirent des villes de leur barriére ; & la flandre leur a paié toûjours douze cens cinquante mille florins par an, pour être les maîtres chez elle. Louis XIV fit combler le port de dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mer, sous les yeux d'un commissaire anglais. Les dunkerquois, qui voiaient par-là tout leur commerce périr, députérent à londres, pour implorer la clémence de la reine Anne. Il était triste pour Louis XIV, que ses sujets allassent demander grace à une reine d'angleterre ; mais il fut encore plus triste pour eux, que la reine Anne fût obligée de les refuser.

Le roi quelque tems après fit élargir le canal de mardick ; & au moien des écluses, on fit un port qu'on disait déja égaler celui de dunkerque. Le comte de Stairs, ambassadeur d'angleterre, s'en plaignit vivement à ce monarque. Il est dit dans un des meilleurs livres que nous aions, que Louis XIV répondit au lord Stairs : *monsieur l'ambassa-*

 deur,

deur, j'ai toûjours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas souvenir. Je sai de science certaine que jamais Louis XIV ne fit une réponse si peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les anglais ; il s'en fallait beaucoup. Il l'était chez lui ; mais il s'agissait de savoir s'il était le maître d'éluder un traité, auquel il devait son repos, & peut-être une grande partie de son roiaume.

La clause du traité qui portait la démolition du port de dunkerque & de ses écluses, ne stipulait pas qu'on ne ferait point de port à mardick. On a osé imprimer que le lord Bolimbrooke qui rédigea le traité, fit cette omission, gagné par un présent d'un million. On trouve cette lâche calomnie dans l'histoire de Louis XIV, sous le nom de *la Martiniere*; & ce n'est pas la seule qui deshonore cet ouvrage. Louis XIV paraissait être en droit de profiter de la négligence des ministres anglais, & de s'en tenir à la lettre du traité ; mais il aima mieux en remplir l'esprit uniquement pour le bien de la paix : & loin de dire au lord Stairs, *qu'il ne le fit pas*

sou-

souvenir qu'il avait été autrefois le maître chez les autres, il voulut bien céder à ses représentations auxquelles il pouvait résister. Il fit discontinuer les travaux de mardick au mois d'avril 1714. Ces ouvrages furent démolis bientôt après dans la régence, & le traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'utrecht & de rastat, Philippe v ne joüit pas encore de toute l'espagne; il lui resta la catalogne à soûmettre, ainsi que les îles de majorque & d'ivica.

Il faut savoir que l'empereur Charles aiant laissé sa femme à barcelone, ne pouvant soûtenir la guerre d'espagne, & ne voulant ni céder ses droits ni accepter la paix d'utrecht, était cependant convenu alors avec la reine Anne, que l'impératrice & ses troupes, devenuës inutiles en catalogne, seraient transportées sur des vaisseaux anglais. En effet la catalogne avait été évacuée, & Staremberg en partant s'était démis de son titre de vice-roi: mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un promt secours de la part de l'empereur, & même de l'angleterre. Ceux

qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, imaginérent qu'ils pourraient formèr une république sous une protection étrangére, & que le roi d'espagne ne serait pas assez fort pour les conquérir. Ils déploiérent alors ce caractére que Tacite leur attribuait il y a si longtems: « nation intrépide, » dit-il, qui compte la vie pour rien, » quand ils ne l'emploient pas à com» battre ».

S'ils avaient fait pour Philippe v leur roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui, jamais l'archiduc n'eût disputé l'espagne. Ils prouvérent par leur opiniâtre résistance que Philippe v, délivré même de son compétiteur, ne pouvait seul les réduire. Louis XIV, qui dans les derniers tems de la guerre n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre Charles son concurrent, lui en envoia alors contre ses sujets révoltés. Une escadre française bloqua le port de barcelone, & le maréchal de barwick l'assiégea par terre.

La reine d'angleterre fidéle à ses traités, ne secourut point cette ville. L'empereur d'allemagne promit de

vains

vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme. Les prêtres, les moines, coururent aux armes & sur les bréches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq cens ecclésiastiques moururent dans ce siége les armes à la main. On peut juger si leurs discours & leurs éxemples avaient animé les peuples.

Ils arborérent sur la bréche un drapeau noir, & soûtinrent plus d'un assaut. Enfin les assiégeans aiant pénétré, les assiégés se battirent encore de ruë en ruë; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demandérent encore en capitulant qu'on leur conservât tous leurs 12
priviléges. Ils n'obtinrent que la vie & sept.
leurs biens. La plûpart de leurs privi- 1714.
léges leur furent ôtés. Soixante moines condamnés aux galéres, furent la seule vengeance que l'on prit. Philippe V avait traité plus rudement la petite ville de xativa dans le cours de la guerre: on l'avait détruite de fond en comble pour faire un éxemple. Mais si

on rafe une petite ville de peu d'importance, on n'en rafe point une grande, qui a un beau port de mèr, & dont le maintien eft utile à l'état.

Cette fureur des catalans, qui ne les avait pas animés quand Charles VI était parmi eux, & qui les tranfporta quand ils furent fans fecours, fut la derniére flamme de l'incendie qui avait ravagé fi long-tems la plus belle partie de l'europe, pour le teftament de Charles II roi d'efpagne.

CHAPITRE VINGT-TROISIÉME.

Tableau de l'europe, depuis la paix d'utrecht jufqu'en 1750.

J'Ofe appellèr encore cette longue guerre, une guerre civile. Le duc de favoie y fut armé, contre fes deux filles. Le prince de Vaudémont, qui avait pris le parti de l'archiduc Charles, avait été fur le point de faire prifonnier dans la lombardie fon propre pére, qui tenait pour Philippe V. L'efpagne avait été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de calvi-

calvinistes français avaient servi contre leur patrie. C'était enfin pour une succession entre parens que la guerre générale avait commencé ; & l'on peut ajoûter que la reine d'angleterre excluait du trône son frére, que Louis XIV protégeait, & qu'elle fut obligée de proscrire.

Les espérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont toûjours. Charles VI, deux fois reconnu dans madrid, fut chassé d'espagne. Louis XIV, près de succomber, se releva par les brouilleries imprévuës de l'angleterre. Le conseil d'espagne, qui n'avait appellé le duc d'Anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La lombardie, la flandre, restérent à la maison d'autriche : la maison de prusse eut une petite partie de cette même flandre ; & les hollandais dominérent dans une autre ; une quatriéme partie demeura à la france. Ainsi l'héritage de la maison de bourgogne resta partagé entre quatre puissances ; & celle qui semblait y avoir le plus de droit, n'y

conserva pas une métairie. La sardaigne, inutile à l'empereur, lui resta pour un tems. Il jouit quelques années de naples, ce grand fief de rome, qu'on s'est arraché si souvent & si aisément. Le duc de savoie eut quatre ans la sicile, & ne l'eut que pour soûtenir contre le pape le droit singulier, mais ancien, d'être pape lui-même dans cette île; c'est-à-dire d'être, au dogme près, souverain absolu en matiére de religion.

La vanité de la politique parut encore plus après la paix d'utrecht, que pendant la guerre. Il est indubitable que le nouveau ministére de la reine Anne voulait préparer en secret le rétablissement du fils de Jacques II sur le trône. La reine Anne elle-même commençait à écouter la voix de la nature par celle de ses ministres; & elle était dans le dessein de laisser sa succession à ce frére, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle. Sa mort prévint tous ses desseins. La maison de hanovre, qu'elle regardait comme étrangére & qu'elle n'aimait pas, lui succéda. Ses ministres furent persécutés; & le parti du prétendant aiant

tenté de soûtenir ses droits en 1715, ce parti fut défait; la rébellion qui, si la reine Anne eût vécu plus long-tems, eût été une révolution légitime, fut punie par le sang qui coula sur les échafauds.

L'intelligence & l'union de la france & de l'espagne, qu'on avait tant redoutée, & qui avait allarmé tant d'états, fut rompuë dès que Louis XIV eut les yeux fermés. Le duc d'Orléans régent de france, quoiqu'irreprochable sur les soins de la conservation de son pupile, se conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec l'angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la france, & rompit ouvertement avec la branche de bourbon qui régnait à madrid: & Philippe V qui avait renoncé à la couronne de la france par la paix, excita, ou plûtôt préta son nom pour exciter des séditions en france, qui devaient lui donner la régence d'un païs où il ne pouvait régner. Ainsi aprés la mort de Louis XIV, toutes les vuës, toutes les négociations, toute la politique, changérent, & dans sa famille, & chez tous les princes.

Le régent de france, uni avec les anglais, attaqua l'espagne; de sorte que la premiére guerre de Louis XV fut entreprise contre son oncle, que Louis XIV avait établi au prix de tant de sang.

Dans le tems de cette courte guerre, le ministére d'espagne voulut tromper le duc de savoie; & le duc de savoie voulut tromper l'empereur. Et il résulta de ce cahos d'intrigues, que les espagnols dépouillérent l'empereur de la sardaigne, & le duc de savoie de la sicile en 1718. Mais forcés par la france qui les battait sur terre, & par les anglais qui les battaient sur mèr, ils rendirent alors la sicile à la maison d'autriche, & la sardaigne devint le partage des ducs de savoie, qui la possédent encore, & qui prennent le titre de rois de sardaigne.

Pour mieux sentir par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées; il faut remarquer que l'empire ottoman, qui avait pu attaquer l'empire d'allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre à l'empereur, contre

dés

des troupes aguerries commandées par le prince Eugéne, qui vainquit les turcs dans deux journées mémorables, & qui les réduisit à demander une paix humiliante : & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires sont remplies, ce même empereur, vainqueur des turcs, ne put avoir la sicile que par le secours des anglais & du régent de france.

Mais ce qui étonna le plus toutes les cours de l'europe, ce fut de voir quelque tems après, en 1724 & 1725, Philippe v & Charles vi, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis ; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le ministére de madrid gouverna une année entiére la cour de vienne. Cette cour, qui n'avait jamais eû d'autre intention que de fermer à la maison française d'espagne tout accès dans l'italie, se laissa entraîner loin de ses propres sentimens, au point de recevoir un fils de Philippe v & d'Elisabeth de Parme sa seconde femme, dans cette même italie, dont on voulait exclure tout français & tout espagnol. L'empereur donna à ce fils puîné de

ſon concurrent, l'inveſtiture de parme & de plaiſance, & du grand duché de toſcane. Quoique la ſucceſſion de ces états ne fût point ouverte, dom Carlos y fut introduit avec ſix mille eſpagnols ; & il n'en coûta à l'eſpagne que deux cens mille piſtoles données à vienne.

Cette faute du conſeil de l'empereur ne fut pas au rang des fautes heureuſes, elle lui coûta plus chèr dans la ſuite. Tout était étrange dans cet accord ; c'était deux maiſons ennemies qui s'uniſſaient ſans ſe fier l'une à l'autre ; c'était les anglais, qui aiant tout fait pour détrôner Philippe v, & lui aiant arraché minorque & gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité ; c'était un hollandais, Ripperda, devenu duc & tout-puiſſant en eſpagne, qui le ſignait, qui fut diſgracié après l'avoir ſigné, & qui alla mourir enſuite dans le roiaume de maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en france la régence du duc d'Orléans, que ſes ennemis ſecrets & le bouleverſement général des finances devaient rendre la plus orageuſe des régences, avait été la plus paiſi-

ble & la plus fortunée. L'habitude que les français avaient prise d'obéir sous Louis XIV, fit la sûreté du régent & la tranquillité publique. Une conspiration dirigée de loin par le cardinal Albéroni, & mal tramée en france, fut découverte, & dissipée aussi-tôt que formée. Le parlement, qui dans la régence de la reine Anne avait fait la guerre civile pour douze charges de maîtres des requêtes, & qui avait cassé les testamens de Louis XIII & de Louis XIV, avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances; lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire des espéces trois fois au-delà du prix ordinaire. Sa marche à pied de la grand'chambre au louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. L'édit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un roiaume d'avoir chez soi plus de cinq cens francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La disette entiére des espéces dans le public, tout un peuple en foule se pressant pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie néceſsaire à la

vie,

vie, en échange d'un papier décrié dont la france était inondée; plusieurs citoiens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais roial, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux système de Laws, qui semblait devoir ruiner la régence & l'état, soûtint en effet l'un & l'autre par des conséquences que personne n'avait prévuës.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux magistrats, aux évêques & aux princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public, & de toute vuë politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoiens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un système tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la compagnie des indes, établie autrefois par le célébre

Col-

Colbert, & ruinée par les guerres. Enfin s'il y eut beaucoup de fortunes particuliéres détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce systême éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent le courage.

Après que la confusion des finances eut cessé avec la régence, celles des affaires politiques cessa aussi, lorsque le cardinal de Fleury fut à la tête du ministére. S'il y a jamais eû quelqu'un d'heureux sur la terre, c'était sans doute le cardinal de Fleury. On le regarda comme un homme des plus aimables & de la société la plus délicieuse, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans; & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'à 1742, tout lui prospéra. Il conserva, jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête saine, libre, & capable d'affaires.

Quand on songe, que de mille contemporains il y en a très-rarement un seul qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer, que le cardinal de

Fleury eut une destinée unique. Si sa grandeur fut singuliére, en ce qu'aiant commencé si tard, elle dura si longtems sans aucun nuage, sa modération & la doûceur de ses moeurs ne le furent pas moins. On sait quelles étaient les richesses & la magnificence du cardinal d'Amboise, qui aspirait à la tiare; & la simplicité arrogante de Ximenès, qui levait des armées à ses dépens, & qui, vêtu en moine, disait qu'avec son cordon il conduisait les grands d'espagne. On connaît le faste roial de Richelieu, les richesses prodigieuses accumulées par Mazarin. Il restait au cardinal de Fleury la distinction de la modestie. Il fut simple & œconome en tout, sans jamais se démentir. L'élévation manquait à son caractére. Ce défaut tenait à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix: il prouva que les esprits doux & concilians sont faits pour gouverner les autres.

Il laissa tranquillement la france réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'état comme un corps puissant & robuste qui se rétablit de lui-même.

Les

Les affaires politiques rentrérent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'europe, le premier ministre d'angleterre, robert Walpole, était d'un caractére aussi pacifique; & ces deux hommes continuérent à maintenir presque toute l'europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'utrecht jusqu'en 1733; repos qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagére de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui, cultivant à l'envi le commerce & les arts, oubliérent toutes leurs calamités passées.

En ces tems-là se formaient deux puissances dont l'europe n'avait point entendu parler avant ce siécle. La premiére était la russie, que le czar Pierre le grand avait tirée de la barbarie. Cette puissance ne consistait avant lui que dans des deserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connaissances, tel que de tout tems ont été les tartares. Il était si étranger à la france & si peu connu, que lorsqu'en 1668 Louis XIV avait reçu une ambassade moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des siamois. Cet

Cet empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des loix au nord, après avoir abattu la suéde. La seconde puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la prusse. Ses forces se préparaient & ne se déploiaient pas encore.

La maison d'autriche était restée à peu-près dans l'état où la paix d'utrecht l'avait mise. L'angleterre conservait sa puissance sur mer, & la hollande perdait insensiblement la sienne. Ce petit état, puissant par le peu d'industrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître. La suéde languissait. Le danemarck était florissant. L'espagne & le portugal subsistaient par l'amérique. L'italie, toûjours faible, était divisée en autant d'états qu'au commencement du siécle, si on excepte mantoue, devenue patrimoine autrichien. La savoie donna alors un grand spectacle au monde, & une grande leçon aux souverains. Le roi de sardaigne, duc de savoie, ce Victor-Amédée, tantôt allié, tan-

tôt ennemi de la france & de l'autriche, & dont l'incertitude avait passé pour politique, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, & se repentit par un autre caprice, un an après. La société de sa maîtresse devenuë sa femme, la dévotion & le repos, ne pûrent satisfaire une ame occupée pendant cinquante ans des affaires de l'europe. Il fit voir quelle est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône & hors du trône. Quatre souverains dans ce siécle renoncérent à la couronne; Christine, Casimir, Philippe v, & Victor-Amédée. Philippe v ne reprit le gouvernement que malgré lui. Casimir n'y pensa jamais. Christine en fut tentée quelques-tems, par un dégoût qu'elle eut à rome. Amédée seul voulut remonter, par la force, sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. La suite de cette tentative est connuë. Son fils, Charles-Emanuel, aurait acquis une gloire au-dessus des couronnes, en remettant à son pére celle qu'il tenait

nait de lui, si ce pére seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût permis; mais c'était une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arrêter celui qui avait été son souverain. Il mourut depuis en prison. Il est très-faux que la cour de france voulut envoier vingt-mille hommes, pour défendre le pére contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce tems-là. Ni l'abdication de ce roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causérent le moindre mouvement chez les nations voisines.

Tout était paisible depuis *la* russie jusqu'à l'espagne, lorsque la mort d'auguste second replongea l'europe dans les dissensions & dans les malheurs, dont elle est si rarement éxemte.

Le roi Stanislas, beau-pére de Louis XV, déja nommé roi de pologne en 1704, fut élu roi en 1733, de la maniére la plus légitime & la plus solennelle. Mais l'empereur Charles VI fit procédèr à une autre élection appuiée par ses armes & par celles de la russie.

Le fils du dernier roi de pologne, électeur de saxe, qui avait épousé une niéce de Charles VI, l'emporta sur son concurrent. Ainsi la maison d'autriche, qui n'avait pas eû le pouvoir de se conserver l'espagne & les indes occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu établir une compagnie de commerce à ostende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-pére de Louis XV. La france vit renouveller ce qui était arrivé au prince Armand de Conti, qui solennellement élu, mais n'aiant ni argent ni troupes, & plus recommandé que soûtenu, perdit le roiaume où il avait été appellé.

Le roi Stanislas alla à dantzig soûtenir son élection. Le grand nombre, qui l'avait choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce païs, où le peuple est esclave, où la noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le trésor public de quoi entretenir les armées, où les loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions; ce païs, dis-je, se vantait en vain d'une noblesse belliqueuse, qui peut monter à cheval au nombre de cent-mille hommes. Dix-

 mille

mille russes firent d'abord disparaître tout ce qui était assemblé en faveur de Stanislas. La nation polonaise, qui un siécle auparavant regardait les russes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'empire de russie était devenu formidable, depuis que Pierre le grand l'avait formé. Dix-mille esclaves russes disciplinés dispersérent toute la noblesse de pologne; & le roi Stanislas, renfermé dans la ville de dantzig, y fut bien-tôt assiégé par une armée de trente-mille hommes.

L'empereur d'allemagne, uni avec la russie, était sûr du succès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la france eût envoié par mèr une nombreuse armée : mais l'angleterre n'aurait pas vû ces préparatifs immenses, sans se déclarer. Le cardinal de Fleury, qui ménageait l'angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonnèr entiérement le roi Stanislas, ni hazarder de grandes forces pour le secourir. Il fit partir une escadre avec quinze-cens hommes, commandée par un brigadier. Cet officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse : il jugea, quand il fut près de dantzig, qu'il sacrifierait sans

fruit

fruit ses soldats ; & il alla relâcher en danemarck. Le comte de Plélo, ambassadeur de france auprès du roi de danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraissait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'étude des belles lettres & de la philosophie des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir dantzig contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des secrétaires d'état, laquelle finissait par ces mots : « je suis » sûr que je n'en reviendrai pas ; je » vous recommande ma femme & mes » enfans ». Il arriva à la rade de dantzig, débarqua & attaqua l'armée russe; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévû ; & ce qui ne fut pas tué de sa troupe, fut prisonnier de guerre. Sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort. Dantzig fut pris ; l'ambassadeur de france auprès de la pologne, qui était dans cette place, fut prisonnier de guerre, malgré les priviléges de son caractére. Le roi Stanislas n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguisement,

 après

après avoir vû ſa tête miſe à prix par le général des moſcovites, dans un païs libre, dans ſa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élû ſuivant toutes les loix.

Le miniſtére de france eût entiérement perdu cette réputation néceſſaire au maintien de la grandeur, ſi elle n'eût tiré vengeance d'un tel outrage; mais cette vangeance n'était rien, ſi elle n'était pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on ſe portât ſur les moſcovites; & la politique voulait que la vengeance tombât ſur l'empereur. On l'éxécuta efficacement en allemagne & en italie. La france s'unit avec l'eſpagne & la ſardaigne. Ces trois puiſſances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'autriche.

Les ducs de ſavoie avaient depuis long-tems accrû petit à petit leurs états, tantôt en vendant leur ſecours aux empereurs, tantôt en ſe déclarant contre eux. Le roi Charles-Emanuel eſpérait le milanais; & il lui fut promis par les miniſtres de verſailles & de madrid. Le roi d'eſpagne Philippe v, ou plû-

tôt

tôt la reine Elisabeth de parme son épouse, espérait pour ses enfans de plus grands établissemens que parme & plaisance. Le roi de france n'envisageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abaissement de ses ennemis, & le succès de ses alliés.

Personne ne prévoiait alors que la lorraine dût être le fruit de cette guerre. On est presque toûjours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promptement terminée, que celle qui unissait ces trois monarques.

L'angleterre & la hollande, accoûtumées depuis long-tems à se déclarer pour l'autriche contre la france, l'abandonnérent en cette occasion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la cour de france avait acquise. L'idée de ses vûës pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encore ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre; & rien ne fit plus d'honneur au ministére, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puissances, que la france pouvait faire la guerre à l'empereur, sans allarmer la liberté de l'eu-

rope. Tous les potentats regardérent donc tranquillement ses succès rapides. Une armée de français fut maîtresse de la campagne sur le rhin, & les troupes de france, d'espagne & de savoie jointes ensemble, furent les maîtresses de l'italie. Le maréchal de Villars finit sa glorieuse carriére à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris milan. Le maréchal de Coigni, son successeur, gagna deux batailles; tandis que le duc de Montemar, général des espagnols, remporta une victoire dans le roiaume de naples, à bitonto, dont il eut le surnom. C'est une récompense que la cour d'espagne donne souvent, à l'éxemple des anciens romains. Dom Carlos, qui avait été reconnu prince héréditaire de toscane, fut bien-tôt roi de naples & de sicile. Ainsi l'empereur Charles VI perdit presque toute l'italie, pour avoir donné un roi à la pologne: & un fils du roi d'espagne eut en deux campagnes, ces deux siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maison d'autriche pendant plus de deux siécles.

Cette guerre d'italie est la seule qui

se

se soit terminée avec un succès solide pour les français depuis Charlemagne. La raison en est, qu'ils avaient pour eux le gardien des alpes, devenu le plus puissant prince de ces contrées; qu'ils étaient secondés des meilleures troupes d'espagne; & que les armées furent toûjours dans l'abondance.

L'empereur fut alors trop heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrait la france victorieuse. Le cardinal de Fleury ministre de france, qui avait eû la sagesse d'empêcher l'angleterre & la hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, dom Carlos fut reconnu roi de naples & de sicile. L'europe était déjà accoûtumée à voir donner & changer des états. On assigna à François duc de lorraine, gendre de l'empereur, l'héritage des Médicis qu'on avait auparavant accordé à dom Carlos; & le dernier grand-duc de toscane, prés de sa fin, demandait, *si on ne lui donnerait pas un troisiéme héritier, & quel enfant l'empire & la france voulaient lui faire.* Ce n'est pas que le

grand-duché de toscane se regardât comme un fief de l'empire ; mais l'empereur le regardait comme tel, aussi-bien que parme & plaisance, revendiqué toûjours par le saint-siége, & dont le dernier duc de parme avait fait hommage au pape : tant les droits changent selon les tems. Par cette paix, ces duchés de parme & plaisance, que les droits du sang donnaient à dom Carlos fils de Philippe v & d'une princesse de parme, furent cédés à l'empereur Charles VI en propriété.

Le roi de sardaigne duc de savoie, qui avait compté sur le milanais auquel sa maison toûjours aggrandie par degrés avait depuis long-tems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le novarois, le tortonois, les fiefs des langhes. Il tirait ses droits sur le milanais, d'une fille de Philippe II roi d'espagne, dont il descendait. La france avait aussi ses anciennes prétentions par Louis XII, héritier naturel de ce duché. Philippe V avait les siennes, par les inféodations renouvellées à quatre rois d'espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions cédérent à la convenance & au bien public. L'empereur

teur garda le milanais, malgré la loi générale des fiefs de l'empire, qui veut que l'empereur seigneur suserain en donne toûjours l'investiture; sans quoi les empereurs pourraient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne. Mais cette loi souffre tant d'exceptions ; il y a tant d'exemples pour & contre, qu'il faut avouer qu'en matiére d'état l'intérêt présent est la premiére des loix.

Par ce traité, le roi Stanislas renonçait au roiaume qu'il avoit eû deux fois, & qu'on n'avait pu lui conserver; il gardait le titre de roi. Il lui fallait un autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la france encor plus que pour lui. Le cardinal de Fleury se contenta d'abord du barrois, que le duc de lorraine devait donner au roi Stanislas, avec la réversion à la couronne de france; & la lorraine ne devait être cédée, que lorsque son duc serait en pleine possession de la toscane. C'était faire dépendre cette cession de la lorraine de beaucoup de hazards. C'était peu profiter des plus grands succès, & des conjonctures les plus favorables. On encouragea le cardinal de

Fleury à se servir de ses avantages : il demanda la lorraine aux mêmes conditions que le barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre millions cinq cens mille livres, faite au duc François jusqu'à ce que la toscance lui fût échuë.

Ainsi la lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement ; réunion tant de fois inutilement tentée. Par là un roi polonais fut transplanté en lorraine ; & cette province eut pour la derniére fois un souverain résident chez elle, & il la rendit heureuse. La maison régnante des princes lorrains devint souveraine de la toscane. Le second fils du roi d'espagne fut transféré à naples. On aurait pu renouveller la médaille de Trajan, *regna assignata*, *les trônes donnés.*

La maison de france, à la fin de cette courte guerre, se trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas osé prévoir, dans le tems des plus brillantes prospérités de Louis XIV. Presque tout l'héritage de la maison de Charles-quint, l'espagne, les deux siciles, le méxique, le pérou, étaient dans

dans ses mains : & enfin la maison d'autriche finit dans la personne de Charles VI en 1740. Ce qui restait de ses dépouilles fut près d'être enlevé à sa fille, & partagé entre plusieurs puissances. La france fit élire un empereur, avec la même facilité que les empereurs avaient auparavant fait élire des électeurs de Cologne & des évêques de liége. La fameuse pragmatique sanction du dernièr empereur autrichien, qui assurait à sa fille la possession indivisible de tous ses états, pragmatique garantie par l'empire, par l'angleterre, par la hollande, par la france elle-même, ne fut d'abord soûtenue de personne. L'électeur de baviére, fils de celui qui avait été mis au ban de l'empire, fut couronné sans obstacle duc d'autriche à lintz, roi de bohéme à prague, empereur à francfort, par les armes de Louis XV. On alla jusqu'aux portes de vienne. La fille de tant d'empereurs se vit une année entiere sans secours, & sans autre espérance que dans son courage. A peine avait-elle fermé les yeux à son pére, qu'elle avait perdu la silésie par l'irruption d'un jeune roi de prusse, dont la pos-

térité parlera long-tems. Il profita le premier de la conjonƈture, & fit ſervir à ſa grandeur une armée diſciplinée comme celles des anciens romains, que ſon pere ſemblait n'avoir formée que pour la parade & la montre. La france, la pruſſe, la ſaxe, la baviére, attaquaient les reſtes de la maiſon d'autriche. Ses alliés demeuraient dans le ſilence : le partage de ſes états paraiſſait aſſuré. Mais on vit bientôt qu'il n'y a de vraie grandeur que celle qui eſt fondée ſur ſes propres forces. Il était bien difficile à l'éleƈteur de baviére, empereur ſans pouvoir ſous le nom de Charles VII, général preſque ſans troupes nationales, de conquérir des états par les mains d'autrui. Jamais de ſi grands avantages ne furent plus rapidement ſuivis de tant de deſaſtres. Tout ce qui devait faire ſa grandeur, fit ſa ruine ; & ce qui devait accabler la reine de hongrie, ſervit à l'élever. La maiſon d'Autriche renaquit de ſes cendres. La reine de hongrie trouva un puiſſant allié dans George II roi d'angleterre ; elle eut enſuite pour elle le roi de ſardaigne, la hollande, & enfin juſqu'à l'empire de

de russie, qui envoya la derniere année de la guerre, environ trente-cinq mille hommes à son secours. Elle fit des paix particulieres avec la prusse & la saxe. Mais surtout son courage d'esprit la secourut autant que ses alliés. La hongrie qui n'avait été pour ses péres qu'un éternel objet de guerres civiles, de résistances & de punitions, devint pour elle un roiaume uni, affectionné, peuplé de ses défenseurs. On combattit dans le cœur de l'allemagne, en italie, en flandre, & sur les frontiéres même de la france, & sur les mèrs de l'inde & de l'amérique, à peu-près comme dans la guerre de 1701. Le cardinal de Fleury, trop âgé pour soûtenir un si pesant fardeau, prodigua à regret les trésors de la france dans cette guerre entreprise malgré lui, & mourut après n'avoir vû que des malheurs causés par des fautes. Il n'avait jamais cru avoir besoin d'une marine. Ce qui restait à la france de forces maritimes, fut absolument détruit par les anglais ; & les provinces de france furent exposées. L'empereur, que la france avait fait, fut chassé trois fois de ses propres états. Il mourut l'un des plus

plus malheureux princes de la terre; pour avoir été élevé au faîte des grandeurs humaines. La reine de hongrie goûta le plaisir & la gloire de faire élire empereur son époux, & de recommencer une nouvelle maison impériale.

Louis XV, après avoir vu mourir en 1743 le cardinal de Fleury, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même, & répara les desastres qu'avaient produit les derniéres années du gouvernement de son ministre. Il fut heureux par-tout excepté en italie, parce qu'il avait contre lui le roi de sardaigne, que le cardinal de Fleury avait aliéné.

Une chose remarquable dans cette guerre, c'est que jamais on ne vit tant de souverains à la tête de leurs armées. François de lorraine, grand-duc de toscane, depuis empereur, fut plusieurs fois à la tête des troupes autrichiennes. Dom Carlos roi de naples, fils de Philippe V, commandait son armée à Vélétri. Le roi d'angleterre George II gagna une bataille vers le mein.

Le roi de sardaigne fut partout où étaient ses troupes, & toujours avec succès. Le roi de prusse remporta cinq vic-

victoires. Louis XV rendit la gloire & la supériorité à sa nation à la bataille de fontenoi, & les conserva à celle de laufeld. Enfin, après avoir subjugué en personne toute la flandre, & pris mastricht par les mains du maréchal de Saxe; après avoir chassé les ennemis de provence, par celle du maréchal de Belle-île; après avoir sauvé génes, par le maréchal de Richelieu; ayant affermi le roi de naples sur son trône, il fit une paix aussi glorieuse que ses campagnes; montrant dans le traité d'aix-la-chapelle une modération inouie qu'on n'avait pas attenduë, ne voulant rien pour lui de ce qu'avaient conquis ses armes. Il eut la gloire de protéger tous ses alliés, de remettre les génois dans tous leurs droits, de faire rendre au duc de modéne ses états, d'établir l'infant dom Philippe dans parme & plaisance, l'héritage de sa mére. C'était en effet acquérir beaucoup, que d'être ainsi le protecteur de tous ses alliés. La réputation, chez les rois puissans, vaut dès conquêtes. Après cette heureuse paix, la france se rétablit comme après la paix d'utrecht, & fut encore plus florissante.

Alors l'europe chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis, qui se ménageaient l'un l'autre, & qui soûtenaient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait

assûrer une éternelle paix. Les états de l'impératrice reine de hongrie, & une partie de l'allemagne, la russie, l'angleterre, la hollande, la sardaigne composaient une de ces grandes factions. La france, l'espagne, les deux siciles, la prusse, la suéde, formérent l'autre. Toutes les puissances restérent armées; & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'europe semblaient inspirer l'une à l'autre.

Louis XIV avait le premier entretenu ces nombreuses armées, qui forcérent les autres princes à faire les mêmes efforts; de sorte qu'après la paix d'aix-la-chapelle, les puissances chrétiennes de l'europe ont eu environ un million d'hommes sous les armes; & on s'est flatté que de long-tems il n'y auroit aucun aggresseur, parce que tous les états étaient armés pour se défendre. Voilà le précis, peut-être encore trop long, des plus importans évenemens de ce siécle. Ces grandes choses paraîtront petites un jour quand elles seront confondues dans la multitude immense des révolutions qui bouleversent le monde, & il n'en resterait qu'un faible souvenir, si les arts perfectionnés ne répandaient sur ce siécle une gloire unique qui ne périra jamais.

Fin du premier tome.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES.

☞ *Les lettres* a *&* b *indiquent la premiere & seconde partie du Tome I.*

A

Auguste,

B

le

Cologne

D

E

F

G

Isabelle,

K

L

M

Némond,

R

S

T

V

carpi,

W

Y

Fin de la Table des matières.

68696398






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

